

JANVIER 2015 - NUMÉRO 36

ÉDITORIAL

C'EST UNE RÉDACTION CHOQUÉE, ABASOURDIE, INCRÉDULE, PROFONDÉMENT MEURTRIE, QUI A ASSISTÉ IMPUISSANTE À UNE CRUELLE TENTATIVE DE DÉMANTÈLEMENT DE LA LIBERTÉ DE LA PRESSE, DE LA LIBERTÉ D'EXPRESSION. L'ÉMOTION ET L'EFFROI ONT LAISSÉ PLACE À LA COLÈRE, À L'ENVIE DE PORTER TOUJOURS PLUS LOIN NOTRE MESSAGE, PARTOUT. NOUS DEVONS CONTINUER À ÊTRE INSOLENTS, IRRÉVÉRENCIEUX, PARFOIS MÊME IRRESPONSABLES, NOUS DEVONS DÉFENDRE LES VALEURS QUE NOUS PORTONS DEPUIS NOTRE CRÉATION. C'EST MISE À MAL QUE LA LIBERTÉ D'EXPRESSION SE RENFORCE, ET C'EST UNE RÉDACTION PLUS MOTIVÉE QUE JAMAIS QUI VOUS PRÉSENTE CE NOUVEAU NUMÉRO.



Nos cœurs saignent, aspirants journalistes ou bien simples amoureux de la culture qui écrivons pour vous chaque mois. Sidération, horreur, mutisme, les symptômes sont là mais nous continuerons d'écrire librement ! « Ecrire c'est hurler en silence » disait Marguerite Duras, aujourd'hui voici quelques uns de nos cris, sauvages, maladroits et blessés. Un peu de notre encre pour ces hommes et ces femmes assassiné.e.s lâchement.

- La rédaction

2015. À peine a t-on eu le temps de tirer une bouteille de champagne que d'autres tirent dans les rues. Les coups ont résonné, sur des hommes qui riaient de tout. Ivres de vivre et de clamer leurs idées, brillants aujourd'hui par une absence loin d'être méritée, ils ne dessineront plus aux pays des Lumières. Alors qu'aujourd'hui le rideau semble tombé, la France s'indigne "mais qu'avaient-ils donc fait !?". La population endormie que l'on crut presque éteinte s'est pourtant relevée, des crayons plein les mains. De la compassion, de la rage, de l'incompréhension mais un goût de révolte plane tel un nuage. À Charlie Hebdo je lève mon verre ce soir, messieurs par votre grandeur, et tristement votre mort, vous nous l'avez prouvé : l'espoir existe encore.

- Enora Héréus

« Heureux sont les hommes libres et libres sont les hommes courageux », Périclès.

Il est dur de mettre des mots sur ce que l'Histoire retiendra de ce 7 janvier 2015. Une attaque terroriste en plein Paris contre un journal, contre des journalistes, des forces de l'ordre, des humains. Une attaque contre la liberté, somme toute. Parler à chaud d'un si grave évènement est une tâche délicate. Il s'agit d'évoquer avec discernement une situation qu'on n'aurait jamais imaginée, une situation qui touche la France au plus profond d'elle-même en quelques heures à peine. Des cris, des larmes, des vidéos, des messages, des rassemblements… C'est bien plus qu'un pays qui s'est révolté spontanément et qui a laissé parler ses émotions après tant de barbarie. Préserver la liberté ne passera pas (seulement) par une dénonciation hâtive de ceux qui l'ont bafouée. Cela passera par un regard plus approfondi, et surtout un comportement plus prudent. Plus prudent, idéologiquement parlant, surtout. Prudent, car au fond, cette attaque a rappelé à un peuple tout entier que la liberté ne tenait à pas grand-chose, de quoi glacer les esprits et en ouvrir certains à une psychose qui semblait n'attendre que ça. D'autres tombent dans une sorte de confusion qui saura être nourrie de toutes parts. Après avoir fait parler ses sentiments, exprimé sa haine et son désarroi, la France doit retrouver sa raison. Sa raison pour préserver la liberté que le monde a vu blessée. Sa raison pour continuer d'alimenter cette même liberté, surtout. Conserver ce recul et cette sagesse d'analyser le plus posément possible faits, idées et opinions, car c'est aussi cela la liberté d'expression. Et enfin, conserver cette insolence d'esprit, ce trait railleur et dénonciateur, et cette faculté de rire. De rire de tout.

- Thomas Philippe

Je suis Charlie

J'ai les entrailles qui caillent, ce matin noir,

En écoutant les pleurs étouffés par nos pas.

Se perdent dans les dalles en fleurs, des souvenirs
Unis qu'un silence ramasse à coups de cœurs
Incessants. Et – là – on les entend se casser,
Sous le ciel qui, seul, continue de pulser.

C'est un peu comme entendre un oiseau qui s'éteint.
Hèle dans la brume blanche un homme esseulé
Arrimé à deux mondes, par des bougies sombres.
Rien ne peut l'entendre, rien ne peut le toucher
L'on aura beau écouter, il n'y aura plus,
Intérieurement, que ce silence lourd,
Et ces cris étouffés en un tir sans une valse.

- Tom Lévêque

On ne comprend pas forcément. On ne réalise pas. Mais on est tous abattus. Surtout, il ne faut pas céder à la haine, à la violence et encore moins à l'amalgame. Il ne faudra jamais oublier pourquoi ces douze personnes sont mortes. On leur doit au moins ce devoir de mémoire. Et on doit continuer à s'exprimer, librement, fermement, avec respect, pour continuer à défendre notre liberté, celle de la presse et celle de l'expression. Pour eux, pour nous et pour les générations à venir, car rien n'est jamais acquis.

- Philippe Husson

7 janvier 2015, cette date semble déjà imprimée au fer rouge dans mon esprit. Ils ont tenté de museler la liberté d'expression. Littéralement, ils ont tenté de fermer la gueule à la République. Est-il nécessaire de rappeler que cette liberté est un gage de notre démocratie ? Est-il nécessaire de rappeler que l'esprit critique est un gage de notre démocratie ? Hurlons notre indignation. Hurlons comme jamais. Et taisons nous aussi, avec respect, pour eux. Mais surtout ne nous arrêtons pas. Utilisons les mots, jamais les armes. Ecrivons, filmons, composons, dessinons. Nous, jeunes journalistes amateurs et passionnés, continuons de faire des nuits blanches pour écrire. Oui, vidons les cartouches d'encres et frappons les claviers pour répondre à cette barbarie. Je suis Charlie, nous sommes Charlie, personne ne tuera Charlie.

- Benoît Michaely

La tragédie de Charlie Hebdo représente la consécration de la menace qui se construisait contre les libertés et les consciences individuelles de la France. En tant que jeune journaliste, il est évident que je me suis senti incontestablement visé et blessé par cet acte odieux et inhumain. Comment peut-on s'attaquer aux magnifiques valeurs de la République et de la démocratie ? Comment peut-on oser affronter les droits de l'Homme ? Comment peut-on affecter au plus haut point soixante-six millions de citoyens, sans compter les soutiens internationaux ? Aujourd'hui, l'amour de l'humour s'est sentie bafouée, mais en aucun cas l'humour ne disparaîtra. Et c'est lorsque l'on voit une union nationale si forte que l'on peut être fier de la France, être fier d'être Français. Et quant aux deux tireurs, il ne serait pas convenable de les qualifier de fous, ce serait insulter les fous.

- Baptiste Erondel

Des murmures. Un téléphone vibre, j'apprends la nouvelle. Des mots si simples capables de causer un tel choc, ce n'est pas normal. Pourtant il y a bien du rouge sur le sol, de l'intolérance plein la vue et de l'effroi dans les cœurs. « Je ne comprends pas. Je ne comprendrai jamais. Pourquoi ? C'était des idées, de l'encre et du papier, de l'humour. Une touche de rigolade et de polémique, rien de plus. Une petite mouche du coche, c'est drôle. Et puis ça fait réfléchir.

– Tu sais, on dit qu'on peut rire de tout mais pas avec n'importe qui.
– Oui, mais de là à… Je veux dire, ce n'est pas comme si un dessin…
– Tu sais, quand la haine commence à se répandre…
– Mais on pourrait discuter ! On pourrait débattre, convaincre, argumenter ! Partager des idées avec passion. Vivre, rire, exister.
– On pourrait… On devrait…»

Non, décidément je ne comprends pas. Et je ne suis pas la seule. La France ne comprend pas. Le monde ne comprend pas. Depuis quand c'est dangereux de dire ce qu'on pense ? Depuis quand c'est un crime d'être libre ?

Alors, au milieu des drapeaux dont les larges bords caressent les pavés, je regarde autour de moi et, blottie dans la foule silencieuse, ma foi en l'humanité reprend le dessus. J'ouvre les yeux sur ce pays qui se rassemble, se soutient. Je vois mes propres émotions se peindre sur les visages de milliers d'autres et je reprends confiance. A ce moment seulement, je comprends. Je comprends qu'il nous faut nous battre pour défendre ce que l'on veut nous prendre. Je comprends que le sacrifice de Charlie ne sera pas vain. Car notre liberté, nous la garderons. Et la violence ne l'emportera pas sur le stylo. Pourquoi ?

Parce que nous sommes tous Charlie.

- Marie Daoudal

Je sortais du lycée en riant aux blagues de mes potes, aux alentours de midi, comme tous les mercredis. Et j'ai reçu une petite alerte sur mon téléphone : des tirs au siège de Charlie Hebdo. Stupéfaite, j'ai tendu l'écran à ceux qui étaient à mes côtés. Ils m'ont regardée incrédules avant de dire qu'ils espéraient qu'il n'y aurait pas beaucoup de dégâts. Nous nous sommes séparés. Puis sur le chemin, une autre alerte : des morts. Soudain j'ai eu peur, vraiment peur. Charlie… Des dessins, du texte, des idées, et des rires… Je me suis précipitée sur la télévision et là c'est une douleur concrète, une douleur physique qui s'est emparée de moi. Mon estomac s'est noué, les larmes me sont montées aux yeux, je sentais que mon cœur allait exploser. Le bilan s'est alourdi. Les réseaux sociaux ont commencé à réagir. Les premiers noms sont sortis. Et, petit à petit, la colère et la grande tristesse m'ont envahie toute entière. J'ai laissé tomber mes affaires, j'ai oublié tout ce que j'avais à faire et j'ai pleuré. J'ai pleuré parce que j'avais l'impression d'avoir perdu une bande de copains. J'ai pleuré parce que j'étais heurtée, choquée, blessée. Une atteinte à la vie, à la liberté d'expression, à la démocratie. L'intelligence, la sensibilité, le courage et l'humour face à la barbarie et l'ignorance. Une pensée à toutes les victimes et leurs proches. Je suis Charlie.

- Astrig Agopian

Des stylos brisés. Voilà l'image qui me vint à l'esprit. Rien ne me semblait alors aussi absurde et aussi vain qu'un stylo qui n'écrira plus jamais. J'avais mal. J'avais mal pour ceux qui n'étaient plus, pour tous ceux qui devraient désormais parler d'eux au passé et pour toutes ces existences qui s'effondraient. Et puis, j'avais mal pour toi, Liberté. J'avais oublié à quel point tu étais fragile ; une flamme vacillante, seule, au milieu de la nuit. Je voudrais que tous les hommes te connaissent, je voudrais hurler ton nom, Liberté, je voudrais te chanter, t'écrire. Eux, voulaient simplement te dessiner, et ils sont morts pour cela. A travers eux, c'est Toi qu'on a voulu tuer, et j'ai mal pour eux, et j'ai mal pour Toi. Ce sont douze cœurs qui ne battront plus. Mais Toi, Liberté, je t'entends toujours battre en moi, peut-être même un peu plus fort, un peu plus vrai. Et le jour où je m'endormirai pour la dernière fois, j'espère partir avec cette certitude qui, je veux le croire, fut la leur : Tu battais dans le cœur qui aujourd'hui s'éteint, mais Toi, Liberté, tu brûlais avant moi et brûlera après moi, et jamais personne ne t'éteindra.

« Le flambeau rayonne ; si on l'éteint, si on l'engloutit dans les ténèbres, le flambeau devient une voix, et l'on ne fait pas la nuit sur la parole ; si l'on met un bâillon à la bouche qui parle, la parole se change en lumière, et l'on ne bâillonne pas la lumière. » Victor Hugo, Les Châtiments.

- Anaïs Alle

Si nous ne nous rattachons pas aux idées de Charlie Hebdo, défendons vivement cette liberté d'expression et de presse, qui est un des droits les plus justes et les plus fondamentaux que la France, et à travers elle la démocratie a toujours tenté de garantir. Ainsi certains, qui n'adhèrent pourtant pas aux messages que transmettaient les caricaturistes dans leur journal, par goût ou parce qu'ils en sont touchés, joignent leur voix à celle des autres, dans un grand mouvement de réaction face à cette violence démesurée. On ne défend pas une opinion particulière mais un droit auquel chacun peut prétendre. Des manifestations se sont très vite organisées, les dessins et articles se démultiplient sur les réseaux sociaux sans frontière, dans de multiples langues, et des chaînes circulent. Tout cela en signe de soutien aux familles des victimes qui deviennent le symbole de la lutte contre la tyrannie. Et c'est beau. C'est émouvant, car cela montre que la solidarité est toujours présente et se reforme lorsque des libertés fondamentales sont menacées.

Une minute de silence pour prendre conscience de la mort de ceux qui se sont vus répondre à l'humour par le sang, et pour se rappeler que la défense des libertés transgresse les barrières d'opinion, de religion, ou de nationalité.

- Maraban Dju'

Les assassins de Charlie Hebdo ne sont pas des terroristes.

Ces lâches cagoulés et lourdement armés, qui ont assassiné des humanistes affichant leurs convictions au grand jour, en tenant de simples crayons, ne m'inspirent pas la terreur. Ces lâches, qui fuient toujours et se terrent, après avoir ôté la vie à un dessinateur pacifiste de 80 ans qui les moquait, ne m'inspirent pas la terreur. Ces monstres, qui ont achevé à bout portant un gardien de la paix déjà blessé et au sol, ne m'inspirent pas la terreur. Ces fous qui croient verser le sang au nom d'une religion, qui bannissent l'idée même de la haine qui les habite, ne m'inspirent pas la terreur. En revanche, ils inspirent à des millions d'hommes et de femmes partout dans le monde la volonté irrépressible de lutter pour préserver notre liberté. En synchronisant brusquement tous ces cœurs bouillonnants et unis, ces assassins viennent de donner vie malgré eux à un corps contre lequel les balles ne peuvent rien. Un corps habité par l'esprit de Charlie Hebdo.

- Fabien Randrianarisoa

La liberté vient de mourir.

Ce matin, Charlie se baladait dans les brumes ténébreuses de mon cerveau.
Charlie me disait des choses.
Me les murmurait, me les criait.
Il me donnait des raisons de me lever demain matin.
De continuer la lutte.
Contre l'obscurantisme.
Contre la peur.
Contre la terreur.
Contre le fanatisme.

J'étais là, seul.
Je pensais.
Je pensais à ces gens, à ces personnes.
Certains qui n'avait pas peur de mourir pour avoir exprimé leur opinion.
Les autres, là, morts eux aussi. Dans la souffrance et la terreur.

La liberté vient de mourir d'une balle à la poitrine.
La liberté vient de mourir mais elle renaît.
Elle renaît grâce à cette foule.
Ces gens.
Ces femmes.
Ces hommes.
Ces jeunes.

La liberté vient de mourir d'une balle à la poitrine.
La liberté vient de mourir, mais elle renaît.
Elle renaît instantanément.
Comme le phénix qui renaît de ces cendres.
Comme l'homme à genoux qui se redresse.
Comme la mémoire quand ses souvenirs sont attaqués.

Je suis Charlie.
Nous sommes Charlie.
Crions-le au monde, mes amis.
Crions-le et ne les oublions pas.
Car la Liberté est la clé de notre société.

- Thibaut Galis

Maman, j'ai mal. Plus de 24 heures après le drame, je ne résiste pas, je me sens mal, vide et éreintée. Pourquoi je suis née dans un monde pareil, maman ? Dis-moi, je ne comprends pas. On est le 8 janvier 2015 et hier, des gens sont morts pour avoir fait rire. Mais maman, faire rire, ce n'est pas un crime si ? Je pense à leurs familles et j'ai mal. L'autre jour, j'énumérais des métiers à risques. Aujourd'hui, je dirais journaliste. Je dirais dessinateur. Et je dirais aussi agent d'entretien. Je suis blessée parce que des ignorants ont pris la vie de gens intelligents, des gens qui savaient rire des choses dont on ne rit pas. Je suis blessée parce qu'aujourd'hui le mot « attentat » résonne dans ma tête. Je suis blessée, je suis meurtrie, parce que je souhaite devenir journaliste. Et ce n'est pas ça être journaliste. On ne risque pas sa vie en étant journaliste, normalement. C'est pas ce qu'on m'a dit moi, ce n'est pas ce qui est écrit dans les livres d'orientation. Je ne crains pas pour ma vie, mais je crains pour ma liberté, maman. Pourquoi je suis née dans ce monde maman ? Si le monde d'aujourd'hui, c'est celui-là, alors je n'ai pas envie d'y vivre. Je regarde les infos, et je n'arrive pas à retenir mes larmes. Je ne peux pas m'empêcher de penser à tout ça. Maman, tu sais comme je suis pleine de vie, mais aujourd'hui je suis remplie de mort. J'aurais aimé en me levant ce matin, que tout ça ne soit qu'un terrible cauchemar. Quand mon réveil a sonné, j'ai écrit ces quelques lettres « charlie hebdo » dans le moteur de recherche. Naïve, je pensais qu'ils avaient réussi à arrêter les assassins. Assassins, ce mot fait si mal. Hier, c'était le début d'une apocalypse. Je ne sais pas pourquoi je suis si mal maman, je ne sais pas si c'est pour la mort de ces gens, pour la blessure de la liberté ou pour cette prise de conscience sur la bêtise humaine. Ils parlent tous de religions, mais maman, je sais qu'ils ont tort, j'aimerais le leur dire. Cette attaque est le début d'une longue liste, je le sais, je m'en rends compte. Combien de mosquées seront ravagées ? Combien de policier-e-s seront tué-e-s ? Combien de gens vont encore mourir, souffrir, périr ? Je vois toutes ces phrases, plus belles les unes que les autres, fleurir sur les réseaux sociaux : « Ils ont voulu tuer Charlie Hebdo, ils l'ont rendu immortel », « 12 morts, 66 millions de blessés », « C'est l'encre qui doit couler, pas le sang ». Maman, je lis toutes ces phrases, et je me dis qu'il est trop tard. Le mal est déjà fait. Cet attentat, ce n'est pas seulement la mort de personnes, c'est aussi la mise à mort d'un journal. Maman, pourquoi ils font ça ? N'ont-ils pas compris combien les médias sont importants ? N'ont-ils pas compris que ce que faisaient ces gens, ce n'était pas mal ? N'ont-ils pas compris que leurs dessins n'étaient pas qui ils étaient ? Pour beaucoup, Charlie Hebdo était islamophobe, homophobe… Peut-être. Mais il s'agissait de Charlie Hebdo. Pas de Stéphane Charbonnier. Pas de Jean Cabut. Pas de Georges Wolinski. Pas de Bernard Verlhac. Pas de Philippe Honoré. Pas de Bernard Maris. Pas d'Elsa Cayat. Pas de Mustapha Ourrad.

Pris pour cible au siège même de leur rédaction, un vrai carnage comme l'écrivent si bien les journaux. Ils sont morts dans la dignité, mais surtout dans le respect de toute une France endeuillée. Mais je pense aussi à toutes ces victimes dont on ne parle pas, dont on parle moins. Michel Renaud, invité à la rédaction ce jour-là, Frédéric Boisseau, agent d'entretien, Franck Brinsolaro, un policier qui assurait la protection de Charb, et Ahmed Merabet, policier abattu de sang-froid, tristement connu pour être au cœur d'une vidéo effroyable.

Maman, j'ai vraiment mal. Je me sens vide, je me sens déshumanisée, je ne me sens plus. Certains disent qu'il y avait la France avant ce 7 janvier 2015 et qu'il y aura la France d'après. Je crois que j'étais quelqu'un avant ce 7 Janvier 2015, et que je serai quelqu'un d'autre après. On peut mourir pour la liberté ? Il faut croire que oui. Mais maman, je prends la liberté d'écrire, je me bats pour cette liberté d'expression, trop souvent bafouée, et j'écris comme je l'écrirai encore : Vive la liberté.

- Amélie Coispel

La tragédie du 7 janvier nous a tous ébranlés, tous, nous avons été touchés par celle-ci. Malgré cela, ce sont différentes émotions que nous ressentons chacun. Ce texte, c'est ce que je ressens au plus profond de moi-même, c'est un message pour montrer aux victimes de cet attentat qu'elles ne sont pas mortes en vain : Consternation, Tristesse, Fierté, Détermination, ces émotions, ce sont celles que je ressens en pensant a cette tragédie. Consterné, du fait qu'aujourd'hui encore, la liberté d'expression puisse être remise en cause, que l'on puisse tuer des personnes, talentueuses de surcroît, pour leur œuvre. Triste, de la perte de toute une génération de caricaturistes, de talents, de symboles devrais-je dire. Fier, de la France, des hommes, du monde pour cette mobilisation qui a su montrer que rien ni personne ne peut faire plier la liberté, que nous sommes tous unis, quel que soit notre pays, notre religion ou nos convictions politiques. Fier, que même morts, ces caricaturistes continuent à véhiculer un message. Déterminé, déterminé à ne jamais me taire, à continuer à m'exprimer, le plus librement possible, car c'est cela l'esprit de Charlie, cet esprit qui a guidé ce journal, cet esprit qui nous a été légué. « Ils veulent nous réduire au silence. Ils n'auront obtenu qu'une minute. » Reporters Sans Frontières.

- Dorian le Sénéchal

Des stylos brisés. Voilà l'image qui me vint à l'esprit. Rien ne me semblait alors aussi absurde et aussi vain qu'un stylo qui n'écrira plus jamais. J'avais mal. J'avais mal pour ceux qui n'étaient plus, pour tous ceux qui devraient désormais parler d'eux au passé et pour toutes ces existences qui s'effondraient. Et puis, j'avais mal pour toi, Liberté. J'avais oublié à quel point tu étais fragile ; une flamme vacillante, seule, au milieu de la nuit. Je voudrais que tous les hommes te connaissent, je voudrais hurler ton nom, Liberté, je voudrais te chanter, t'écrire. Eux, voulaient simplement te dessiner, et ils sont morts pour cela. A travers eux, c'est Toi qu'on a voulu tuer, et j'ai mal pour eux, et j'ai mal pour Toi. Ce sont douze cœurs qui ne battront plus. Mais Toi, Liberté, je t'entends toujours battre en moi, peut-être même un peu plus fort, un peu plus vrai. Et le jour où je m'endormirai pour la dernière fois, j'espère partir avec cette certitude qui, je veux le croire, fut la leur : Tu battais dans le cœur qui aujourd'hui s'éteint, mais Toi, Liberté, tu brûlais avant moi et brûlera après moi, et jamais personne ne t'éteindra.

« Le flambeau rayonne ; si on l'éteint, si on l'engloutit dans les ténèbres, le flambeau devient une voix, et l'on ne fait pas la nuit sur la parole ; si l'on met un bâillon à la bouche qui parle, la parole se change en lumière, et l'on ne bâillonne pas la lumière. » Victor Hugo, Les Châtiments.

- Anaïs Alle

Un événement tel que l'attentat de Charlie Hebdo survenu le 7 janvier est bien difficile à vivre de l'étranger. Il est déjà compliqué de mettre des mots sur ce que l'on ressent en français, alors quand un ami étranger vous demande pourquoi vous pleurez il est encore plus difficile de l'expliquer dans une langue qui n'est pas la vôtre. Cependant, même si ces amis ne sont pas toujours atteints de la manière que nous pouvons l'être, citoyens français, ils sont aussi mobilisés pour défendre la liberté de la presse, la liberté de penser, de rire, et pour soutenir Charlie Hebdo. Il faudra bientôt remplacer les larmes de tristesse et de colère par les larmes de joie et de rire. Ils ne nous auront pas. Le dessin, le rire, la liberté de pensée sont aujourd'hui nos plus belles armes. #JeSuisCharlie

- Aude André

Au début, je ne savais pas trop quoi dire. Puis je me suis dit : « Putain, c'est pas normal. » Non, ce n'est pas normal ni admissible de tuer pour une pensée. Non, on ne doit pas réagir de la sorte. Car oui, nous sommes souvent en désaccord les uns avec les autres, mais non, on ne s'entre-tue pas pour autant. Demain j'irai pleurer sur leurs tombes mais jamais je n'irai tuer, assassiner de sang-froid des personnes sous prétexte que leur discours ne me plaît pas. Non, Mahomet n'a pas été vengé et oui, vous méritez d'être punis, vous, les assassins, vous qui avez encore une fois raté votre coup. Vous deviez penser que Charlie allait mourir avec son équipe. Eh bien non ! Non, nous ne vous laisserons pas détruire ce qu'il nous a fallu, à nous peuple libre, bien trop longtemps à construire. Oui comme vous nous nous sommes battus, mais notre bataille n'était pas sanglante. Nous nous sommes battus pour notre liberté, pas seulement en tant qu'êtres, mais en tant que peuple. La liberté de la presse, de pensée sont plus fortes que ces armes froides et ternes. En tuant ces hommes et femmes vous en avez fait des Martyrs de la Liberté, car oui, nous sommes la France, oui, nous sommes la Liberté et oui, nous sommes Charlie !

- Hugo Lamare

Le 7 janvier 2015, des hommes encagoulés assassinaient le rire à la kalash.
Des hommes perdus, ostracisés, qui avaient trouvé dans le terrorisme l'expression de leur haine à l'égard de l'humanité.
Des hommes qui, déçus par la vie, partirent en croisade contre ses principes les plus absolus.
Des hommes qui tuèrent au nom d'un dieu qu'ils n'avaient pas écouté, rendus sourds par la rancœur.
Des hommes témoins d'une société gangrenée par elle-même.
Des hommes témoins d'un monde malade.
Des hommes ? On peut se demander s'ils l'étaient encore.

- Pablo Moreno

Il est avant tout nécessaire pour chacun d'entre nous de se rappeler qu'on ne peut répondre à la colère par la colère. Ce serait même la ruine de l'ensemble du travail qui fut fourni, une grande partie de leurs carrières, par les journalistes assassinés mercredi à la rédaction de Charlie Hebdo. Je tiens à encourager tous les journalistes, correspondants, dessinateurs, caricaturistes, artistes à continuer leur travail de la manière la plus honnête possible. Le geste de ces trois hommes est incompréhensible, brutal et froid. Pourquoi ces trois hommes en arrivent là ? Quel est leur parcours, quelles rencontres ont-ils faites ?

À tous les niveaux, les événements du 6 janvier impliquent de profondes remises en question. Ils ne sont pas nés monstres. Ils sont à mon sens le produit du repli, de la peur, des stigmatisations. Leurs actes sont bien sûr inexcusables. Mais ils ne nous feront plus peur. Je voudrais citer Hassen Chalghoumi, Imam de Drancy : « On ne répond pas à l'encre par le sang. » Pour garder espoir, souvenez-vous d'une chose : le message de tolérance et d'égalité pour lequel se sont battus ces journalistes peut changer le monde, car il peut changer la vision des citoyens. En toute humilité, mes pensées sont tournées vers les familles de toutes les victimes de Charlie Hebdo, ainsi que celles des policiers, victimes collatérales de la folie d'une idée.

- Jérémy Trombetta

Chers douze, vous êtes partis trop tôt. Vous avez été des personnes incroyablement courageuses. Vous avez été de belles personnes. Et vous n'êtes pas morts en vain. Ils ont voulu tuer Charlie Hebdo, mais à la place, ils ont fait se lever les Français, et avec eux, des milliers de personnes partout dans le monde. Ils ne nous auront pas. La liberté d'expression est une liberté fondamentale et ils ne pourront pas nous l'ôter. Nous continuerons de nous exprimer, de publier nos opinions, nos sentiments. Nous le ferons avec encore plus d'ardeur qu'auparavant : pour Charlie Hebdo, pour vous. Je suis Charlie. Nous sommes tous Charlie.

- Marie Puzenat

Il y a des choses que même des armes ne peuvent pas tuer. Des hommes ont été abattus pour avoir eu de l'humour, du talent et de l'audace, triste jour. Je suis Charlie.

- Julia Ctn

On ne sait quoi dire après ce qui s'est passé hier. Soutien à tous bien sûr, mais surtout aux proches des victimes et à la rédaction de Charlie Hebdo. C'est dans ces moments-là que, plus que jamais, il faut être fiers de ce qu'on fait, fiers de faire partie du monde du journalisme.

- Thomas Sanchez

Tu te lèves en pensant que ce sera “moins pire”, que la nuit et le sommeil auront joué leur rôle antalgique. Mais ta tête chauffe encore de la folle journée d’hier : quand l’esprit est blessé, il faut laisser faire le temps.
Les Unes des journaux à la gare forment un monochrome de deuil, qui rompt brutalement avec le kaléidoscope d’usage. Ces Unes sont collector : tu voudrais toutes les acheter pour ne jamais oublier. Et en même temps, tu voudrais pouvoir oublier.

Dans les wagons les regards s’interrogent. L’innocence est brisée. Les mines du matin sont devenues des mines de chagrin et personne n’apprécie aujourd’hui la beauté dévastée des vignes sous le givre à la fenêtre. Elle fondra. Notre colère jamais.

Plus loin dans le temps, la cafétéria est silencieuse. On se passe le Midi Libre du jour, froissé par les lectures successives et frénétiques. On le lit sans mots, d’une traite, en sachant ce qu’on va lire. On est horrifiés. Certains ne vont pas au bout de la lecture et découvrent qu’envoyer valser le journal ne modifie pas le passé.

Puis vient la minute de silence. La foule fait bloc : c’est le talent qu’on a tué, ce sont tes clowns – nos clowns – qui sont devenus des martyrs avec ceux qui les protégeaient. La foule se disperse après soixante secondes sur un vibrant “merci pour eux” coincé dans une gorge.

Il faut bien continuer à vivre, c’est la plus belle des nécessités. Mais tu sais en t’éloignant que ce ne sera plus pareil.

Le sol de nos villes se parent de mausolées de fortune. Hier, le ridicule a côtoyé l’horreur et la colère avant que la tristesse ne recouvre le tout. Tu sais que ce ne sera plus pareil, et tu rentres dans la librairie : un dessin de Cabu, sans doute exécuté d’un trait, peut-être en moins de temps qu’un tir de Kalash, t’attire l’œil, au mur, fier, fougueusement collé. Trois pin-ups, une légende “À Montpellier les filles sont les plus jolies”, de mémoire quelque chose comme ça. Tu approuves le message de cet homme tué la veille.

Quel hommage lui rendre ? Quel hommage leur rendre ? Tu te dis qu’ils aimaient la vie, cette plus belle des nécessités qui te fait te répéter. Ils aimaient la vie, ils aimaient l’amour.

Ils aimaient la vie, alors vivons !

- Basile Imbert

A l'aide de l'humour, Charlie Hebdo voulait transmettre pacifiquement un message pour la défense de la liberté. Quand on a tenté de les faire taire, la France s'est levée comme un seul homme. Sûrement la meilleure réaction… Ces héros du crayon n'aimeraient pas nous voir pleurer alors qu'ils faisaient tout pour nous faire rire aux éclats.

- Arthur Sautrel

En écrivant ce texte, j'ai d'abord été incapable de lui donner un titre. Tout a déjà été pris, tout a déjà été fait par les grands médias. Et puis, j'estime que la catastrophe à laquelle nous assistons aujourd'hui est sans nom. Tout se bouscule dans mon esprit. J'ai l'impression d'être touchée de toutes parts par cet événement. Je me sens membre du monde journalistique depuis un an, depuis mes débuts dans Maze. Grâce au magazine, j'ai acquis la sensation d'être libre de pouvoir exprimer ce que je souhaitais partager au monde entier. Je n'aurais jamais imaginé que de tels événements d'oppression et de terreur puissent entraver ma pensée. Maintenant j'ai peur, pour tout. Même si je n'écris à priori rien de scandaleux, les événements actuels devraient déclencher dans mon esprit la fameuse question « est-ce que mes dires rentrent dans le cadre que l'on m'a imposé ? ». Puis, je pense à tous ces dessinateurs de talent, et je me rends compte que c'est une erreur de vouloir correspondre à un moule de bienséance. Voila pourquoi je réalise aujourd'hui une chose importante : jamais, au grand jamais je ne pratiquerai l'auto-censure. Charb nous l'a dit. Il aurait préféré mourir debout que vivre à genoux. Alors en son honneur, en l'honneur de tous ces malheureux, morts pour la vie de notre liberté, je continuerai d'affirmer ma pensée, qu'elle plaise ou non, qu'elle choque ou passe inaperçue. Mes sentiments face à ces jours mouvementés sont multiples. Il y a tout d'abord la tristesse et le désespoir de voir que le symbole sur papier de la liberté d'expression ne sera plus jamais identique à ce qu'il était. Les plus grands nous ont quittés. Vient ensuite le dégoût de ces personnes qui confondent des notions religieuses et politiques et qui ne maîtrisent absolument pas les sujets dont ils se permettent de parler. Enfin, c'est un sentiment de fierté patriotique qui émane de mon âme. Et dieu sait si la patrie s'étend au monde entier. L'émotion est très certainement vive en France, mais moi, belge, je peux vous assurer que la tristesse et l'émoi sont tout aussi présents dans l'air du Plat Pays. Et c'est ce qui rend le monde beau. Se serrer les coudes en temps de crise, s'entraider, se rappeler que l'on s'aime quand on en a le plus besoin. Socrate disait que nous étions chacun citoyen du monde. Aujourd'hui, les citoyens mondiaux qui partagent ma douleur m'ont aidée à savoir que je n'étais pas seule et que l'on surmonterait tous ensemble cette épreuve. Merci à Charlie Hebdo de m'avoir inculqué des valeurs fondamentales à ma vie. Merci aux dessinateurs de n'avoir jamais dévié de leur pensée pour plaire à une majorité. Merci à eux d'avoir été les perpétuels révolutionnaires de notre monde. La liberté est plus forte que la mort. Je suis Charlie.

- Sofia Touhami

Elles pressent sans faiblir le garrot et la plaie,
Ces mains sans couleurs, anonymes et précieuses,
Elles retiennent les flots inondant le pavé,
Le sang de la France et de la liberté.

Parce qu'on a cru peut-être pouvoir briser le géant
On a coupé ses mains, troué son corps et craché sur sa face,
Mais derrière chaque coups portés, il y avait un enfant,
Un esprit juste né et de la vie garant.

Aujourd'hui c'est une même idée dans mille corps déployés,
Une hydre géante, impossible à tuer.
Bien des mains assassines pourront essayer,
La France, toujours, sera Liberté !

- Marine Roux

Quelques mots paraissent bien dérisoires pour exprimer la douleur face à cet attentat à l'encontre des valeurs républicaines et de la vie de journalistes courageux et investis. Après ce lâche attentat, en tant que journalistes-amateurs, nous ne pouvons répondre que par une seule chose : nous continuerons sans relâche par la satire et d'autres moyens d'expression à défendre la liberté d'expression en France, la plume au poing.

- Emma Pellegrino

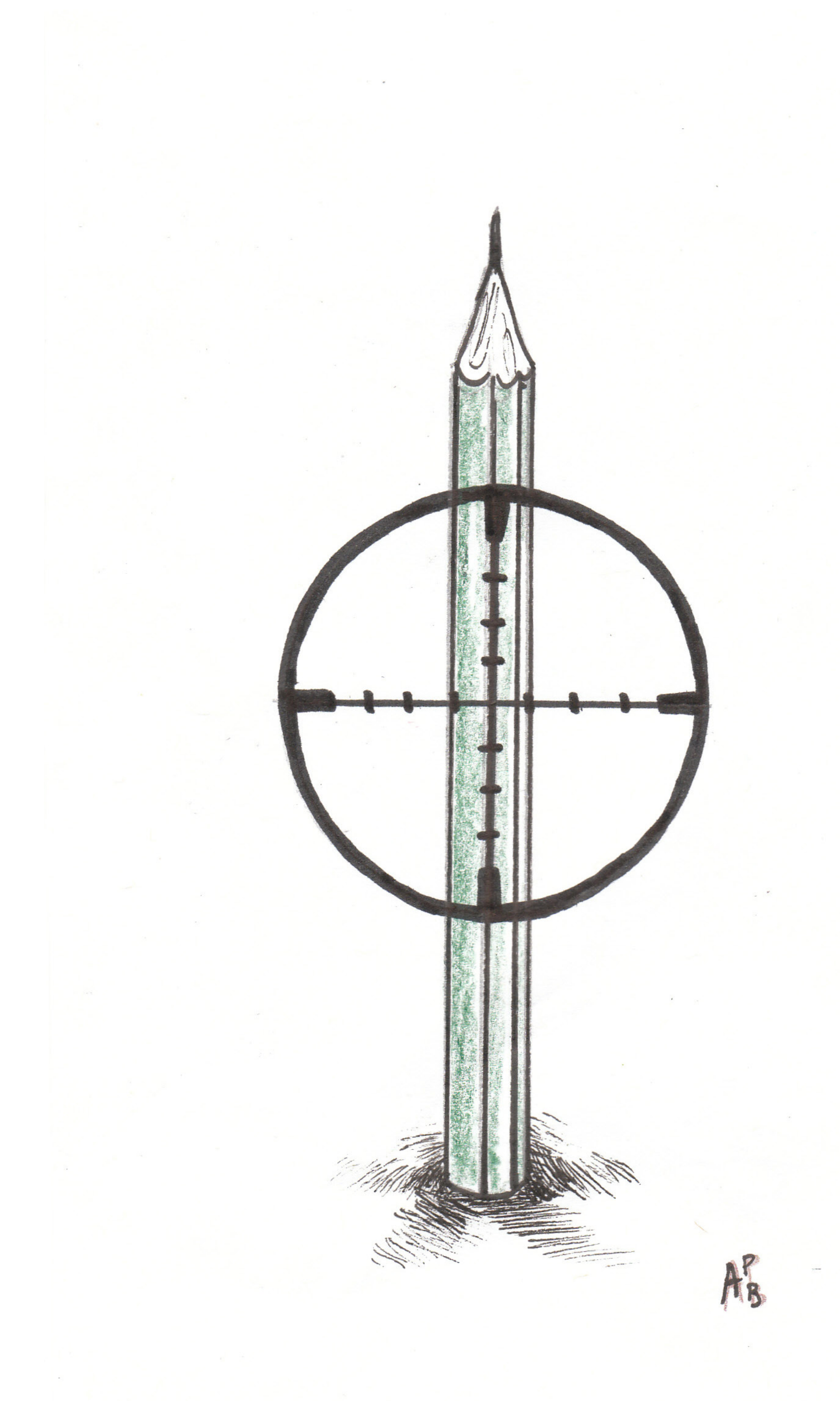
Il y a comme un goût de cendre. Un goût de cendre dans l'air. Flottant, il pénètre par tous les pores de notre peau. Que dire ? Que dire de plus que ce que l'on sait déjà ou que l'on ne s'ose s'avouer ? Cela serait trompeur à mon sens de considérer cet événement comme un « accident », au contraire, ce genre d'horreur manifeste le baromètre de la santé de la société actuelle. Alors restons vigilants, car aucune liberté n'est jamais acquise, c'est un combat quotidien.

Les attentats terroristes sont devenus les nouvelles tragédies urbaines contemporaines. Dans l'absolu, il faudrait une minute de silence tous les jours pour tous les crimes et les douleurs du monde, et surtout à l'adresse de ceux dont la presse ne parle pas ou peu, la pire : l'horreur banalisée, déjà acquise, comme celle qui déchire les pays en guerre. Si le soleil pleure et que le jour est noir, il est notre devoir de ne pas laisser la haine triompher de l'amour. Ce sont dans les périodes de crise que la flamme de l'humanité elle, a le plus besoin de nous tous.

Alors, ici et là, partout à travers le monde, tâchons d'être ses gardiens.

- Lisha Pu


CHARLIE VIT TOUJOURS
APB



SOMMAIRE

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION
RÉDACTEUR EN CHEF
BAPTISTE THEVELEIN

DIR. DE LA COMMUNICATION
PHILIPPE HUSSON

COORD. DE LA RÉDACTION
AMÉLIE COISPEL

SECRÉTAIRES DE RÉDACTION
BENOIT MICHAELY
LISETTE LOURDIN
EMMA HENNING
CHRISTELLE PERRIN

COORD. DES RUBRIQUES
MANON VERCOUTER, ACTUALITÉ
MARIE-M. REMOLEUR, MUSIQUE
EMMA PELLEGRINO, CINÉMA
BASILE IMBERT, LITTÉRATURE
THOMAS SANCHEZ, JEUX VIDÉO
LOUISON LARBODIE, ART
ELOÏSE PRÉVEL, LIFESTYLE

CORRECTION
JOHANNE LAUTRIDOU
MARION BOTHOREL
CHRISTELLE PERRIN
ANTOINE DELCOURS
MARION ZITOLI

RÉDACTION
A. PETITBONNEVILLE
ANAÏS ALLE
ANNE-C. MESNIER
ANNE-F. ROULETTE
ARTHUR SAUTREL
ASTRIG AGOPIAN
AUDE ANDRÉ
BAPTISTE ERONDEL
CAMILLE CHARDON
CÉLIA RENART
JUNE DE WITT
CHARLINE VAL
CLAIRE LEYS
CLARA BOULAY
CLARA GRIOLET
CLÉM. C-LEBRESNE
DORIAN LE SÉNÉCHAL
ELISE VERGER
EMILY LINGAT
ENORA ROSEWARD
ETIENNE MEIGNANT
FAB. RANDRIANARISOA
FLORINE MORESTIN
FRANÇOIS LECLINCHE
GAUD GOURVIL
HUGO LAMARE
JASON STUM
JÉRÉMY TROMBETTA
JULES GAUBERT
JULIA COUTANT
JULIE LÉCUYER
JULES GAUBERT
LAUR. WINTERSHEIM
LAURÈNE POIREL
LAURIE MONTAGNER
LISHA PU
LOÏC PIERROT
MARGOT LADIRAY
MARIE BECKRICH
MARIE PUZENAT
MARINE ROUX
MARIE DAOUDAL
MÉLANIE DOMERGUE
MAURANE TELLIER
MICKAEL MARINO
MYRTILLE CRABIERES
NATHAN LÉVÊQUE
NICOLAS RENAUD
NICOLAS CURY
NICOLAS FAYEULLE
NICOLAS BONO
NOA COUPEY
NOÉMIE COLIN
PABLO MORENO
ROXANE THÉBAUD
SAMUEL LADVENU
SOFIA TOUHAMI
THIBAUT GALIS
THOMAS PESNEL
TOM VANDER BORGHT
THOMAS PHILIPPE
VALENTINE FOUCART
V. JAYET-BESNARD
VICTOR LEPOUTRE

L'ÉDITO POLITIQUE

2015 L'AUDACIEUSE

François Hollande l'a dit: Cette année 2015 doit être placée sous le signe de l'audace. Le président de la République a en effet l'audace d'assumer pleinement aujourd'hui sa politique sociale-libérale, qui semble pourtant si loin de ses engagements de campagne. L'audace de ce début d'année pour François Hollande s'incarne en Emmanuel Macron, son jeune ministre de l'Économie. La loi qui porte son nom est censée relancer l'activité notamment par le travail le dimanche, la libéralisation des lignes d'autocar, ou encore l'ouverture à une certaine concurrence des professions dites réglementées comme les notaires ou les avocats. En somme, des recettes libérales épuisées depuis 40 ans, qu'on nous présente comme de la modernisation, et que les gouvernements de droite comme de gauche mènent de concert depuis quarante ans. Est-ce donc de l'audace que de croire en de vieilles lunes, comme le retour de la croissance ?

L'audace, n'est-ce pas plutôt vouloir tenter de nouvelles choses, et donc de nouvelles politiques ? A l'image de ce qui se dessine en Grèce et en Espagne, avec les gauches radicales de Syriza et Podemos, qui ont elles l'audace de défier l'Europe, en disant que les peuples n'ont pas à souffrir pour payer les dettes que devraient leurs États à des banques. L'audace, n'est-ce pas Thoma Piketty qui refuse la légion d'honneur, pour mieux mettre François Hollande face à ses contradictions ? Le candidat de l'époque avait en effet demandé à l'économiste des conseils en matière de politique fiscale : faire un impôt sur le revenu prélevé à la source, plus progressif, pour enfin plus de justice sociale. Non, aujourd'hui la taxe à 75% sur les hauts revenus disparaît, tandis que les classes moyennes vont faire la queue devant le trésor public pour demander des délais. L'audace, n'est-ce pas de réfléchir à un nouveau partage du temps de travail, et non pas en voulant déconstruire les 35h pour que les gens puissent travailler plus, mais en passant à 32h, pour répondre à la situation dans laquelle se trouvent la France et l'Europe ; moins de travail grâce au progrès technologique et à cause de la mondialisation, mais plus de population active ?L'audace, n'est-ce pas de créer de l'emploi, en accompagnant les start-up et les PME plutôt que le CAC 40, ces entreprises qui feront l'économie de demain, dans les domaines de l'écologie et du numérique ? L'audace, n'est-ce pas pas employer les cerveaux brillants qui sortent de nos universités, pour faire de notre pays un pôle important de recherche, pour prendre toute notre place dans le nouveau monde qui s'ouvre devant nous ? L'audace, c'est d'expliquer aux Français que pour sauver notre planète, nous allons devoir apprendre à vivre autrement, plus lentement, en utilisant moins de ressources naturelles, mais que cela n'est pas synonyme d'une baisse du niveau de vie.

L'audace, c'est de redonner de la perspective, pour éviter le repli sur soi. Comment peut-on croire qu'avoir de l'audace, c'est continuer des politiques qui nous mènent encore et toujours dans le mur ? Les Français ne s'y trompent plus. Puisqu'il n'y a pas d'espoir, pas le changement promis, ils comptent bien choisir une alternative : celle du Front National. Et au manque d'audace succéderont alors l'exclusion et la haine. Et cette perspective devrait mener, enfin, à un peu d'audace.

- Kevin Dufrêche

Maze

Le magazine Maze est la propriété et est édité par l'association loi de 1901 Inspira-Maze, déclarée le 11 mai 2012 à la sous-préfecture de Cherbourg-Octeville et parue au journal officiel en Mai 2012.

N° R.N.A. : W502002188. SIREN : 751793555. ISSN : 2259-7867. CPPAP : 0915W91947. Maze Magazine est une marque déposée de l'association Inspira-Maze en France et dans d'autres pays.

Le directeur de la publication est Baptiste Thevelein. L'hébergement du site web mazemag.fr est assuré par la société Infomaniak Network SA (26, Avenue de la Praille, 1227 Genève, Suisse). Le magazine Maze est le titulaire officiel et exclusif des droits de propriété intellectuelle portant sur le contenu du site en France et dans le monde entier (sauf mention contraire). Mise en page : Baptiste Thevelein, Christelle Perrin, Niels Enquebecq, Ilan Enquebecq.

Vous pouvez contacter la rédaction du magazine Maze en utilisant le formulaire disponible sur la page contact du site mazemag.fr ou par téléphone au 02 22 06 83 29 (prix d'un appel local).

J'ÉTAIS, JE SUIS, JE SERAI CHARLIE



© DR

La France est touchée. La liberté d'expression a perdu ses meilleurs soldats. En l'espace temps d'une attaque terroriste dévastatrice, nous sommes tous devenus Charlie. Charlie Hebdo c'est la France, c'est la démocratie. On ne touche pas aux valeurs démocratiques. Douze personnes ont disparu et 60 millions de Charlie se sont levés contre la barbarie. Alors je suis Charlie, nous sommes Charlie, mais savons-nous qui est vraiment Charlie ?

Les premiers pas de Charlie

Charlie est unique en son genre. Né en 1970 à Paris, il trouve son origine d'un autre journal, Hara-Kiri « journal bête et méchant ». Monsieur Charlie est né d'une rencontre entre Georges Bernier, alias « le professeur Choron », et François Cavanna, qui créent d'abord en 1960 le mensuel Hara-Kiri. Respectivement directeur de la rédaction et rédacteur en chef, les deux compères forment une équipe de choc composée de Francis Blanche, Topor, Fred, Reiser, Wolinski, Gébé, Cabu. Dès ses débuts, le canard fait grincer des dents, de telle sorte qu'il est interdit de publication dès 1961 avant de reparaître pour être à nouveau interdit en 1966. Les temps sont durs pour le journal satirique à l'époque et l'humour du journal ne plaît pas. Lors de sa reparution, certains comme Gébé, Cabu, Topor, Fred ne reviennent pas et des nouvelles plumes arrivent. En 1969 Choron, Cavanna et Delfeil de Ton créent le mensuel Charlie inspiré, du journal italien de Bande dessinée Linus.

A Charlie Mensuel, Delfeil de Ton est rédacteur en chef pendant un an et en 1969 un nouvel hebdomadaire est créé. Gébé et Cabé signent leur retour. Hara-Kiri Hebdo devient L'Hebdo Hara-Kiri. Il fait la une sur la mort du général de Gaulle en titrant « Bal tragique à Colombey – un mort » et est de nouveau interdit.

Malgré cette interdiction, l'équipe de guerre continue le combat en changeant d'identité. En 1970 naît

alors, et c'est définitif, Charlie Hebdo. Le nom de Charlie vient en fait de la Bande dessinée Peanuts dont Charlie Brown est l'un des personnages. Bien vu, pour un journal qui s'érigera comme le premier journal de dessin satirique.
Comme toujours, on ne change pas une équipe qui gagne : le professeur Choron est directeur de publication, Cavanna rédacteur en chef. Durant les dernières années de Charlie Hebdo (phase I), toute l'équipe assure la rédaction en chef. Cavanna est nommé « Ange tutélaire ». Mais Charlie vacille de nombreuses fois. Le 23 décembre 1981, la parution s'arrête au numéro 580 faute de lecteurs. Plus tard sera même créé un Charlie matin, ironie qui paraît pendant 3 jours.

La résurrection : Charlie II

En 1992, le nouveau Charlie est de retour. Cabu et Philippe Val démissionnent de La Grosse Bertha, également journal satirique, et rallument la flamme de l'hebdomadaire. C'est donc un Charlie Hebdo II qui voit le jour. Le titre est conservé, mais le professeur Choron n'est plus de la partie. Un financement par action fut créé : les Editions Kalachnikov. Même le chanteur Renaud a apporté son soutien financier au nouveau canard. 80% des actions sont alors entre les mains de Charlie, ce qui, et c'est indispensable, lui garantit une certaine indépendance.

Le nouvel hebdo est lancé, et le nom de Charlie bénéficie de la bonne notoriété de son cousin disparu. Les plumes célèbres entrent dans la danse : Cavanna, Delfeil de Ton, Siné, Gébé, Willem, Wolinski, Cabu. La maquette est identique à l'ancien Charlie. Charb, Oncle Bernard, Renaud, Luz et Tignous sont là, eux aussi. Le premier numéro se vend à 120 000 exemplaires.

Philippe Val et Cabu détiennent toutes les responsabilités. Il n'y a pas de véritable ligne éditoriale. Une large diversité d'opinions s'exprime à l'époque et le journal est alors d'emblée associé à une rare liberté de ton.

Les affaires de Charlie

Le XXIe siècle est une autre époque pour Charlie. De nombreuses polémiques fleurissent à nouveau. En novembre 2002, le chroniqueur philosophe Robert Misrahi publie une tribune faisant l'éloge de l'ouvrage d'Oriana Fallaci La Rage et l'Orgueil, qui condamne « l'islamisme assassin ». La polémique éclate et l'auteur est vivement critiqué. Charlie reçoit des lettres de lecteurs choqués.
Après les attaques du 11 septembre 2001, l'hebdo se désolidarise de certains courants d'extrême-gauche qui, en bons antiaméricains n'ont pas condamné les islamistes.
Le 8 février 2006, tandis que le journal s'écoule normalement à 140 000 exemplaires, 160 000 sont publiés et vendus. C'est cette semaine-là que sont publiées les caricatures de Mahomet du journal danois Jyllands-Posten. Des protestations avaient éclaté dans les pays à majorité musulmane. Le Conseil français du culte musulman et d'autres organisations ont demandé l'interdiction, que dis-je, la censure donc, du numéro. Cela n'a pas abouti mais fait beaucoup de bruit. C'est là que naît alors le Manifeste des douze, le 1er mars 2006.

Un hommage est adressé aux caricaturistes un mois après au ministère de la Culture. Le directeur de cabinet du ministre, Henri Paul, réaffirme le statut "d 'acteurs de la liberté" des dessinateurs.

Mais il n'y a pas que les caricatures sur l'Islam qui font du bruit. Car Charlie répand l'humour satirique sur tous les sujets qui peuvent fâcher, au nom de la liberté. Charb déclare d'ailleurs : « Dans Charlie on traite surtout de l'Eglise catholique parce qu'elle est encore très majoritaire ». Luz, autre dessinateur, affirme que « tout dépend du média qui porte le message. Quand c'est Charlie Hebdo, la critique ne porte pas sur les musulmans mais sur l'aliénation dans la foi ». Jul affirme, lui : « On ne peut pas taper sur une religion minoritaire comme on tape sur une religion majoritaire », c'est pourquoi Charlie a beaucoup plus de facilité avec les dessins satiriques sur les chrétiens.

Mais les affaires continuent de frapper Charlie malgré tout. Pour la publication des caricatures de Mahomet, la Grande Mosquée de Paris, l'Union des organisations islamiques de France et la ligue islamique mondiale poursuivent le journal en justice. Le procès a abouti à la relaxe de Charlie. Il est libre, Charlie. Et c'est ainsi que fonctionne la France, par la justice, dans le respect des libertés de chacun. Charlie dérange, mais Charlie ne mérite pas les balles contre de simples crayons.

Charlie III

En 2009, le dessinateur et chroniqueur Charb, aujourd'hui disparu, devient le nouveau directeur de la publication et le dessinateur Riss est directeur de la Rédaction. C'est une nouvelle ère pour Charlie, et Charb annonce dans l'éditorial du numéro 899 un « Charlie III ». Le



journal s'ouvre à l'investigation et fait fleurir le dessin satirique comme jamais.

Malgré cela, les ventes s'essoufflent et en 2010 le journal fait appel aux dons et à des services financiers mais cela reste difficile pour le canard de continuer de voler de ses propres ailes. L'indépendance totale a un prix. Les ventes s'écoulent alors à 48 000 exemplaires hebdomadaires.

Attentats contre Charlie

Dans la nuit du 1er au 2 novembre 2011, les locaux de Charlie Hebdo sont incendiés par cocktail Molotov et le site du journal est piraté. Cela fait suite à l'annonce de la sortie prévue pour le 2 novembre, du journal version « Charia Hebdo » pour fêter la victoire du parti Ennahdha en Tunisie. Libération vient à la rescousse du journal pour lui permettre d'éditer le numéro. De nouvelles caricatures du prophète Mahomet paraissent le 19 septembre 2012. La polémique éclate de plus belle. De multiples organisations s'attaquent au journal et son site web est piraté.

Les plaintes d'extrême droite catholique à la fin des années 1990 sont plus rares depuis les années 2000. La contestation contre la liberté de ton de Monsieur Charlie est passée du terrain de la justice, au vandalisme, pour finir, tristement, par le terrorisme. Charlie dérange, mais Charlie est français. Charlie est libre. En France, en 2015, on meurt encore au nom de la liberté.

C'est une sombre page de l'histoire du journal qui s'écrit en ce début d'année. En l'espace de deux jours, la barbarie a fait s'agrandir la liste de héros morts pour la France. Charlie c'est nous, c'est vous, c'est la France, et la France reste debout. Les auteurs de l'attentat du 7 janvier 2015 ne gagneront pas. Charlie Hebdo n'est pas mort. La liberté d'expression ne pliera jamais. La prochaine édition du journal satirique sera tirée à bout portant contre l'infamie terroriste, ce mercredi 14 janvier.

« Parce que le crayon sera toujours au-dessus de la barbarie »

- Laurène Poirel

VERS L'UNIVERSALITÉ DU SERVICE CIVIQUE ?

Le 5 décembre, c'est la journée internationale du volontariat. En novembre dernier, François Hollande a annoncé vouloir réformer le service civique pour le rendre obligatoire. Une réforme qui ne met pas tout le monde d'accord.

Le service civique, c'est quoi ?

Le service civique est un dispositif permettant l'engagement citoyen. Il a été créé en 2010 et concerne aujourd'hui 35 000 personnes. Sur la base du volontariat, cet engagement se réalise dans des collectivités publiques ou des associations, qui ont été au préalable agréées par l'Etat. Il se décline sous deux formes :

• L'engagement de service civique, qui concerne les jeunes de 16 à 25 ans. Sa durée est comprise entre 6 et 12 mois et il est indemnisé par l'Etat entre 467 et 570 euros par mois pour 24 à 48 heures hebdomadaires. L'organisme d'accueil indemnise à son tour, à hauteur de 106 euros par mois.
• Le volontariat de service civique, ouvert aux personnes âgées de 26 ans, et sans limite d'âge. Sa durée peut atteindre deux ans. Son indemnisation est financée par son organisme d'accueil, et prend en compte le temps consacré à la mission. Elle peut ainsi varier entre 115,46 € et 773,18 €, auxquels s'ajoutent les 106 euros.

Quelle réforme et pourquoi ?

François Hollande souhaite rendre le service civique universel. Ainsi, il serait plus court, d'une durée de deux ou trois mois, et non-rémunéré et tendrait à devenir obligatoire. Cette réforme, c'est la conséquence d'un bilan insatisfaisant. L'objectif de 100 000 contrats par an pour 2017 semble bien compromis. Pour y remédier, l'Assemblée Nationale a voté en novembre une rallonge budgétaire, permettant alors à 45 000 jeunes d'accéder au service civique pour 2015. Le coût total de l'Etat s'élève alors à 150 000 euros ; une contrainte budgétaire liée à la demande : pour François Chérèque, président de l'Agence du service civique, le dispositif est « victime de son succès » avec cinq demandes pour un engagement. S'ajoute à cela la crainte que ce dispositif prenne la place d'emplois salariés (le service civique ne donne pas lieu à un contrat de travail, ndlr). En effet, le service civique apparaît comme la solution pour beaucoup de jeunes diplômés sans emploi.

Cependant, cette réforme est bien loin de favoriser les jeunes. D'abord, parce que cette réforme veut faire du service civique, du bénévolat. Cette autre forme de participation doit être encouragée, certes, mais n'est pour autant pas laissée de côté par les jeunes : ils sont déjà 3,3 millions à s'engager bénévolement dans des associations, syndicats ou partis politiques. Les jeunes ne sont pas moins engagés que leurs aînés, au contraire, ils sont aujourd'hui le levier de l'engagement bénévole. Ne faisons pas d'amalgame entre le service civique et le bénévolat. Le service civique se prévaut d'un cadre bien spécifique, qui lui confère tout son succès : la base du volontariat, les indemnités (tout le monde ne peut pas se permettre d'être bénévole pour 2 ou 3 mois), l'accompagnement et la durée significative des missions. C'est toutes ces conditions qui font du service civique une expérience enrichissante et une étape de vie structurante dans le parcours des jeunes. Son accessibilité permet notamment aux personnes les plus éloignés de l'engagement de prendre parti pour le volontariat. L'AFEV (Association de la fondation étudiante pour la ville) explique : « Un service civique réduit à deux ou trois mois ne permettrait pas de créer pour les jeunes une expérience de qualité dans les associations. Un engagement sans indemnité relève du bénévolat. Si le bénévolat gagnerait à être mieux reconnu, il ne doit pas être intégré dans un service rendu à la nation ».

Le service civique est né et se définit sur la base du volontariat. L'universaliser et le rendre obligatoire contredit la forme-même du dispositif. L'engagement aujourd'hui est une valeur très importante, et qui n'a lieu d'être que si elle est voulue. Ne nous méprenons pas sur ces définitions et laissons l'engagement vivre de ce qu'il est vraiment : une expérience enrichissante mais avant tout délibérée.

- Amélie Coispel

ZAD : EXTENSION DU DOMAINE DE LA LUTTE

En 2014, un sigle est revenu sans cesse pour évoquer les mobilisations sociales : « ZAD », pour « Zone A Défendre ». Luttant aux quatre coins de la France contre de grands projets d'aménagement du territoire, ces espaces de lutte ont polarisé l'attention médiatique tout au long de l'année. Et 2015 ne risque pas de voir ces mobilisations citoyennes faiblir.



ZAD : c'est depuis novembre une marque déposée. Pour éviter qu'une utilisation commerciale soit faite de ce nouveau terme apparu dans l'actualité de manière récurrente. ZAD, pour Zone A Défendre : le mouvement a débuté en 2012 par une mobilisation contre le projet de construction de l'aéroport de Notre-Dame-des-Landes, qui a pour but de remplacer l'existant, dont la capacité d'accueil de voyageurs est jugé trop faible.

Ce lieu est devenu le symbole d'un mouvement qui a vite fait des petits, pour s'opposer à ce que les zadistes nomment « les grands projets inutiles ». Depuis, d'autres lieux ont vu s'implanter cette forme inédite de lutte : Sivens dans le Tarn, dernièrement Sainte-Colombe-en-Bruilhois (Lot-et-Garonne) contre la construction d'une ligne ferroviaire à grande vitesse. Parfois, le projet est passé outre la mobilisation : c'est le cas du chantier du futur stade du club de football de l'Olympique Lyonnais, situé en proche banlieue lyonnaise, à Décines.

Des revendications multiples

Malgré les apparences, les revendications portées par les zadistes ne sont pas simplement environnementales. Ils souhaitent aussi impulser un sursaut démocratique, montrant que les décisions des élus peuvent être contestées. Leurs actions prêtent dès lors le flanc à des accusations de prise en otages, s'opposant physiquement à des décisions d'élus à décider des projets d'aménagement du territoire. Un rejet du processus démocratique qui nourrit des tensions.

Ainsi, sur le site du barrage de Sivens, projet pour le moment stoppé suite au décès du militant Rémi Fraisse au cours d'affrontements policiers, les pro-barrage, emmenés par les syndicalistes de la FNSEA, assurent le spectacle. Ainsi, le 18 décembre dernier, une cinquantaine d'agriculteurs sont venus selon leurs propres mots « passer un coucou franc » aux zadistes... Nom de l'opération : « Manche de pioche ». Autant dire que les 250 membres des

forces de l'ordre mobilisés n'étaient sûrement pas de trop pour éviter une belle empoignade.

Même chose à Roybon dans l'Isère, où la filiale du groupe Pierre & Vacances, Center Parc, veut installer un nouveau domaine de loisirs. Dans ce petit village de 1 200 habitants, les pro et les anti se répondent à coups de manifestations plus imposantes les unes que les autres. Les locaux défendent la croissance et l'emploi pour une région où le chômage est important, tandis que les zadistes plaident pour la défense des 200 hectares de zones humides et de forêts à défricher. La contestation a pour le moment remporté la première manche, puisque le tribunal administratif de Grenoble a suspendu l'application de l'arrêté autorisant le début des travaux de défrichement, ayant un doute « quant à la suffisance des mesures prévues pour compenser la destruction de zones humides ».

Les ZAD sont par ailleurs des lieux d'expérimentations de nouveaux modes de vie, en rupture avec la société capitaliste. Il s'agit de préfigurer d'autres modes de vie durables et décarbonnés, qui ne mettent pas en péril les ressources naturelles. L'objectif, notamment dans la ZAD la plus structurée qu'est Notre-Dame-des-Landes, est d'assurer une forme d'auto-suffisance alimentaire.

Un mouvement inédit

Les occupants de ces « Zones à Défendre » sont difficiles à saisir : il n'y a aucune unité dans les origines de ces militants. Anarchistes, décroissants, écologistes, utopistes, anti-capitalistes : il y a de tout ! Leur mode de fonctionnement est de toute façon horizontal, basé sur des temps d'échange importants pour définir les modalités de la lutte et de la vie quotidienne. Pour assurer leur communication, aucun porte-parole. Ces opposants d'un genre nouveau se mobilisent aussi de manière très diverse : certains sont implantés depuis des mois sur place, d'autres ne restent que le temps de leurs congés et sur leur temps libre, ou bien encore opèrent une convergence des luttes en se rendant d'une ZAD à une autre selon les besoins.

Ce qui est sûr, c'est que ce mouvement hétéroclite semble très difficilement récupérable par les partis politiques. En effet, la méfiance règne, même envers les partis de gauche. Méfiance qui s'étend aussi aux journalistes, accusés de caricaturer et diaboliser le mouvement. En tout les cas, cette indépendance rend le mouvement difficile à saisir et à contrôler, ce qui fait peur à la classe politique.

Deux mondes irréconciliables

C'est cette profonde coupure entre les institutions, le politique et ces zadistes qui nourrit le sentiment que le dialogue ne peut s'établir de manière concrète et passe forcément par l'affrontement. Ainsi, le Premier Ministre, Manuel Valls a affirmé courant décembre que le chantier de l'aéroport de Notre-Dame-des-Landes débuterait au second semestre 2015. Ce à quoi la ministre de l'Ecologie, Ségolène Royal, a réagi en lançant un « bon courage » plein d'ironie au chef du gouvernement, elle qui n'est pas emballée par ces grands projets dont l'idée a émergé il y a plus de vingt ans. Les forces de l'ordre se sont en effet retirées de la ZAD, les militants sont maintenant organisés, en coordination avec les associations locales pour maintenir une résistance physique à ce grand projet. Plus de 200 comités locaux anti-aéroport se sont aussi constitués, venant apporter une force de mobilisation supplémentaire en cas de retour des pelleteuses.

Par ailleurs, en cette nouvelle année, les foyers de contestation ne devraient pas manquer. La fédération France Nature Environnement a récemment recensé près d'une centaine de projets nuisibles, « aux coûts environnementaux largement sous-estimés, quand ils ne sont pas ignorés, et aux bénéfices économiques et sociaux sur-évalués ». Autant de ZAD potentielles à investir. Face à cela, le ministre de l'Intérieur, Bernard Cazeneuve, a résumé la doctrine des pouvoirs publics : «La République, ça signifie aussi que, lorsque le droit voté par le souverain et interprété par le juge permet des projets de développement de se mettre en œuvre, personne ne peut, en raison de l'endroit d'où il parle, parce qu'il s'estime avoir raison, imposer la violence à la République en contravention avec le droit.» Des positions en apparence irréconciliables...

- Samuel Ladvenu

CARTE POSTALE D'UNE FRANÇAISE

LA CRISE EN ESPAGNE



© DR

Aujourd'hui chacun sait que toute l'Europe subit la crise économique et que l'Espagne en est particulièrement touchée. Cependant, nous restons très peu informés de l'importance de cette crise qui atteint beaucoup plus profondément l'Espagne que ce qu'on pourrait croire. Vision d'une française habitant en Espagne et témoignages.

Il est important de savoir que dans ce pays, qui peut faire rêver par sa météo fort agréable et les prix bas, les richesses sont réparties inégalement. Seulement trois communautés autonomes se partagent la majorité des richesses du pays ; Madrid, la Catalogne et le Pays-Basque, alors que d'autres sont beaucoup plus touchées par la pauvreté. C'est pourquoi dans des régions comme la Galice, il est très fréquent de voir des SDF et des personnes mendiant dans les rues. Bien plus fréquemment qu'en France.

D'autre part, lorsqu'il s'agit de production de denrées alimentaires locales, on peut se rendre compte que les espagnols se font exploiter par le système capitaliste européen qui s'approprie entre autres le lait, qui est notamment exporté et transformé en France et revendu en Espagne sous le nom d'une marque française, sans jamais mentionner le fait que le lait est de production espagnole. Il va évidemment de soi que ces produits laitiers revendus en Espagne ont un prix beaucoup plus élevé que le prix de vente de départ. Autrement dit, au lieu de profiter de leurs propres productions à prix abordables, les espagnols se voient obligés d'acheter des produits de marque étrangère à un prix plus élevé. Bien entendu, ce n'est pas une fatalité ; il y a toujours possibilité d'acheter des produits locaux, mais c'est un réflexe que les espagnols n'ont pas car eux-mêmes ne sont pas informés de la manipulation dont ils peuvent faire l'objet. Pourtant, certains sont révoltés :

« Aujourd'hui, si on ne veut pas que notre région [la Galice ; ndlr] soit trop pauvre, il faut acheter des produits purement galiciens qu'on ne trouve pas en grande surface. On se fait ''manger'' par les multinationales, comment veux-tu qu'on s'en sorte ? »
Malheureusement, très peu de personnes en sont


© DR

conscientes et les régions les plus pauvres se voient surpassées par la concurrence extérieure sans pouvoir y remédier.

En Espagne, le salaire minimum n'est pas de 1200€ comme en France mais de… 600€. Et les Espagnols ne font pas non plus 35 heures par semaine mais… 40. Certes, le niveau de vie en Espagne est plus bas qu'en France, mais il faut savoir que 600€, ce n'est tout de même pas suffisant pour vivre décemment. C'est pourquoi beaucoup d'espagnols se plaignent de beaucoup travailler et d'avoir un salaire qui n'est pas « proportionnel » à la quantité de travail fournie. Cet écart entre la quantité de travail et le salaire peut parfois se traduire par des faits graves mais dont personne n'est au courant. Raquel, propriétaire et serveuse d'un bar sans prétentions aucunes, raconte :

« J'ai plusieurs amies institutrices qui ont régulièrement des enfants qui s'évanouissent en classe ou qui sont sur le point de s'évanouir parce qu'ils n'ont pas mangé. Leurs parents n'ont pas forcément les moyens de les nourrir correctement, alors ils arrivent à l'école le matin le ventre vide. Du coup, mes amies instit' leur achètent des sandwichs. »

Il faut savoir que ces femmes qui aident les enfants n'ont pas l'obligation de les nourrir elles-mêmes.

Comme le montre cet exemple, malgré le fait que le mot « crise » revienne dans la plupart des conversations, les Espagnols font preuve d'une grande générosité et sont toujours prêts à offrir un verre ou donner un coup de main. Ils savent rester optimistes malgré un mécontentement grandissant à cause de la situation précaire dans laquelle ils peuvent vivre.

Aujourd'hui, trop peu de personnes sont au courant de la réalité dans laquelle vivent les Espagnols. Il est important de faire passer le message autour de soi, car l'Espagne fait partie de l'Europe et il est de notre devoir d'aider, non seulement l'Espagne, mais surtout les Espagnols.

- Aude André

LA RÉFORME TERRITORIALE : UN BILAN

Avant de dresser la liste (temporaire) des bonnes résolutions, l'heure est au bilan. Car, oui, le gouvernement Valls a réformé. Mais quoi donc ? Notre territoire français, voyons.

Au premier coup d'œil, la différence n'est pas flagrante. Ce n'est que dans un second temps qu'apparaissent des excroissances variant singulièrement de taille : l'Alsace-Champagne-Ardenne-Lorraine (jusqu'à Châlons-en-Champagne) est comme attendue sous la direction de Strasbourg dans le couloir européen. L'Auvergne-Rhône-Alpes intègre Clermont-Ferrand. Ayant écarté une partition avec l'Aquitaine, Midi-Pyrénées écope du Languedoc-Roussillon. Problème : Montpellier est étouffée par la locomotive toulousaine. Les compétences administratives entre ces deux prétendantes au titre de « capitale régionale » devront être partagées, afin de satisfaire la 15ème aire urbaine. On retrouve les mêmes tensions en Normandie entre Caen et Rouen qui revendiquent une appartenance à l'aire d'influence parisienne ; une solution identique semble être envisagée. La main de Martine Aubry a dû être forcée pour accepter la Picardie.

Des réactions régionalistes

Les régions ne seront pas toutes affublées d'un nouveau patronyme : celles qui demeurent inchangées garderont le leur, les nouvelles devront s'en trouver un avant octobre 2016 pour combler le vide juridique. Exception a été faite pour le Centre, désireux de pouvoir enfin être situé sur la carte nationale : à l'avenir, ce sera Centre-Val-de-Loire. La région Aquitaine-Limousin-Poitou-Charentes, avec Bordeaux leader face à Limoges et Poitiers, va mettre en place une plateforme où chacun sera libre de proposer un nom, avant d'être soumis au vote en ligne. « Les Hauts de France » pourrait être préféré à l'appellation « Nord » ou encore « Midi-Occitanie » plutôt que « Sud de France ».

Des propositions de regroupement par acronyme ont été formulées, ALCA pour Alsace-Lorraine-Champagne-Ardenne par exemple. Les régionalistes, mécontents que leur identité soit ainsi effacée, préfèrent des noms facilitant la représentation locale et la situation. On notera que les régions inchangées sont fortement identitaires : excepté le Pays de la Loire, le Centre et l'Île de France, la Bretagne, la région PACA, avec Marseille à sa tête, et la Corse n'ont pas été dérangés. Le cas de cette dernière est aberrant si l'on raisonne d'un point de vue économique : le PIB breton de 2011 (81,2 milliards d'euros, soit l'avant-dernier français) représentait près de 10 fois le PIB corse. Les Bretons ont été particulièrement défendus par Jean-Yves Le Drian, ministre de la défense mais également ancien président de la Bretagne.

Un changement d'échelle

Ce redécoupage a également été voulu pour donner une puissance européenne aux régions. Pour les géographes, c'est une réforme historique permettant de concurrencer par exemple les Länder allemands. Les mots de François Hollande : avoir des régions de « taille européenne » et « capables de bâtir des stratégies territoriales ». D'un point de vue politique, le bilan est plus contrasté : la réforme des cantons reste à venir et surtout, le 22 mars 2015 se tiendront les élections départementales. Jusque-là, aucun problème. Sauf qu'à cette date, la fonction effective des futurs conseillers généraux élus n'aura pas été définie par le Sénat et l'Assemblée. On peut aisément imaginer l'incongruité d'une telle campagne au niveau local… Il y a de quoi aggraver le désamour des Français pour leurs représentants politiques et faciliter l'abstention croissante : comment laisser le champ libre à quelques élus sans connaître exactement l'étendue de leurs fonctions ? Au final, sont-ils si importants ? Personne ne le résumait mieux que François Mitterrand, face au projet de Pierre Mauroy d'une carte de France à 16 régions : « il y a plus de seize socialistes qui veulent devenir président de région. » Donc, 1982 : 22 régions.

On ne peut que se féliciter de cette tentative de simplification du fameux « mille-feuille territorial », mais cette réforme – une « minirévolution » pour Le Monde – n'a pas passionné les Français, qui se disent majoritairement plus attachés à leurs communes. Or, le nombre exorbitant de communes (36 552 recensées en 2011, sans équivalent européen) est le principal problème de la répartition territoriale.

Enfin, se posera le problème de la répartition des domaines de compétence entre départements et régions, aujourd'hui loin d'être scellé. La gestion des transports scolaires, des collèges et des routes est revenue in extremis avant les fêtes aux départements. Mais cette résolution de réforme a été tenue. Nous aurons tout le temps de revenir sur celles réalisées ou amorcées en 2015.

- Marion Bothorel

RAPPORT DE LA CIA
UNE TORTURE POUR LES DROITS DE L'HOMME ?


© Saul Loeb / AFP

Le 9 décembre dernier, le Sénat américain a publié son rapport abrégé (moins de 10% des pages rendues publiques) sur les activités de la CIA après l'attentat terroriste du 11 septembre 2001. Relayé par tous les médias internationaux, le document a révélé les dessous d'une torture largement condamnée par le droit international et par les droits de l'Homme. Alors que la loi pénale française condamne les actes de terrorisme en établissant un régime procédural d'exception et en élevant les peines privatives de liberté à un degré supérieur, elle condamne tout acte de torture tel qu'il est formellement écrit dans les textes nationaux et internationaux. Les Etats-Unis, se revendiquant un grand pays des droits de l'Homme, a t-il le droit d'usage d'une politique de torture en cas d'actes terroristes ? Les délinquants ont-il toujours en eux leurs droits fondamentaux ? Une démocratie peut-elle légitimer de tels actes ? Il semble que la position des Nations Unies et des protecteurs des droits de l'Homme en soit toute autre.

Une torture infamante ne donnant aucune réponse concrète

Le rapport publié présentait 565 longues pages de procédures d'interrogation de suspects après l'attaque du 11 septembre 2001. Le directeur actuel de l'agence de sécurité américaine, John Brennan, a lui-même jugé certaines méthodes "répugnantes" et "hors limites".

Si on analyse certains passages de ce document, on remarque que certains prisonniers étaient détenus dans des conditions de stress et que, à pas moins de 310 reprises, ils pouvaient être attachés pendant plusieurs jours dans des postures insoutenables. On constate aussi des tentatives de noyade simulée, des douches froides, des coups violents avec ou sans objet, des abus physiques ou même des "introductions rectales". Selon les expressions formulées, un détenu haut placé d'Al Qaïda a "alors été soumis contre sa volonté à une alimentation et une hydratation rectale impliquant deux bouteilles de Ensure" (Boisson énergétique). Autre exemple et pas des moindres : "la CIA a conduit plusieurs de ses détenus à croire



DR

qu'ils ne pourraient jamais quitter leur lieu de détention en vie, suggérant à un détenu qu'il ne quitterait ce lieu que dans une boîte en forme de cercueil". Ces moyens de torture extrêmes sont largement condamnés et pourtant, il n'y a aucun doute sur le fait que les hauts responsables de la sécurité américaine étaient au courant des agissements infamants.
En effet, le rapport montre que la torture n'a jamais fonctionné. Elle est inefficace sur le plan du renseignement. Au regard du texte, les détenus ont souvent fourni de fausses informations sur lesquelles les Etats-Unis ont cru bon de se baser pour établir certaines mesures politiques et militaires. "Pendant cette période, KSM (détenu) a inventé des informations sur un individu qu'il a décrit comme le protecteur des enfants. Cette information a entraîné la capture et la détention de deux innocents". On peut aussi lire que la CIA a osé divulguer de faux renseignements pour un discours de Georges Bush donnant "le sentiment que des renseignements capitaux pour la sécurité nationale avaient été obtenus par des méthodes brutales alors que ce n'était pas le cas".

Qu'en est-il des procédures légales en cas d'actes terroristes ? Des mesures exceptionnelles peuvent-elles être prises au point de priver de dignité des personnes humaines ? Les droits fondamentaux et les libertés individuelles des terroristes peuvent-ils être bafoués en cas d'extrême nécessité étatique ?

La condamnation de la torture par le droit international n'empêchent pas la double déshumanisation

En droit international, l'interdiction de la torture et des autres peines ou traitements cruels, inhumains ou dégradants est absolue. Elle est considérée comme une norme impérative en ce sens que cette règle s'applique à tous les Etats sans exception et qu'il ne peut pas être dérogé, et ce, même en cas de danger exceptionnel menaçant l'existence de la nation. En aucun cas cette interdiction ne doit être outrepassée devant un acte terroriste ou un individu qui mettrait en péril le maintien de l'ordre public d'un Etat.
L'article 2 de la Convention contre la torture, entrée en vigueur en 1987, indique que tout Etat a le devoir d'interdire quelque acte de torture qu'il soit, même lorsque le péril de la nation est en jeu.

Les démocraties peuvent-elles alors faire des exceptions ? Au premier abord, on serait tenté de dire que la CIA a conscience de ses actes et donc la légitimation de la torture peut alors être avérée. Cependant, la fin ne justifie jamais les moyens. Obama a raison de rappeler que "le caractère de notre pays doit être jaugé non pas à ce que nous faisons quand les choses sont faciles mais à ce que nous faisons lorsqu'elles deviennent difficiles." Ici, on peut rapidement constater que le pays fondateur des droits de l'Homme moderne viole ses propres lois et n'assume même pas ses propres actes. Prendre comme excuse l'urgence de la situation ne peut justifier un régime d'exception basé sur la peur et la revendication. C'est contradictoire de constater qu'une démocratie fait chez elle ce qu'elle condamne chez les autres.

Interviewé par Le Point le 15 décembre, le philosophe Michel Terestchenko a indiqué que "lorsque le premier détenu, Abu Zoubeydah, arrive dans un centre de détention secret à l'étranger, il dit immédiatement tout ce qu'il sait. La CIA le torture alors, non

pas pour qu'il livre des informations, mais pour être sûr qu'il n'en cache aucune autre".
La pénétration des actes terroristes sur le sol américain, soi-disant impénétrable, a développé chez les citoyens et membres de la CIA une inconscience haineuse envers ces individus qui ont vu leurs droits être bafoués sans pouvoir intervenir. Le développement d'une mentalité brutale et fatale a fait naître un oubli total des droits universels prévus à la Convention de Genève. Seule la volonté de réponse et d'indices sur le réseau terroriste a été prise en compte. On détruit l'état psychique du prisonnier pour être sûr qu'il ne cache rien, mais on ne pense à aucun moment à la moralité et de la pure fantaisie des actes commis. A ce stade, on peut parler de déshumanisation du détenu mais aussi de déshumanisation du tortionnaire.
Cela amène à s'interroger sur la condition du détenu : Est-il toujours garant de ses droits fondamentaux ? Peut-il toujours légitimement faire appel aux juridictions ?

Existe-il toujours un respect de la dignité de la personne humaine ?

Si on débute en évoquant les lois pénales de forme (procédures), tout détenu, même terroriste a droit aux garanties judiciaires, à la liberté et à la sécurité de sa personne et au droit à une procédure régulière. Par exemple, et comme le rappelle les Nations Unies dans un rapport sur la torture, "tout individu arrêté a le droit d'être traduit dans le plus court délai devant un juge et d'être jugé dans un délai raisonnable ou libéré". Si on prend l'exemple cité, pourquoi garder, sans jugement, un terroriste s'il dit d'avoir déjà tout avoué ? Le Comité des droits de l'Homme a confirmé que ce droit doit être protégé à tout moment, y compris dans les situations d'urgence, "faisant ainsi valoir le rôle crucial des garanties de procédure pour assurer le respect de l'interdiction absolue de la torture".
Ainsi, les Etats devraient permettre le contrôle régulier des centres de détention. Ici, la violation de cette règle juridique est facilement constatée.
Néanmoins, le terroriste ayant troublé l'ordre public étatique, verra ses libertés individuelles réduites mais en aucun cas ses droits fondamentaux annulés. La dignité de la personne humaine est une des règles juridiques les plus importantes dans une démocratie où la sécurité publique, la salubrité publique et la moralité publique sont censées demeurer. Y a-t-il une morale publique dans la torture ? Le droit international prétorien infirmerait cette problématique se posant dans l'affaire des tortures de la CIA.
Le comité contre la discrimination raciale n'a pas oublié de rappeler aux Etats de veiller à ce que les mesures prises dans le cadre de la lutte contre le terrorisme ne soient pas discriminatoires, par leur but ou par leurs effets. De plus, la Commission interaméricaine des droits de l'Homme affirme que "tout recours au profilage ou à une technique similaire par un Etat doit respecter strictement les principes internationaux de nécessité, de proportionnalité et de non-discrimination". Il semblerait que tout contrôle de régulation judiciaire ait été transparent ou même absent. On en arrive même à se demander si ces actes infamants n'étaient pas consentis par certains hauts représentants de la sécurité américaine sous la présidence Bush.

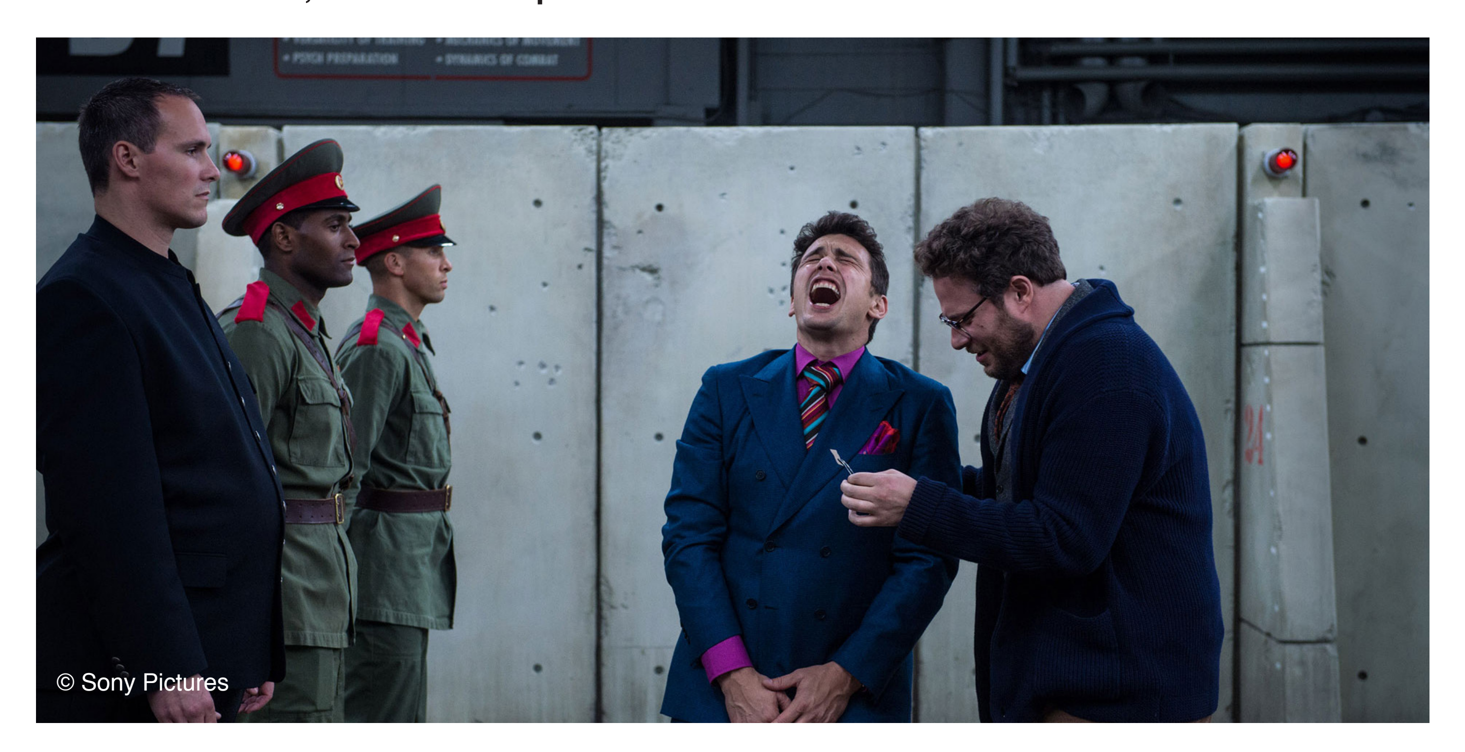
Des recours et poursuites sont-ils envisageables ?

La mise en accusation de la CIA après les attentats du 11 septembre 2001 montre la volonté de l'institution de réprimer son manquement à la prévention des risques terroristes. Seulement, elle va s'éloigner quelque peu du système en essayant de dissimuler à chaque fois au Congrès et à l'exécutif les moyens d'interrogation. Comme nous l'avions évoqué plus haut, Georges W.Bush n'avait été mis au courant de ces tortures qu'en 2006.
Comme l'énonce Gilles Paris, correspondant du Monde à Washington, Barack Obama a essayé de se détacher des événements là où il aurait pu en tirer des bénéfices politiques et populaires. En 2009, une réunion avait été organisée à la Maison Blanche pour examiner toutes les possibilités d'examen de cette période noire pour la démocratie américaine. Obama avait finalement repoussé toutes les propositions qui lui avait été faites : établissement de commissions spéciales par exemple.
En outre, c'est le Sénat qui a pris l'initiative de se lancer dans cet examen du fait de son penchant démocrate après son basculement en 2006.
Ainsi, il n'y aura aucune conséquence politique pour Obama bien qu'il puisse redouter d'éventuelles conséquences judiciaires. Cependant, il y a fort à parier que peu de restrictions concrètes seront amenées autant sur l'exécutif que sur la CIA. En effet, les directeurs concernés à cette époque ne sont plus en fonction. Ainsi, la prescription de la peine ne vaut que pour une personne. L'importance de l'infraction empêche la loi de constituer une peine susceptible d'être purgée par autrui.
Cependant, ce rapport a la force de choquer le pays et de laisser une preuve écrite noir sur blanc. Il a donc une valeur d'exemplarité qui amènera à la fois l'exécutif à surveiller de plus près les activités de la CIA et de son armée, et à la fois au Congrès de jeter un oeil aux agissements de l'institution pour vérifier qu'elle applique strictement la loi pénale en vigueur.

- **Baptiste Erondel**

THE INTERVIEW
LA QUESTION QUI DÉRANGE ?

Qualifiée de pire cyberattaque de l'histoire menée contre une entreprise américaine, le piratage de Sony Pictures le 24 novembre a ravivé de vieilles douleurs entre les USA et la Corée du Nord. Un scénario hollywoodien au moins aussi ubuesque que celui du film The Interview, cible des attaques.


© Sony Pictures

"Rire de tout, mais pas avec n'importe qui"

Le film The Interview avait tout pour être un succès de la filiale américaine de Sony. A l'affiche, le duo comique Seth Rogen-James Franco et un synopsis réduit au minimum syndical qui se résume aux bouffonneries de deux journalistes recrutés par la CIA pour assassiner le dirigeant nord-coréen. La bande annonce a bien évidemment suscité la colère de Pyongyang et de Kim Jong-un en personne, pas particulièrement connu pour son amour du 7e art, allant jusqu'à y voir "un acte de guerre" tout en promettant des représailles.

Evidemment le 24 novembre, lorsque Sony Pictures est la victime d'une cyberattaque, une centaine de téraoctets volée, et sa base de données détruite, les regards se tournent tout naturellement vers la Corée du Nord. Les revendications des hackers sont claires et aimablement détaillées dans un e-mail dont voici un extrait : « Rappelez-vous le 11 septembre 2001. Bientôt le monde verra quel mauvais film Sony a fait. Le monde sera plein de craintes. »

Avant même les conclusions du FBI, l'agence de presse Reuters n'hésite pas, dès le 5 décembre, à désigner le Bureau 121, une unité de hackers nord coréens comme étant à l'origine de l'attaque menée sur Sony. Quinze jours plus tard, le gouvernement affirmera avoir «maintenant suffisamment d'informations pour conclure que le gouvernement de Corée du Nord est responsable» du piratage informatique de Sony Pictures, en la présence d'adresse IP coréennes dans leurs recherches. Une théorie intéressante qui passe difficilement l'épreuve de la réalité.

Dictature 1.0

En effet, en Corée du Nord où le pays est coupé du monde, la poignée d'habitants suffisamment riches pour se procurer Internet surfe approximativement avec le débit que nous avions en 1996. Soit une bande passante loin d'être suffisante pour s'attaquer et détruire des bases de données importantes, sécurisés qui plus est, et encore moins sur le sol américain. Pire encore, la connectivité internationale du pays est assurée par un satellite chinois ainsi que par Sprint, une entreprise américaine ! Les américains fournissant les moyens pour leur auto-flagellation ? Peu crédible.

Quel retour de bâton ?

Lors d'une conférence de presse à la mi-décembre, Barack Oba-


© Sony Pictures

ma s'est impliqué dans cette affaire affirmant que les Etats-Unis «allaient répondre proportionnellement au moment et de la façon que nous choisirons». En choisissant une nouvelle fois les grandes déclarations aux actes, comme face à Bachar al Assad ou encore à Poutine en Crimée, le président américain suscite nombre d'interrogations. Lancer une guerre pour défendre le dernier navet des studios Sony Pictures ? Lancer une cyberattaque contre un pays quasiment pas lié à Internet ? Comme le fait remarquer Slate, des sanctions économiques n'auraient également aucun sens car « le système bancaire nord-coréen n'a à peu près aucun lien avec le reste du monde et la clandestinité des quelques opérations commerciales et financières menées à l'étranger est totale. »
Du côté de chez Sony en revanche, la filiale du groupe est revenue sur sa décision de ne pas sortir le film suite au refus des grandes chaînes de cinéma américaines. L'interview qui tue en français est désormais disponible dans quelques 200 salles indépendantes aux Etats-Unis ou sur Google Play, YouTube Movies, Microsoft Xbox Video et sur un site spécialement dédié, a précisé Sony Pictures. Jurant la main sur le cœur de défendre la liberté d'expression vaille que vaille, le directeur général du studio, Michael Lynton a déclaré : "Nous avons choisi de commencer par la distribution numérique afin d'atteindre le plus grand nombre de spectateurs le jour de la sortie et nous continuons à chercher d'autres partenaires et d'autres plateformes pour le diffuser plus largement." Et tout est bien qui finit bien.

Recherche coupables désespérément

De nombreuses pistes sont évoquées sur l'identité des hackers et notamment l'implication d'une ex-salariée de la filiale récemment évincée. Fait intéressant l'institut de sondage Worldwide Independent Network et Gallup vient de publier une étude. Pour 2014, 66.806 personnes issues de 65 pays différents ont été interrogées sur question : "Quel est selon vous le pays qui représente la plus grande menace pour la paix ?" 24% de la population mondiale considère les Etats-Unis comme la plus grande menace pour la paix, dont 13% d'Américains eux-mêmes. L'interview qui tue ?

- Fabien Randrianarisoa

PAKISTAN

LA VIOLENCE PASSE UN NOUVEAU CAP

Bien que les attentats soient réguliers au Pakistan, le pays est sous le choc depuis le 16 décembre. Six hommes en tenue militaire se sont introduits dans une école où étudient les enfants du personnel de l'armée. Exécutant froidement une grande partie des élèves, les terroristes sont allés jusqu'à brûler vive une enseignante devant eux. Le bilan est effrayant : 141 décès dont 132 enfants et près de 125 blessés ! Sartaj Aziz, le chef de la diplomatie pakistanaise, définissait cet attentat comme le 11 septembre pakistanais. Cet événement va modifier la politique du pays en matière de terrorisme. La communauté internationale a condamné unanimement cet assaut d'une extrême violence, y compris les talibans afghans. Selon ces derniers, l'attaque est "contraire aux règles de l'Islam". De quelle organisation font partie les terroristes ? Comment en est-on arrivé à un tel degré de violence ? Pourquoi s'attaquer à des enfants ?



DR

Le Moyen-Orient est le théâtre de nombreux conflits ces derniers mois. La région s'embrase : attentats-suicides multiples au Pakistan et en Afghanistan, guerre israélo-palestinienne cet été, expansion de l'Etat Islamique suivie de l'action de la coalition occidentale en Syrie et en Irak, le gouvernement Libyen aux abois, attentats à la voiture piégée en Égypte... Peu d'États de la région sont épargnés. Malgré tous ces exemples, les événements de Peshawar resteront l'une des actions terroristes les plus spectaculaires en 2014. Shahrukh Khan, 16 ans, témoigne du cauchemar qu'ont vécu les étudiants. Alors que les hommes armés font irruption dans l'auditorium où il suit un cours, Shahrukh, comme le reste de l'assemblée, se réfugie sous son pupitre. Les terroristes traquent les adolescents les uns après les autres, les fusillant à bout portant. Le jeune homme voit un taliban se rapprocher et il lui tire plusieurs balles dans les deux jambes, au-dessus du genou. "J'ai retroussé ma cravate, et l'ai mise dans ma bouche pour ne pas crier." Après quelques minutes d'attente, les assaillants quittent l'auditorium et Shahrukh Khan rampe jusqu'à la classe voisine.

Le miraculé raconte alors une scène terrifiante : "C'était horrible !

L'assistante de bureau était là, assise sur sa chaise, le corps ruisselant de sang et qui brûlait". L'étudiant s'évanouit avant de se réveiller à l'hôpital de la ville où les blessés affluent.

Le TTP revendique l'attentat

Le doute sur l'identité des assaillants n'a pas duré. Rapidement, le Mouvement des talibans du Pakistan (Tehreek-e-Taliban Pakistan, TTP) a assuré être l'organisateur de l'attaque de l'école. Les derniers faits d'armes majeurs du groupe (qui a fait 7000 victimes depuis fin 2007) sont la tentative d'assassinat de la récente Prix Nobel de la paix, Malala, et l'attaque d'un commando dans l'aéroport de Karachi en juin, tuant 28 personnes. Chassé du Waziristan du Sud, une province pakistanaise dans la zone tribale à la frontière de l'Afghanistan en 2009, le TTP s'est réfugié dans la région voisine du Waziristan du Nord. Depuis mi-juin, le gouvernement du Premier ministre Nawaz Sharif, a lancé une opération militaire de grande ampleur dans la province du Nord, impliquant près de 30 000 soldats. Le symbole de l'attaque de Peshawar est donc fort : le TTP résiste malgré les pertes subies par l'offensive de l'armée associée aux attaques de drones américains. L'organisation fait même mieux que ça, en contre-attaquant. La cible du 16 décembre n'a pas été choisie au hasard. En s'attaquant aux enfants de militaires, les talibans pakistanais frappent les esprits : "les chasseurs de l'armée bombardent nos places publiques, nos femmes et nos enfants et des milliers de nos combattants, des membres de leurs familles et leurs proches ont été arrêtés. Nous avons demandé encore et encore qu'ils cessent tout cela" déclare le porte-parole du TTP.

Un mouvement affaibli

Avec le départ de son bastion historique du Sud-Waziristan, puis l'opération de l'armée en 2014, le Mouvement des talibans du Pakistan est paradoxalement dans une des situations les plus compliquées depuis sa création en décembre 2007. Le groupe n'est pas homogène et on peut observer de fortes dissensions internes. En effet, en novembre 2013, Hakimullah Mehsud, chef de l'organisation terroriste, est tué par un tir de drone. Pour le remplacer, le mollah Fazlullah est promu au rang de chef. Cependant, ce dernier semble avoir les pires difficultés à faire reconnaître son autorité. La tentative de dialogue avec le gouvernement de Nawaz Sharif a cristallisé les tensions à l'intérieur du Mouvement. Les membres les plus radicaux, farouchement opposés à toute discussion, se sont réunis dans un nouveau groupe, Jamaat-ul-Ahrar. Enfin, plusieurs commandants ayant prêté allégeance à l'État Islamique dans l'optique de mondialiser la cause du califat, ont été exclus.

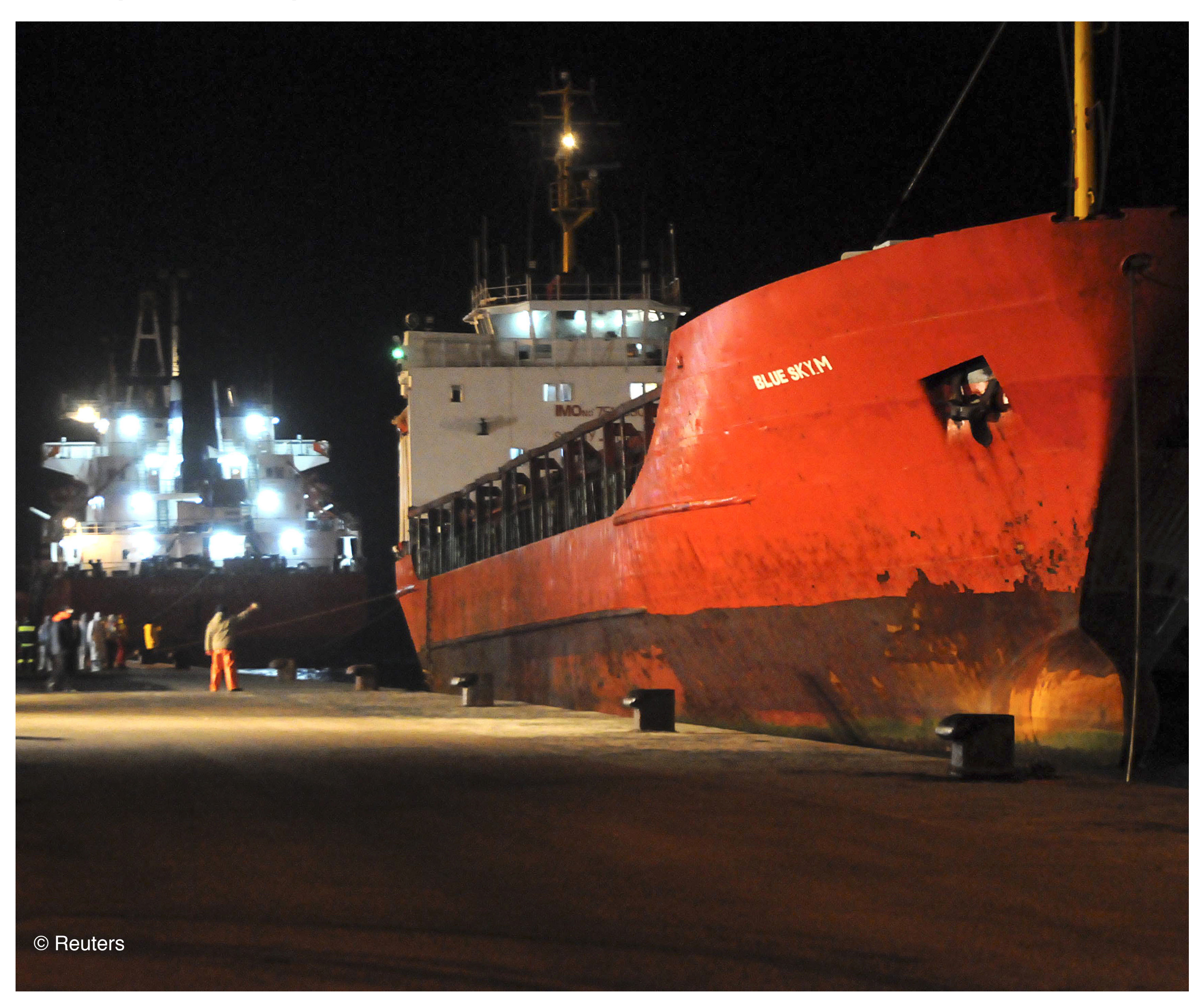
Des conséquences importantes

Le lendemain de l'attentat, le Pakistan a rétabli la peine de mort pour les cas de terrorisme, cette sentence n'étant plus appliquée depuis 2008. Cependant, les condamnations à mort n'avaient pas pour autant cessé d'être prononcées. En effet, selon Amnesty International, 8 000 personnes ont été condamnées à la peine capitale mais sont en prison, le moratoire empêchant le passage à l'acte. Sur ce nombre impressionnant, 500 seraient concernés par des affaires de terrorisme. Les premières exécutions n'ont pas tardé. Dès le vendredi 19 décembre, deux pendaisons ont eu lieu à la prison de Faisalabad, dans le centre du pays. L'un avait été condamné en 2009 pour un attentat provoquant 41 morts, l'autre fut exécuté pour avoir tenté d'assassiner le Président Musharraf le 25 décembre 2003, tuant 16 personnes. Cette décision concernant la réhabilitation de la peine de mort peut sembler étonnante, lorsque l'on sait qu'une partie importante des attentats sont suicidaires. Le risque d'être condamné à mort ne risque pas de décourager les terroristes qui semblent déterminés à faire entendre leur voix, ayant peu de considération pour leur propre vie. Des voix s'élèvent contre la levée du moratoire, le gouvernement étant accusé de profiter de l'immense émotion provoquée par le drame de Peshawar pour mettre en place une promesse tenue lors des dernières élections législatives de 2013. Le problème auquel a été confronté Nawaz Sharif depuis son élection a été de mettre en place cette promesse. Le moratoire mis en place en 2008 avait été déterminant dans l'accession au rang de "GSP+" (Système de Préférences Généralisées). Ce statut lui a permis d'exporter sans barrière tarifaire sa grande production de textile vers son premier partenaire économique : l'Union Européenne. Lever le moratoire est une prise de risques vis-à-vis de la communauté internationale. Mais, dans ce contexte, peu de dirigeants étrangers devraient réagir et pénaliser le Pakistan.

- Arthur Sautrel

L'EUROPE FACE AU DÉFI DE L'IMMIGRATION

Alors que le conflit syrien perdure depuis plusieurs années, que les populations irakiennes ou afghanes sont victimes de persécutions et que la pauvreté continue de toucher beaucoup de pays d'Afrique, des milliers de personnes habitant toutes ces régions –mais pas seulement– tentent tous les ans de traverser la mer Méditerranée pour rejoindre les côtes européennes. En quête d'un avenir meilleur pour certains, d'un simple cessez-le-feu pour d'autres, ces populations mettent leur vie en danger et dépensent leur fortune pour monter dans une embarcation permettant de rejoindre les côtes du Vieux Continent, le plus souvent par l'Italie.



© Reuters

L'actualité ne cesse de nous le rappeler : les migrants illégaux affluent sur les côtes européennes, et beaucoup y perdent la vie durant le trajet. Le tout dans un relatif silence, ou du moins une indignation très discrète. La mer Méditerranée vient encore d'être le théâtre de plusieurs traversées dangereuses de migrants il y a quelques jours, la plupart venant de Syrie. Les récents transits organisés par des réseaux de passeurs de plus en plus nombreux prennent de nouvelles formes. Alors que ces derniers utilisaient la plupart du temps de sommaires embarcations (canots, pneumatiques…) pour faire traverser les migrants, les deux cargos abandonnés le long des côtes italiennes coup sur coup il y a quelques jours montrent que les passeurs utilisent de nouvelles « tactiques » pour rejoindre l'Italie. Il s'agit de « bateaux-fantômes », de vétustes cargos achetés d'occasion par des passeurs afin de faire traverser la Méditerranée à des centaines de migrants. Les exemples de « l'Ezadeen » et du « Blue Sky M », les deux cargos retrouvés à la dérive en cette fin d'année 2014, nous permettent de comprendre la stratégie des trafiquants. Première

étape : acheter des cargos d'occasion, « des navires marchands en fin de cycle [achetés] pour 100 000 à 150 000 dollars » selon Giovanni Pettorini, interrogé par Libération. Les passeurs les remplissent alors de migrants, « lesquels vont jusqu'à payer 6000 dollars pour la traversée depuis la Turquie jusqu'en Europe » toujours selon l'amiral italien. Les bateaux partent ensuite vers n'importe quel port d'Europe, puis dérivent à hauteur de l'Italie. Les passeurs qui contrôlaient le navire déclenchent une opération de sauvetage afin d'alerter les côtes. Ils bloquent le moteur du navire – jusqu'à épuisement du carburant–, et quittent ce dernier avant que les autorités arrivent. Les passeurs désertent et abandonnent les centaines de migrants entassés dans le cargo. Ce sont alors les garde-côtes qui doivent reprendre le contrôle du navire et le ramener à bon port. Des opérations jamais évidentes puisque le navire reste à la dérive pendant plusieurs heures en plein milieu de zones fréquentées par tous types de cargaisons. Les passeurs quant à eux, se font de jolies plus-values et retournent ensuite dans les zones de conflit pour recommencer leurs opérations toujours plus fructueuses. Un cycle qui semble infini puisqu'alimenté par des flux humains constitués de victimes de conflits de plus en plus nombreux.

Tous les transits affluant vers l'Europe créent problème du côté des pays les plus prisés des migrants. La Grèce, Chypre, mais surtout l'Italie, première destination des migrants, qui n'arrive plus à gérer les arrivées sur ses côtes et semble dépassée par les tragédies à répétition dans ses eaux. Après la tragédie de Lampedusa en octobre 2013, la marine italienne avait alors lancé l'opération « Mare Nostrum », une mission d'urgence destinée à sécuriser les transits de migrants et éviter qu'une telle catastrophe se reproduise –366 réfugiés venant d'Afrique y avait trouvé la mort. Un an après, le programme italien prenant fin, c'est l'agence européenne pour « la gestion de la coopération opérationnelle aux frontières extérieures », plus connue sous son petit nom de « Frontex », qui prenait le relais. Elle lançait il y a quelques semaines son programme « Triton », sorte de continuité informelle de « Mare Nostrum », puisque cette opération n'était que provisoire. Ce programme a son propre budget, environ 2,9 millions d'euros par mois, et a également quelques moyens logistiques avec des embarcations pour naviguer le long des côtes mais également un soutien aérien pour compléter le dispositif. L'objectif de ce programme est d'aider les autorités italiennes à accueillir les réfugiés et à enquêter sur les réseaux de passeurs qui leur ont permis d'arriver en Europe. Alors que l'opération italienne « Mare Nostrum » avait permis de sauver 150.000 migrants en un an et d'arrêter plus de 300 passeurs, cette initiative avait fait grincer des dents d'autres pays de l'Union Européenne, qui y voyaient là une incitation à la traversée clandestine. Cette fois, « Triton », avec ses faibles moyens et sa « mission de surveillance » (alors que « Mare Nostrum » était une mission de sauvetage) inquiète les ONG, qui s'alarment du manque de moyens donnés à un tel problème.

Ces arrivées massives quasi-permanentes de migrants commencent à générer des débats vifs en Europe. Pendant que l'UE semble donner la priorité à d'autres thèmes, la migration et la question des frontières extérieures met Bruxelles au défi de trouver une solution à ce qui commence à ressembler à la question migratoire la plus importante du Vieux Continent depuis la fin de la Seconde Guerre Mondiale.
V

- Thomas Philippe

Musique



TRANS MUSICALES

RENCONTRE AVEC GRAND BLANC

A la croisée des univers d'Alain Bashung et Joy Division, Grand Blanc s'impose depuis plusieurs mois dans le paysage musical français, avec sa singularité assaisonnée de beautés ténébreuses et de sincérité. Quelques heures avant leur passage sur scène à l'occasion de la 36ème édition des Trans Musicales, Camille et Vincent, deux membres du groupe messin, ont accepté de répondre à nos questions.



Comment est né Grand Blanc ?

Camille : On est des amis à la base, on s'est rencontrés un peu au compte-goutte d'abord sur Metz, puis ensuite Paris. On est tous devenus amis et naturellement on s'est mis à faire de la musique ensemble.

Vincent : ... et le projet s'est monté sur Paris, car on y était tous pour nos études. Moi, à la base, j'étais à côté de Paris et c'est dans le cadre de nos études d'ingénieurs du son que j'ai rencontré Luc.

Que vous a apporté votre rencontre avec Entreprise (division francophone de la maison de disques Third Side Records) ?

Vincent : Un peu tout ... C'était un peu le point de départ de l'aventure. On a rencontré Entreprise et on a ainsi pu commencer à faire des concerts à Paris car même en étant sur Paris, au début, on était plus soutenus par Metz. Là-bas, beaucoup de membres du groupe connaissaient pas mal de gens qui nous soutenaient et qui nous faisaient faire des concerts. A ce moment-là, on avait fait quelques concerts à Metz, on avait sorti quelques chansons sur internet. C'est vraiment en rencontrant Entreprise qu'on a réussi à faire des concerts à Paris, à se faire connaître là-bas, rentrer dans une boucle. Maintenant on a un tourneur ... et peu après, nous voilà aux Trans Musicales : Merci Entreprise !

Au sein d'Entreprise, ça fonctionne comment : vous avez noué des relations avez les autres groupes, fait des concerts groupés ... ?

Vincent : Complètement, c'est comme ça que tout a commencé. On est très fans des Blind Digital Citizens

et on les avait contacté au tout début pour faire un concert avec eux, à Metz, et c'est comme ça qu'Entreprise a entendu parler de nous. Cette soirée a été super cool, avec tout ce qui s'est passé autour pour démarrer notre carrière. Il y avait aussi un autre groupe ce soir-là, Bagarre, qui était en première partie et avec qui on s'entend bien. On connait aussi Moodoïd dans Entreprise avec qui on a de bonnes relations. Finalement, on passe tous par les mêmes choses dans ce label, donc on discute beaucoup ...

Camille : En fait Entreprise, c'est un peu comme ... une entreprise, une grande famille. Rien que le lieu : il y a des bureaux, un salon où on peut chiller, des canapés et puis au fond il y a les studios. On croise tout le temps tout le monde. Quand un groupe enregistre un disque ou un EP, on jette forcément une oreille. Et pareil je me souviens que Pablo de Blind Digital Citizens avait assisté à un mix de Degré zéro, après il ne nous a pas fait un débrief complet non plus mais c'est vrai qu'on se croise beaucoup.

On ressent un réel travail d'écriture derrière vos textes : où puisez-vous votre influence pour leur donner cette touche poétique ?

Vincent : On va parler au nom de Benoit, chanteur et parolier du groupe, qui a fait des études de littérature et plus précisément de poésie contemporaine dans laquelle il tape beaucoup. Il en lit énormément. Et puis même au niveau de la littérature, on lit tous beaucoup... Moi je sais par exemple que je lis beaucoup de littérature américaine, un peu de romans russes. Dernièrement avec Benoit, on lit beaucoup de poèmes épiques indiens. Au final, on en discute beaucoup entre nous et il tire ses inspirations de ça aussi.

Avec ce travail soigné autour des textes, vous composez d'abord la musique ou les textes justement ?

Camille : Il n'y a pas vraiment de règles. Au départ, on partait des textes qui existaient déjà parfois puisque Ben les avait composés avant et nous on arrivait après, on les défigurait. Mais ça se chevauche de plus en plus. Maintenant, musicalement, on se connait très très bien et c'est donc plus facile de travailler directement ensemble, dès le départ du processus de construction du morceau. Après, quand c'est un morceau que je chante moi, je sais que j'assiste un peu plus à la phase d'écriture. Après, écrire c'est un artisanat, Ben sait gérer les rythmes, le nombre de pied etc. Mais écrire c'est aussi lancer des mots et faire en sorte qu'ils collent bien ensemble et quand on est à deux ça aide.

Il y a un côté très visuel dans votre musique : le cinéma fait-il partie de vos influences ?

Camille : Pas directement ... Après, je sais que Ben a un rapport très graphique à l'art. Il écrit, il aime bien les signes. Mais ce qui est intéressant, c'est qu'au début on ne se posait pas du tout la question du visuel dans Grand Blanc, de cette nécessité d'associer de la musique et des images, que ce soit pour l'artwork ou le clip. Il y a quelques temps, on a mis un peu le nez dedans et ça a marché, c'est agréable de coller des images à ce qu'on fait. Par exemple, on a demandé à un tatoueur lyonnais, Vincent Denis (All Cats Are Grey), de faire l'artwork pour notre EP. Pour cela, on lui a donné des images de Metz, des choses qu'on avait tous en tête et qui s'associaient bien à Grand Blanc. Il a fait un réel travail de composition. Notre musique est un peu cartographiée, topographique, avec forcément des lieux et des images qui y sont associés et du coup cela a permis de rassembler les deux. Pour les clips aussi, je me suis dit que si on participait à la création de ces clips on aurait rien à regretter. Ainsi, pour le dernier clip, celui de l'homme serpent, je l'ai co-écrit avec Lucas et d'autres copains. Et c'était très cool de pouvoir mettre des images sur notre musique, d'inventer une histoire, un scénario, à partir d'une chanson.


© Adrien Landre

Quels sont les projets pour Grand Blanc dans les mois à venir ?

Vincent : Là on entre dans une période de pause de concerts, d'un mois et demi environ, donc on va en profiter pour composer un peu l'album qu'on a commencé cet été. On aimerait bien accélérer le mouvement afin de sortir quelque chose, si on y arrive, avant l'hiver prochain. Après, on a pas mal de concerts à partir de janvier, on va faire une mini-tournée.
Camille : Après on enchaîne pas, malheureusement, une date tous les trois jours mais on en a quand même pas mal ...
Vincent : Ving, vingt-cinq dates pour le Printemps. On va pouvoir passer du temps dans le bus à écouter en boucle du Céline Dion et du Beyoncé (rires).
Camille se met alors à chanter "On ne change pas" de Céline Dion.

Pouvez-vous nous parler de l'état de la scène musicale messine ?

Camille : A Metz, il y a la possibilité de faire vraiment beaucoup de choses parce qu'il y a beaucoup de gens qui sont intéressés par la musique et dont le job est de soutenir des projets musicaux. C'est ce qui permet de voir émerger des groupes cool. Donc oui, ça bouge pas mal. Après, je pense qu'il ne faut pas non plus rester... parce que c'est confortable. Tu peux faire ton premier concert dans une super salle... mais c'est pas du tout la réalité. Au niveau des groupes, il y en a certains qui sont sortis du lot qu'on ne connait pas trop personnellement comme Cascadeur qui ont fait leurs débuts à Metz, Chapelier Fou aussi. Après il y a aussi en parallèle une scène underground dans l'Est de la France. Le groupe le plus connu c'est The Feeling Of Love, qui fait du garage vraiment très très bien. Et sinon il y a une association qui s'appelle la Grande Triple Alliance Internationale de l'Est qui est absolument géniale et qui organise des concerts de punk, de trucs totalement perchés.
Vincent : Là on entre dans une période de pause de concerts, d'un mois et demi environ, donc on va en profiter pour composer un peu l'album qu'on a commencé cet été. On aimerait bien accélérer le mouvement afin de sortir quelque chose, si on y arrive, avant l'hiver prochain. Après, on a pas mal de concerts à partir de janvier, on va faire une mini-tournée.
Camille : Après on enchaîne pas, malheureusement, une date tous les trois jours mais on en a quand même pas mal ...
Vincent : Ving, vingt-cinq dates pour le Printemps. On va pouvoir passer du temps dans le bus à écouter en boucle du Céline Dion et du Beyoncé (rires).

Camille se met alors à chanter "On ne change pas" de Céline Dion.

- Marie-Madeleine Remoleur

TRANS MUSICALES 2014

RENCONTRE AVEC LA FINE EQUIPE

A l'occasion de la sortie de La Boulangerie 3 et de leur passage aux Trans Musicales de Rennes, nous avons pu interviewer les quatre gars de La Fine Equipe et découvrir le parcours de ces mélomanes, leur travail en équipe ou en pâtisserie mais aussi la gestion du label Nowadays Records.


DR

Qui est La Fine Equipe ?

C'est Blanka, Gib, oOgo et Chomsky, trois beatmakers DJ marseillais et un parisien. Tout ce petit monde s'est adapaté à la vie parisienne.

... et soutient quelle équipe de foot du coup ?

On soutient aucune équipe de foot pour éviter toute tension à l'intérieur du groupe.

Comment est née cette Fine Equipe ?

On s'est rencontrés autour du scratch au début des années 2000, on avait ce projet d'avoir un groupe de DJ un peu à la C2C ou à la Birdy Nam Nam. On a jamais fait les championnats mais on faisait de la musique comme si et on avait des émissions de radio à Marseille sur Radio Grenouille et Radio Galère notamment. On a commencé à s'intéresser à faire vraiment de la musique pour scratcher dessus et puis encore aller plus loin. On s'est retrouvés à avoir envie d'être ingés son pour s'occuper des projets des autres. On est donc montés à Paris pour faire une formation d'ingé son. C'est là qu'on a rencontrés Chomsky, le parisien. Il a été très rapidement adoubé et intégré dans notre petit collectif. Mais avec La Boulangerie, La Fine Equipe s'élargit ...

Justement, entre la création du label Nowadays Records et les différents albums La Boulangerie : pourquoi vouloir toujours travailler avec du monde autour ?

On aime beaucoup partager. Nowadays Records au départ ça a été créé pour sortir Fantastic Planet qui était l'album entre La Boulangerie 1 et La Boulangerie 2. On a toujours eu des élans d'indépendance donc oOgo et Chomsky (Hoosky) ont monté le label Nowadays pendant que Blanka faisait son studio de mastering et moi (Gib) le studio d'enregistrement et de mixage. Du coup, on a tout l'équipement pour rester indépendants et pour faire nos projets à notre rythme et surtout à notre envie. Avec la Boulangerie, LFE s'est encore plus élargie puisqu'on invite plein de copains, de beatmakers et des gens qu'on apprécie beaucoup, humainement d'abord et artistiquement ensuite, qui peuvent être des gars énormes comme des gars qu'on connaît pas encore. L'idée c'est de réussir à réunir tout ce monde là sur un projet et promouvoir la scène beatmaking française, faire une espèce de photo de l'état de cette scène, en 2014, pour La Boulangerie 3.

Sachant que vous aimez collaborer avec d'autres artistes, quels sont ceux avec qui vous rêveriez de pouvoir collaborer ?

Oogo : Moi perso, dans les grosses stars actuelles, je dirais... Pharrel Williams. C'est un des plus gros artistes du moment. C'est un mini Mickael Jackson du moment, c'est un gros gars hyper complet qui est un génie aussi à la prod', en composition et qui sait créer des trucs qui coulent de A à Z. Il a pas trop fait de fautes. Après il y a 1000 autres artistes... dont des artistes morts.

Mr Gib : A une autre échelle, un mec que j'estime énormément... c'est Imhotep, l'architecte musical de IAM. Y'a une série d'albums sur Nowadays qui s'appelle Just A Lil'Beat. Le premier c'était Hoosky et le deuxième Mr Hone & Geteye. Y'en a un qui est en préparation, c'est Phazz & Everydayz et moi j'adorerais faire un Juste A Lil'Beat Gib et Imhotep, ça serait un super aboutissement.

Comment travaille La Fine Equipe : d'abord chacun individuellement ou vraiment avec une cohésion d'équipe ?

La plupart du temps, on fait nos devoirs chacun de notre côté et puis ensuite on fait écouter aux copains pour voir leurs réactions, quelles remarques ils peuvent nous faire et, éventuellement, ça peut être aussi un truc tout bête : je me souviens par exemple d'avoir donné un sample indien à Chomsky et il l'a retourné et fait un super morceau avec. C'est un échange tout le long. Mais parfois ça peut être aussi quelqu'un qui arrive avec un morceau tout fini. Sinon y'a eu la collaboration avec Fakear qui s'est faite. C'est Chomsky qui a fait écouter le morceau à Fakear et il a accroché et ça a donné Cheese Naan qui est sur La Boulangerie 3. En fait, il n'y a pas de règles, comme pour les pâtissiers : quand ils sont ensemble et qu'ils veulent faire un nouveau truc ils essayent et puis voilà.

Concernant votre dernier EP Lov For Eva, on entend des sonorités plus sucrées/estivales que sur Gremlins : ça annonce un tournant ou c'était surtout pour s'éclater ?

On essaye de pas trop se donner un cahier des charges trop précis, on essaye de suivre un peu nos envies. On fait de la musique pour faire de la musique et là il se trouve qu'on a eu une phase où on avait envie de faire un truc noir et obscur avec Gremlins. Ensuite on a tourné, on a défendu notre projet en live, et on a pas mal voyagé et donc reçu énormément de bonnes ondes. Lov For Eva c'est venu de notre séjour en Grèce où on a été hyper bien accueillis et les gens qui nous ont accueilli nous ont envoyé un message en disant "LFE = Lov For Eva". On a trouvé ça super et on s'est dit que ça résumait bien l'ambiance du moment.

Vous avez des influences assez larges, vous écoutez quoi ?

Oogo : On écoute beaucoup beaucoup de musique, on est des gros consommateurs de musique, de tous les styles. Après c'est vrai qu'on écoute en majorité ce qui a un rapport avec les musiques rythmiques, tout ce qui vient un peu du groove, du hip-hop, de la soul. Mais moi par exemple en ce moment j'écoute pas mal d'artistes sur soundcloud, de beatmakers. Pour prendre les grands noms y'a par exemple Flying Lotus qui a sorti un album y'a pas longtemps, après y'a aussi des mecs comme Carmack. Pour parler en terme de label, y'a Stones Throw, Brainfeeder, Soulection ou Cosmonostro. Y'a beaucoup de musiques, y'en a jamais eu autant avec soundcloud.

Mr. Gib : Pour moi y'a Lost Midas que je viens de découvrir et qui est super. Sur le label Stones Throw il y a aussi un groupe qui s'appelle SILK Rhodes. Je surveille aussi pas mal le label Stones Throw et aussi Jakarta Records. J'aime aussi beaucoup le dernier album de Guts que j'ai eu le plaisir de mixer dans mon studio. Et pour finir, un artiste qui s'appelle Asagaya, qui va sortir un album au mois de février que j'ai aussi mixé. J'ai la chance de pouvoir travailler sur des projets qui vont sortir dans quelques mois, et c'est un vrai plaisir.

Quels sont vos projets pour la suite ?

Les dates de tournée vont nous occuper un petit moment... on espère longtemps parce qu'on veut défendre ce projet vraiment avec cœur, en France déjà et on espère aussi en Europe plus loin. Après il y a la gestion du label pour oOgo et Chomsky, il y a leur projet en duo qui s'appelle Hoosky, il y a les studios d'enregistrement à gérer etc. Au printemps, on va sûrement sortir un EP avec des featurings vocaux... pour rester large.

- Marie-Madeleine Remoleur

TRANS MUSICALES 2014

RENCONTRE AVEC F U Z E T A

Quelques heures après leur passage à l'Étage, à Rennes, dans le cadre de la 36ème édition des Trans Musicales, le groupe morbihannais F U Z E T A a accepté de répondre à nos questions. L'occasion de découvrir ce jeune groupe prometteur, qui sera d'ailleurs en finale régionale des Inouïs du Printemps de Bourges aux côtés de MHa, Les Gordon, Darjeeling Speech et City Kay, le 30 janvier 2015 à la Carène à Brest.



DR

Comment est né le projet F U Z E T A ?

Je suis le chanteur-guitariste du groupe (Dorian), à l'autre guitare il y a Pierre-Antoine, mon frère. Le troisième frère, Charles-Alexandre, fait de la basse et chante aussi. Sinon, il y a Jérémy le batteur, qui n'est pas notre frère, mais c'est tout comme. On fait de la musique depuis pas mal d'années maintenant mais auparavant on jouait dans des groupes différents. Et lorsque je suis sorti de mon dernier groupe, j'ai cherché à créer quelque chose de nouveau. J'ai donc cherché de quoi je voulais parler, un truc assez honnête et qui n'appartenait finalement qu'à moi. J'avais envie de parler de quelque chose de nostalgique, de notre enfance en été. Il n'y avait donc personne de mieux placé que mes frères pour m'accompagner dans ce groupe-là. Jérémy, qui est un ami qu'on connait depuis mal d'années maintenant, a complété le groupe. Tout le monde s'est très bien intégré au groupe, et c'est devenu une p'tite bande de quatre frères.

Ce n'est pas difficile de travailler en famille ?

Au contraire, c'est encore plus simple. Grâce à cela, il n'y a pas de faux-semblant ni de barrières au coeur de notre travail. C'est honnête et c'est ce qui nous permet de réellement avancer, de forger une identité dans le groupe.

F U Z E T A, c'est le nom d'une ville du Portugal. Ce nom est-il lié à une histoire particulière pour vous ?

Fuzeta ça parle de notre enfance, d'une fin d'après-midi d'été au bord de la rivière, la Vilaine où l'on ha-

bitait, du côté de La Roche-Bernard. On n'allait pas s'appeler La Roche-Bernard (rires) donc on a cherché des noms ... Notre père est justement parti vivre au Portugal, il y a une dizaine d'année, à côté de Lisbonne. Il va souvent à Fuzeta dans un petit village de pêcheur qui est sur la côte sud du Portugal. On y est allés plusieurs fois nous aussi et le côté ensoleillé collait bien au style de musique que l'on voulait faire, d'où ce choix.

Vous n'avez fait que sept concerts et on sent pourtant une réelle maîtrise scénique de votre part : vous expliquez cela comment ? Y a-t-il eu un accompagnement spécifique ?

Onfait de la musique depuis mal de temps, dans différents groupes. F U Z E T A existe depuis un peu plus d'un an et on a attendu vraiment d'être prêts avant de monter sur scène. On est accompagnés par Le Manège (Lorient) qui nous a vraiment aidé et donné des outils pour progresser, pour le chant. On a suivi quelques cours pour savoir comme ça fonctionnait. On a fait des résidences sur scène aussi histoire de travailler la partie live. C'est certes notre septième concert mais ce n'est pas la septième fois qu'on joue le set. Après on est pas encore super à l'aise, on cherche encore nos marques mais c'est cool, chaque concert est différent, on progresse à chaque date comme aux Indisciplinés le 8 novembre, ce qui était plutôt chouette. On a joué pendant la Tournée des Trans à l'Ubu et à l'Echo, ça aussi ça nous a permis de construire notre prestation sur scène.

Outre le Manège, y a-t-il eu d'autres rencontres ou tremplins qui vous ont permis de décoller ?

Pour F U Z E T A, il y a eu le Manège et Jean-Louis Brossard qui nous a vu cet été. Il s'est dit que ça valait le coup. C'est pour ça qu'on a pu jouer aussi à l'Ubu avant histoire de se roder, parce que c'était quand même hyper frais pour nous. On est super heureux qu'il ait souhaité nous programmer à l'Étage, c'est une chance.

Concernant votre musique, on a à la fois un côté percutant mais aussi aérien. Vos influences sont assez larges ?

Les groupes qu'on écoute ne se ressentent pas du tout dans ce qu'on fait dans F U Z E T A. Habituellement, on écoute des groupes rock plus bourrins. C'est un style qui se ressentait plutôt dans la musique que je faisais avant F U Z E T A, dans d'autres groupes. La manière qu'on a eu d'aborder F U Z E T A a été totalement différente. On a cherché d'abord le fond, de quoi on avait envie de parler. La forme est venue après. On est donc restés sur une base basse-deux guitares-batterie qui est plutôt une base rock, mais pourtant, on fait de la pop. On s'était dit « tiens qu'est ce que font les groupes de pop ? ». Ben eux ils mettent du clavier, comme lorsqu'on pense à BRNS ou Alt-J. Mais nous, au final, on a choisi de faire ce qu'on sait faire. C'est ce qui fait aussi le côté cool du groupe. C'est à dire que quand on nous voit arriver sur scène, on se dit que ça va être rock, et en fait pas du tout. On est vraiment à nus et le son est beaucoup plus petit. Ce qui fait le côté percussif, c'est vraiment la batterie et les voix chorales, ces voix de gamins qui gueulent un peu notre histoire.

Parlez-nous de la scène vannetaise...

Il y a quelques groupes qu'on apprécie dans les alentours comme Souvenirs ou The Same Old Band, groupe de Lorient accompagné par l'Echnova, à Vannes. On connait moins la génération de nouveaux groupes de jeunes qui ont entre 18 et 25 qui naissent sur Vannes ... car on est plus vieux (rires) mais il y a quelques jeunes groupes qui arrivent. Ce qu'il faut se dire c'est que c'est peut-être pas ces groupes-là mais ces gens-là qui dans cinq ans seront peut-être aux Trans comme nous. Il y a un réel potentiel musical dans la région.

Vos projets pour la suite ?

On a sorti trois titres en numérique, un EP six titres qu'on a enregistré au mois de septembre. On voudrait le sortir pour le Disquaire Day, en édition vinyle, en avril. Pour le moment, c'est le point sur l'horizon 2015 qui nous attend. Sinon c'est plus que flou, mais en attendant on a ce projet et on va s'y atteler.

- Marie-Madeleine Remoleur

TRANS MUSICALES 2014

RENCONTRE AVEC FRAGMENTS

Quelques heures avant leur live, Benjamin, Sylvain et Tom, les trois membres du groupe instrumental Fragments, ont accepté de répondre à nos questions. L'occasion de découvrir à leurs côtés ce projet musical singulier.


© Jerome Sevrette

Comment est né le projet Fragments ?

Benjamin : Ce projet a deux ans. A l'origine, on l'avait créé avec Sylvain, on avait des connaissances en commun. En discutant musique, on s'est retrouvés autour de quelques influences communes. On a voulu monter un projet autour de musiques instrumentales, entre ambient et electronica. A la base c'était beaucoup plus basé sur le piano. On aimait bien des artistes comme Nils Frahm, Apparat ou Mogwai. On a enregistré des premiers morceaux qu'on a mis sur internet. Beaucoup de nos proches et de pros nous ont alors encouragé à faire de la scène. Au moment où on a envisagé de faire des concerts, c'est là où on a eu l'idée d'amener un troisième membre, à savoir Tom, qui est arrivé pour mettre un peu plus de puissance dans la musique que l'on faisait.

Pourquoi ce choix de la musique instrumentale ? Vous n'avez pas eu peur que cela bloque certains spectateurs en live ?

Sylvain : En fait, on s'est pas vraiment posés la question. Quand Benjamin et moi avions monté le projet, on s'est dits tout de suite que l'on voulait faire de la musique instrumentale parce que non seulement on était influencés par des choses de la musique instrumentale mais aussi on était à un carrefour de notre vie musicale où on avait plus forcément envie d'écrire de textes. C'était mon cas, car j'avais un autre groupe à côté, j'avais envie de faire un travail essentiellement sur la musique. C'est parti de là et depuis on a pas lâché l'affaire parce que c'est aussi un travail intéressant et c'est ce qui fait aussi notre originalité.

Benjamin : Au début du projet on a eu quelques remarques. A chaque concert, il y avait au moins une personne qui venait nous voir pour dire «Vous avez pas pensé à mettre un chanteur ? ».

Sylvain : Sans blagues (rires).

Tom : Mais au moins ça suscite une réaction.

Benjamin : Maintenant que le projet a mûri un peu, qu'on a un peu plus travaillé sur les ambiances, sur les arrangements et sur la construction du concert où on part de musiques assez planantes à des choses vraiment plus puissantes, plus post-rock sur la fin du set, on a beaucoup moins ce type de réactions ou de questions.

Vous n'envisagez donc pas dans le futur d'utiliser la voix ?

Sylvain : C'est pas exclu mais ce n'est pas la priorité, on verra comment ça vient.

Vous avez fait des résidences à Lorient (MAPL), Vannes (Echonova) et Rennes (Antipode) : que vous a apporté cette opportunité de pouvoir bénéficier de trois résidences ?

Benjamin : On a pas mal bossé le live pour se préparer. On avait commencé les résidences pour pouvoir se préparer au Printemps de Bourges, et ça a continué pour se préparer aux Trans Musicales. Cela nous a permis de développer une scénographie avec un collectif rennais qui s'appelle Grand-Géant. On a eu de la chance car on a eu beaucoup de périodes de résidence, ce qui nous a pas mal préparé à ce qui arrive maintenant.

Vous avez une musique très évocatrice, assez visuelle : n'avez-vous pas par exemple l'envie de mêler musique et vidéo sur scène ?

Sylvain : Ca a été un long débat justement (rires)

Benjamin : Justement, on voulait pas mettre de vidéos car on voulait laisser la possibilité aux gens de se faire leurs propres images. Et c'est pour ça qu'il y a cette nouvelle scénographie avec des miroirs pilotés par des petits moteurs …

Sylvain : Mais dis pas tout !

Benjamin : … et qui sont synchronisés avec la musique. Y'a donc un aspect visuel mais c'est pas de la vidéo, ça reste mystérieux.

Sylvain : C'est assez mystique.

Vous jouez dans des formations musicales différentes à côté de Fragments : où en sont ces différents projets ?

Sylvain : Moi je fais partie d'un projet folk qui s'appelle The Last Morning Soundtrack. Je viens d'enregistrer le deuxième album qui devrait sortir en 2015, avec une tournée à la clé.

Tom : Moi je jouais dans un groupe qui s'appelle Piranha et aussi dans un groupe de Laval, Throw Me Off The Bridge. J'ai un peu mis de côté Piranha pour Fragments mais je tente au maximum de jongler entre mes différents projets.

Benjamin : Mais tous ces projets qu'on a à côté nous permettent de nourrir l'univers de Fragments. On travaille pas forcément avec les mêmes personnes, on échange pas forcément les mêmes choses dans le cadre de ces différents projets et donc on vient avec de nouvelles idées.

Sylvain : Et vice-versa, Fragments nourri aussi les autres projets.

Quels sont les projets pour Fragments dans les mois qui vont suivre ?

Benjamin : Après les Trans on va prendre un peu de temps début 2015 pour composer et enregistrer le premier album, qu'on espère sortir dans le courant 2015.

Qu'est ce que ça vous fait de jouer aux Trans Musicales en tant que Rennais : c'est plutôt la maison ou intimidant ?

Sylvain : (rires) C'est pas tant que ça la maison parce que les Trans Musicales, on y a été en tant que spectateurs souvent mais jamais en tant que musiciens. Et ça fait bizarre … je pense même que ça fait plus bizarre aux Rennais, aux locaux, qu'à ceux qui viennent d'ailleurs.

Benjamin : Tu découvres vraiment un autre festival ...

Sylvain : C'est aussi de la pression parce qu'on sait ce que ça peut engendrer en termes de public ou de pros. C'est à la maison oui, mais c'est à la maison stressante.

- Marie-Madeleine Remoleur

TRANS MUSICALES 2014

RENCONTRE AVEC THYLACINE

Quelques heures avant son show au Hall du Parc Expo, nous avons rencontré William Reéaka Thylacine, beatmaker talentueux et ingénieux, tout droit venu d'Angers.


© Rodolphe Bricard

Tu es jeune, peux-tu nous parler de ton parcours musical qui t'a mené jusqu'à Thylacine ?

J'ai commencé la musique assez tôt, même très tôt : j'ai commencé le saxophone vers 6 ans. Une formation très classique, jazz après. Après j'ai commencé à jouer pas mal dans des groupes dès le collège, j'ai tourné dans des groupes types rock ou jazz. Je suis arrivé à la musique électronique assez tardivement en commençant à composer mes propres morceaux tout seul. Je n'avais pas forcément une culture très électronique alors ça a commencé comme ça, par des petits enregistrements. C'est à ce moment là que Thylacine est né, il y a trois-quatre ans environ.

Tu n'as pas de culture électro, tu as donc vraiment appris à travailler seul ?

C'est vraiment une envie que j'avais, de commencer à faire mes propres morceaux. Je me suis donc enfermé dans mon appart' pendant très longtemps pour apprendre les logiciels, j'ai geeké à mort pour essayer de sortir quelques sons qui soient à peu près écoutables. A force de regarder des tutos sur Youtube, j'ai appris complètement tout seul à faire mes premières ébauches de morceaux.

Comment s'est passé le passage à la reconnaissance de ton travail ?

Beaucoup de blogs ont commencé à partager mes compos. Je viens d'Angers et je commençais à faire parler de moi sur Paris, à faire des petits concerts là-bas où j'ai pu rencontrer tourneurs, managers etc. Aujourd'hui, ça fait un peu plus d'un an et demi qu'on travaille vraiment à fond le projet. Je pense que je ne serais pas là aujourd'hui sans internet. J'ai réussi à me faire

connaître sans avoir de relations spécifiques. C'est venu assez naturellement.

Est-ce que ton influence classique/jazz a un impact sur ta manière de composer ?

C'est sûr, je n'ai pas du tout une culture de DJ ou de mec qui sample. Je compose tout et je joue toutes mes parties. C'est une approche un peu différente de pas mal de personnes en électro. J'ai une manière de composer un peu plus classique, un peu plus à l'ancienne, un peu plus linéaire, à composer des morceaux d'une traite, sans trop sampler, sans penser au live. C'est vraiment de la composition pure.

Et du coup sur scène, tu te démarques aussi dans ta manière de jouer des autres personnes en électro ?

Sur scène, je gère un peu toutes mes boucles musicales, je déclenche tout à la main et donc je construis mes morceaux vraiment en live. Y'a rien qui tourne tout seul. Tout ça me permet d'avoir une plus grosse marge de manœuvre et de dose d'improvisation. Je peux créer des choses et des rythmes un peu différents, jouer sur la durée, partir un peu ailleurs. C'est donc un peu différent. Après, j'ai aussi une petite MPC qui traîne pour faire des percu' et les voix de chanteuses que j'enregistre, ce côté-là est un peu plus proche de ce que peuvent faire des gars comme Superpoze ou Fakear. Mais après sur la gestion du live c'est vraiment différent. C'est un peu plus casse-gueule de travailler comme ça car ça varie et donc si je suis pas en forme ça peut être moins bien, mais c'est quelque chose que j'aime bien faire.

Concernant ta collaboration avec Camille Desprès que l'on retrouve dans de nombreux morceaux : fait-elle partie prenante du projet Thylacine ?

Ça a été le cas surtout au début, maintenant on travaille plus ensemble. C'était une belle époque, on faisait tous les deux les Beaux-Arts. Elle a une super voix mais j'avais envie de continuer à expérimenter et explorer toute les possibilités en travaillant avec d'autres chanteuses.

Mais justement, pourquoi ce choix de travailler avec des voix toujours féminines ?

C'est une matière hyper facile à travailler. A chaque fois, j'enregistre ces chanteuses et ensuite je retravaille la voix, je reconstruis des choses par dessus. C'est une matière qui se marie très facilement à ma musique. Après c'est aussi que c'est aussi beaucoup plus dur de trouver des voix de mecs qui collent bien sur l'électro mais je cherche toujours, surtout que ça m'intéresse beaucoup...

Pourquoi le choix d'utiliser la vidéo sur scène ?

C'est surtout dû au fait que je viens de la scène vivante, avec des instruments ... j'avais pas très envie qu'il ne se passe rien sur scène, que je sois tout seul comme ça avec mes machines. J'avais envie de travailler sur quelque chose de plus profond qui mélange les arts sur scène. C'est pour ça que depuis le tout début je travaille avec Laetitia Bely qui s'occupe de la vidéo qui elle aussi improvise avec pas mal de matières géométriques. C'est quelque chose qui me tient vraiment à cœur car ma musique a quelque chose de planant et la vidéo permet de plonger le spectateur un peu plus dans cet état.

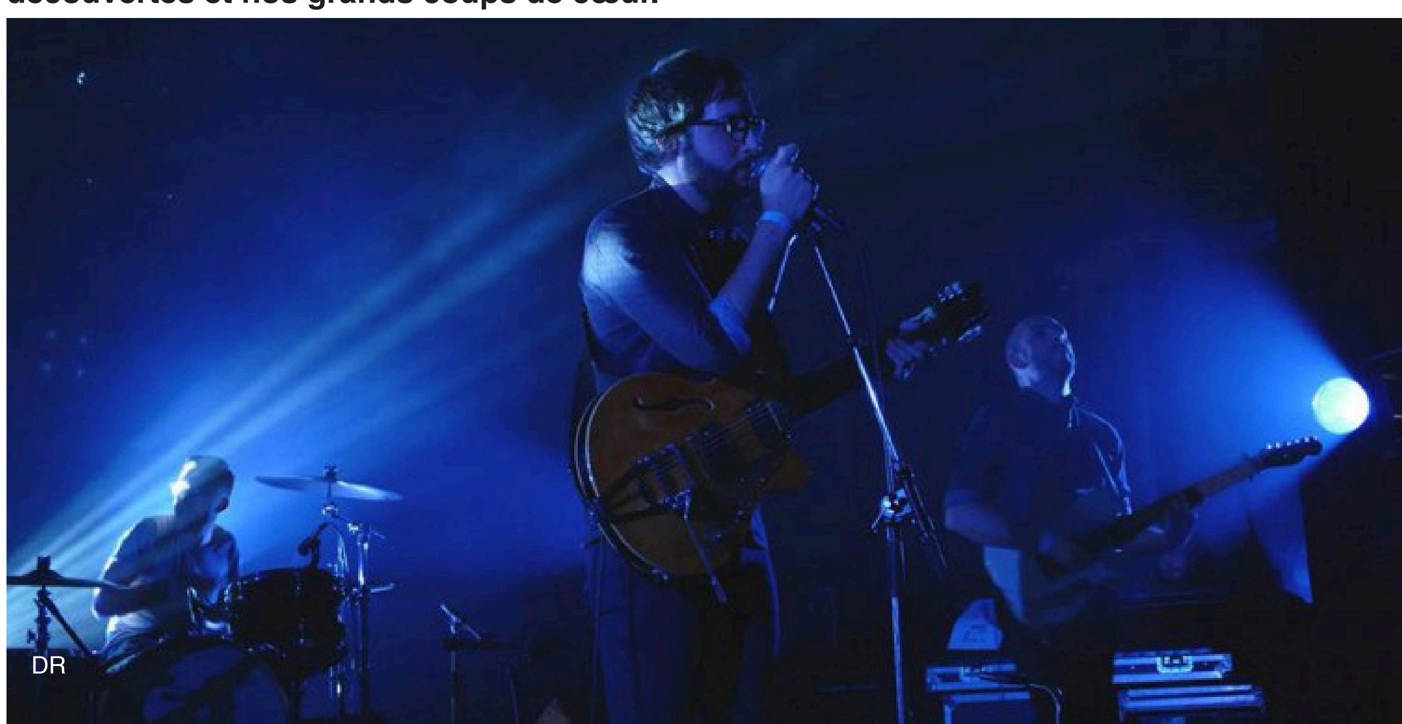
Tes projets pour la suite ?

Je sors un prochain EP en janvier. Après j'ai beaucoup de projets différents qui mêlent les arts. J'ai par exemple un projet de composer un CD uniquement dans le Transsibérien pendant 15 jours de voyage. On va essayer d'emmener tous le matos là-dedans avec une équipe de cinéma et composer uniquement là-bas en s'inspirant des paysages, des rencontres... J'ai beaucoup de projets de ce genre, ça va être une année bien chargée (rires).

- Marie-Madeleine Remoleur

RETOUR SUR L'ÉDITION 2014 DES
TRANS MUSICALES

Pour cette nouvelle édition des Trans Musicales, les belles découvertes étaient encore au rendez-vous et le public aussi, puisque 64 000 spectateurs ont fait le déplacement, soit 2 000 personnes de plus qu'en 2013. Maze était présent pour vous les 4, 5 et 6 décembre aux Trans Musicales, mais aussi un peu aux Bars en Trans. A défaut de pouvoir vous raconter ces trois jours et nuits riches où une centaine de groupes d'au moins trente nationalités différentes se sont produits sur scène, on a sélectionné pour vous nos plus belles découvertes et nos grands coups de cœur.


DR

Jeudi 4 décembre

Eagles Gift @ L'Etage

Notre expérience 2014 des Trans Musicales débute en beauté avec les angevins de Eagles Gift. Ces gaillards ont mis le feu à l'Etage, plongé dans leur univers rock psychédélique. Passés par l'Austin Psych Fest et grands admirateurs des Black Angels, ces angevins maîtrisent la scène et leur prestation comme des darons. A coup de reverb et de distorsions hypnotisants, Interview à lire par ici.

Gandi Lake @ L'Etage

Ce n'est plus un secret : la scène musicale caennaise regorge de talents, tant par la qualité et la diversité des groupes qui la représentent que par le Cargö, scène de musique actuelle de Caen qui accompagne cette diversité. Pour célébrer la présence de trois de ses artistes et groupes au sein du Festival (Gandi Lake, My Summer Bee et Rakia), la SMAC tenait d'ailleurs un stand d'information mais aussi de dégustation de produits normands (Calvados !). C'est avec plaisir que nous sommes allés (re) voir Gandi Lake à l'Etage, quintette caennais dans lequel on retrouve Arthur (Granville), Fred (Goodbye Horses), Adrien (Goldwave) mais aussi Cyril et Colorado. Ces cinq normands ont charmé l'Etage à coup de britpop sauvage teintée de pincées psychédéliques. On a pu ainsi redécouvrir sur scène les titres de leur premier EP sorti sur le label Etiquette (Weather Vanes, Nothing About You) mais aussi de nouveaux titres qu'on attend avec impatience de pouvoir réécouter... Bref, Maze a été séduit par la pop mélancolique, planante et sauvage de ces caennais et par les visuels, petite nouveauté du spectacle. Interview à suivre ...

Clarens @ Hall 8, Parc Expo

Ousseynou Cissé de son vrai nom, le bassiste du groupe rennais d'électro-pop Juveniles, a dévoilé il y a maintenant plusieurs mois son projet solo, Clarens. Entre l'univers de James Blake, de Kindness ou de Blood Orange, le jeune rennais à la voix délicate et ensorcelante a envoûté un Hall

8 conquis par son r'n'b teinté de soul sensuelle et d'électro aérienne. Accompagné de deux acolytes, le rennais et malouin a dévoilé ses premiers titres signés sur Partyfine, label de Yuksek, dont les très délicieux morceaux Trust et Pray. Un beau show prometteur pour le rennais qu'on redécouvrira à domicile, le vendredi 6 mars 2015. Retrouvez-le en interview par ici.

Curtis Harding @ Hall 8, Parc Expo

Le soul man Curtis Harding accompagné de sa fine équipe a réchauffé le public avec son groove accrocheur et voluptueux. C'est lunettes de soleil au nez que le grand complice des Black Lips et ancien choriste de Cee-Lo Green, bercé dès son plus jeune âge par les chants gospel d'une mère évangéliste, a installé un climat de chaleur au cœur du Hall 8. Une voix soul et sensuelle qu'on retrouvera d'ailleurs en janvier 2015 avec son bien nommé premier album, Soul Power.

Kate Tempest @ Hall 3, Parc Expo

La nouvelle sensation du hip-hop britannique est une femme : Kate Tempest. La jeune blonde de 28 ans a mis le feu au Hall 3 du Parc Expo avec son énergie et son flow percutant, nous rappelant l'énergie des Beasties Boys. Ex-membre du collectif Sound Of Run, la britannique a dévoilé ses textes à la violence caustique, inspirés de son enfance au cœur d'un milieu prolétaire. Le public très réceptif au talent de la jolie rappeuse s'est enflammé au rythme de son flow incisif.

Sekuoia @ Hall 8, Parc Expo

A la tête du trio danois, on retrouve Patrick Alexander Bech-Madsen. Oscilant entre hip-hop abstract et électronica aérienne, il envoûte à coup de rêve un public en apesanteur. Accompagné de ses deux acolytes (batterie et guitare), il nous englobe dans son onirisme musical cotonneux et lancinant, nous rappelant agréablement les premiers morceaux du caennais Superpoze . Très bon cru pour terminer cette première nuit Trans Musicale. Interview à suivre ...

Vendredi 5 décembre

Fuzeta @ L'Etage

Notre premier coup de cœur de la journée ira pour les frangins de Fuzeta. Tout droit venus de Vannes, ces quatre morbihannais n'ont que quelques concerts à leur actif, mais ils maîtrisent pourtant déjà avec maturité leur prestation scénique. Ils offrent une pop efficace et énergique qui se pose sur fond d'harmonie vocale. Du calme mélodique aux envolées rugissantes et planantes des chœurs de ces garçons, le spectacle est beau et on fait le plein d'émotions.

La Fine Equipe @ Hall 3, Parc Expo

Signés sur le label Nowadays Records, Blanka (Jukebox Champion), Chomsk & Oogo (Hooksy), et Mr Gib, les quatre beatmakers de La Fine Equipe,



étaient présents au Hall 3 pour déchaîner les foules. Enchaînant des titres à l'énergie réelle, LFE a offert un show riche, dansant et épicé pour bien débuter la nuit, nous plongeant au cœur d'un électro-jazz énergique, puisant toujours sur un fond groovy flirtant avec la soul, le hip-hop, le funk et l'électro. Interview à suivre …

Grand Blanc @ Hall 8, Parc Expo

Attendu par des fans bouillonnants sur place dans la fosse, Grand Blanc entre sur scène dans une ambiance glaciale, sombre et angoissante. Leur prestation s'amorce avec douceur, hypnotisant une foule déjà conquise. La voix douce et pure de Camille et celle plus intense d'Adrien viennent s'entremêler et se poser sur des sonorités et rythmes épurés et percutants. Le premier rang reprend les textes de Samedi la nuit et Degré zéro en chœur. Dans la langue de Bashung, ces lorrains offrent avec froideur des sonorités puisant dans le rock new wave des Joy Division tout en dévoilant des textes poétiques qui sombrent dans les ténèbres.

Jungle By Night @ Hall 9, Parc Expo

Nos neuf hollandais ont beau venir des terres du nord, c'est une ambiance tropicale suintante qu'ils installent au cœur du Hall 9 grâce à leur véritable fanfare. Au menu on retrouve basses, guitares, clavier vintage, batterie et djembé, menés par un trio de cuivres embrasant le public, qui se retrouve plongé dans une véritable transe. Cette équipe hollandaise survitaminée a dévoilé avec bonne humeur son afrobeat percutante et sautillante pour nous faire passer un moment délicieux.

Rone @ Hall 9, Parc Expo

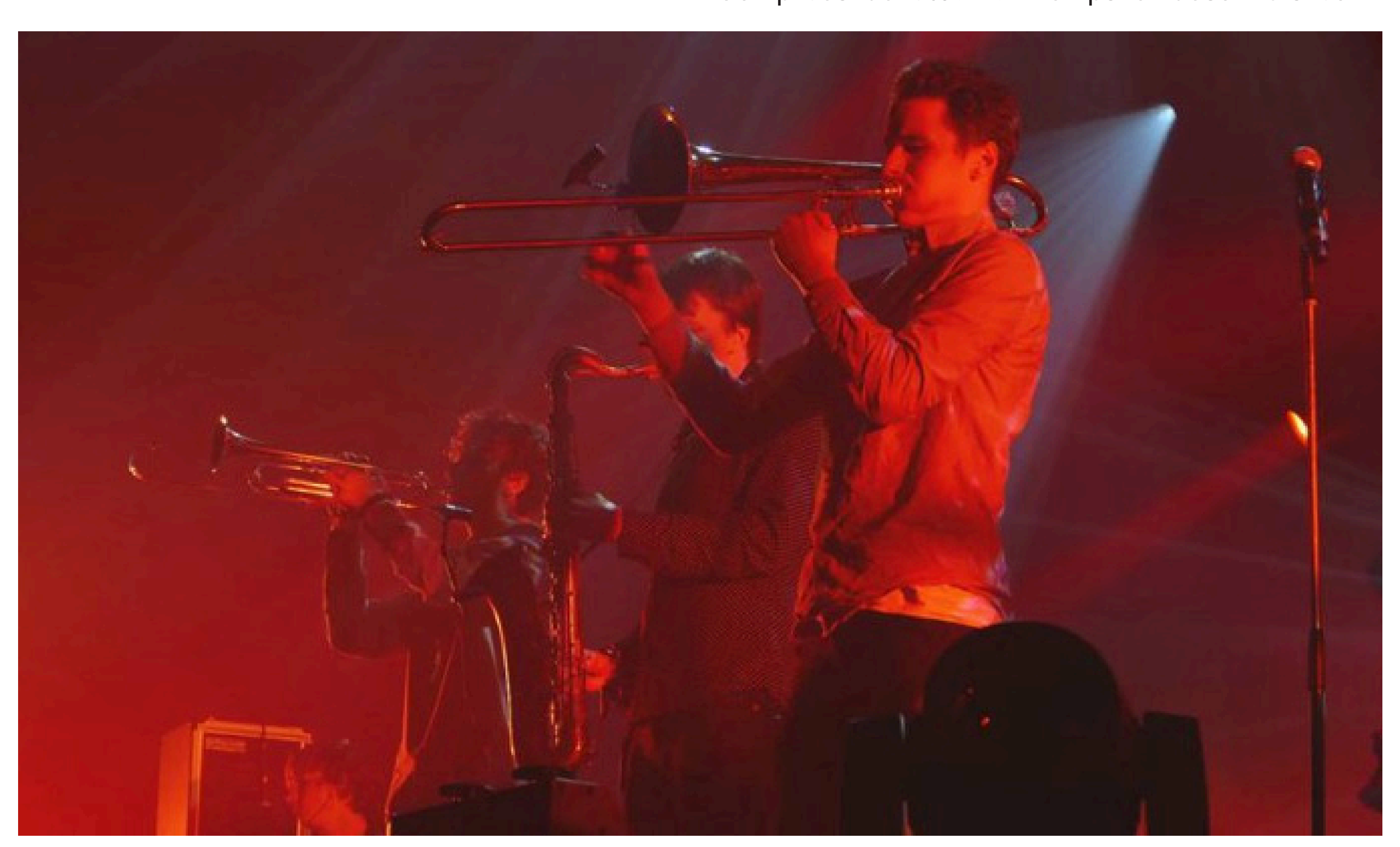
Les 5000m² du Hall 9 qui affiche complet se sont enflammés, plongés dans une ambiance cosmo-euphorique. Portes closes, on se retrouve alors au cœur d'un show interstellaire et planant (avec des confettis !!), entre profondeur des abysses et envolées ardentes et éclatantes. Rone domine le hall du haut de son dôme, au cœur d'un véritable cockpit lumineux. Ce faiseur de rêve nous a offert un beau voyage, évoluant entre rythmes langoureux hypnotisants et tempos énergiques, histoire de nous faire patienter avant la sortie de son nouvel album Créatures prévue pour le 9 février sur Infiné.

Saxophoniste de formation, l'angevin William Rézé aka Thylacine a dévoilé son électronica feutrée et envoûtante, qui puise aussi bien dans l'électro, le hip-hop que le jazz. Avec élégance, cet ingénieux beatmaker oscille sur scène comme en studio entre rythmes entraînants et sonorités mélancoliques. Beau bijou musical pour terminer cette deuxième soirée. Interview à suivre ...

Samedi 6 décembre

Kid Francescoli @ 1988 Live Club

Complices de cœur un temps et désormais com-



plices de scène, Mathieu Hocine (Kid Francescoli et membre du groupe Husbands) et Julia Minkin se sont rencontrés à New York en 2009. Après leur rupture, les deux complices ont poursuivi leur travail musical ensemble, au cœur de la Cité phocéenne, donnant naissance à un album With Julia. Au 1988 Live Club, ils nous ont dévoilé leur pop gracieuse, portée par un spleen harmonieux et voluptueux, plongeant aussi bien dans l'univers d'une folktronica suintante que dans celui d'une délicate pop, pimentée de sonorités synthétiques. Ces marseillais ont été le véritable coup de mistral d'émotions.

Fragments @ L'Etage

Entre post-rock et dream pop, la pop instrumentale du trio de bretons Fragments s'est dévoilée au cœur de l'Etage comme une pause de singularité. La parole est abolie au profit d'une émotion purement et délicieusement instrumentale. Au centre de cette formation made in Ouest Coast, on retrouve Sylvain du projet The Last Morning Soundtrack, Tom guitariste de Piranha et Benjamin de Magnetic Days. Les trois gars ne sont pas des novices de la scène, et cela se confirme par leur maîtrise des boucles électro mais aussi de leur scénographie singulière, évoluant au rythme de la musique. Fragments de vie, de douceurs et vagues d'émotions se mêlent pour nous offrir une prestation envoûtante et intimiste. Leur interview est à retrouver également dans le numéro de décembre.

Oso Leone @ Hall 3, Parc Expo

Palma de Majorque, le petit eldorado des Baléares, a vu naître en 2010 le projet Oso Leone, des mains de Xavi Marín et Paco Colombás. Menée par des guitares classiques, leur musique a proposé un voyage éthéré, à la croisée du synthétique et de l'organique. Entre rock harmonieux et pérégrinations électroniques, leur prestation a transmis au public un velouté d'émotions ibériques.

Tumi Mogorosi @ Hall 8, Parc Expo

Batteur d'exception, le sud-africain Tumi Mogorosi est entouré sur scène d'une belle équipe composée de chanteurs et de musiciens (saxophone, trombone, guitare). Dans la lignée du jazz africain des années 60, l'équipe rythmée avec éclat nous dévoile une musique véritablement incantatoire, teintée de spiritual jazz, de gospel, de soul et de jazz sud-africain. Entre ambiances éthérées et puissances spirituelles, le batteur de Johannesburg et son équipe nous offre un voyage atemporel.

Den Sorte Skole @ Hall 9, Parc Expo

Le Hall 9 s'est retrouvé totalement hypnotisé par les sons et la scénographie des deux danois de Den Sorte Skole. Ce duo est une véritable claque, tant sur sa maîtrise des sonorités ambiant et techno que sur celle de son visuel spectaculaire où se succèdent et s'entremêlent paysages et abstractions envoûtants, nous immergeant dans un rêve dansant et fascinant. Prodiges du collage, ces magiciens du sampling allient sonorités traditionnelles et exotiques à des sons électro, rock ou encore reggae, offrant une véritable épopée singulière et brillante.

Jambinai @ Hall 3, Parc Expo

On continue notre dernière nuit Trans Musicale avec le pari fou et ambitieux de Jambinai de mêler heavy métal, folk, rock et instruments traditionnels de Corée du Sud (geomungo, haegeum et piri). Le quintette du pays du matin frais délivre avec une énergie folle des morceaux alternant entre pulsation rock et électro aérienne et planante, à la croisée du post-rock, telle une véritable escapade musicale.

Awesome Tapes from African @ Hall 8, Parc Expo

De son vrai nom Brian Shimkovitz, ce véritable ethnomusicologue américain s'inscrit dans une dynamique de chercheur et d'archiviste. La curiosité lui offre la base sur laquelle il travaille. Il déniche des enregistrements de musiciens d'Afrique (Mali, Ghana, Somalie et Yémen), sous la forme de cassette audio auxquelles il donne une seconde vie lors de ses DJ sets. Il ferme ainsi avec brio cette dernière nuit du Festival au Parc Expo, soulignant ce qu'il y a de plus beau aux Trans Musicales : la découverte et l'ouverture.

- Marie-Madeleine Remoleur

JOHN FRUSCIANTE

ENCLOSURE

Pour ceux qui ne le connaissent que comme l'ex-guitariste des Red Hot, Frusciante est également un chanteur/compositeur qui casse des briques. Il a sorti une petite douzaine d'albums solo depuis 1994. Avant-gardistes, à la limite de l'écoutable pour les premiers, de vraies mines d'or pour les suivants. Hors du temps. Pop, folk, électo, rock expérimental autant que psychédélique, avec son côté spirituel, viscéral - tout y est et se recoupe dans un ensemble de mélodies, de rythmes, de violence et de délicatesse.



DR

L'album s'ouvre sur Shining Desert, avec ses cordes, son martèlement, son synthé, plus la voix travaillée en reverb qui créent d'entrée une de ces ambiances très particulières pour lesquelles est réputé Frusciante. Parlons-en d'ailleurs, de sa voix, sa voix si spéciale qui a une vraie texture, une sonorité unique avec laquelle on est habitués à le voir s'amuser. Lui qui fait souvent tellement de prouesses avec, sautant les octaves et posant sa voix très bas ou très haut dans les aigus avec une aisance déconcertante, la laissant déraper, échapper à son contrôle. Cette fois, son chant est relégué au même plan que les instruments. Le flot de paroles se fond en une mélodie lointaine, les mots se distinguent mal, et cette mélodie vocale donne l'âme du morceau comme il aurait pu le faire avec sa guitare. Cette ouverture est poignante, originale sans être une démonstration technique. Actuelle tout en restant pourtant du Frusciante à 100%, avec sa patte qu'on reconnaît en quelques secondes.

Son chant devient plus clair sur Sleep, en une chanson très nue, très brute. La voix calme et lente se pose sur une rythmique rapide, effrénée, l'effet confus qui en résulte fonctionne à merveille. Dans un second temps le morceau se déforme, oscille entre différentes phases. Il laisse libre cours à sa voix un peu nasale, et tout s'arrête brutalement, comme bien souvent.

Le rythme martelé s'efface sur Stage et laisse glisser une mélopée de notes douces. Les enchaînements sont fous, les rythmes rompus.

Frusciante étant toujours là où on ne l'attend pas, il nous sort un Fanfare très différent de la veine de l'album, avec ce qui serait presque une ballade. Sa structure presque classique est fondée sur un rythme et une mélodie qui tournent en boucle, sur laquelle se base le chant. Le résultat est reposant, agréable à l'oreille, très spirituel, justement. Une véritable accalmie.

Clinch. Structure répétée, calme. Instrumentale. Accumulation progressive de couches, mélodie entêtante bien que mélancolique. Rythme instable. A l'image de sa façon de chanter, la mélodie se distord et passe d'une octave à l'autre. Un chœur féminin apparaît à la fin, tout se déstructure, et prend fin.
Certains morceaux semblent froids et distants, sont très sobres et basés autour d'un couple basse/batterie qui semble en constituer l'essence presque tout au long du disque. L'ambiance est toujours extrêmement travaillée, notamment dans l'intro de Crowded, Excuses et Vesiou. Ce dernier, avec ses chœurs, sa pluie de notes et son rythme simple qui dégénère au fur et à mesure, se muscle, accompagné d'une accumulation de sons qui se brouillent, se bousculent avec des rythmes différents, des tempos différents, des fréquences différentes, causant un bouchage total de la toile sonore qui finit par causer un trop-plein cacophonique.

En un mot, génial.

- Christelle Perrin

LE CLASSIQUE, UNE VALEUR SÛRE

Quand on nous parle musique classique aujourd'hui, les esprits se braquent, les dents grincent, les visages se crispent. En effet, cette musique si longtemps adulée a perdu de son cachet, tant auprès de la jeunesse que des générations adultes. On tend même à croire que ce style musical est réservé à une élite. Mais c'est totalement faux. A travers une suite d'articles, vous allez découvrir qu'il est non seulement agréable mais également nécessaire de s'intéresser à ce passé musical pour comprendre la musique actuelle.



Daniel Kuehler

Musique classique, trop sérieuse ?

Il faut d'abord clarifier la signification du mot « classique ». En langage courant, la musique classique désigne toute l'ancienne musique accordant divers instruments et parfois accompagnée de chants d'opéra. En réalité, l'ensemble de ces morceaux est qualifié par les historiens et autres spécialistes de musique « savante » ou « sérieuse » parce qu'il est le fruit d'une élaboration technique importante et de respects de règles théoriques imposées.

Le mot « classique », quant à lui, ne désigne dans le milieu qu'une période musicale. En effet, comme en littérature ou en peinture, la musique a traversé plusieurs courants tels que le baroque, le classique, le romantisme et le contemporain.

Les premières théories savantes

La musique savante a été pendant plusieurs siècles très libre et dénuée de sens ou de règles de conduite. Ce n'est qu'au début du XVIIème siècle que l'on posa les premières bases d'écriture et que l'on créa, sans vraiment le savoir, le premier style sérieux.

Le baroque, qu'est-ce ?

Le baroque est chronologiquement le premier style musical reconnu par les spécialistes de la musique savante. Il apparaît au XVIIème siècle en Italie mais conquiert rapidement toute l'Europe et trouve son compte dans tous les pays dits « de culture » à l'époque, comme la France et l'Allemagne.

Le mot « baroque » était au départ une appellation péjorative donnée par les influents de l'époque à cette musique qui sonnait faux à leurs oreilles. Baroque vient de barocco en portugais, ce qui signifie « perle irrégulière ». Les influents culturels de l'époque n'avaient donc vraisemblablement pas beaucoup d'estime pour ce renouveau musical qui contrastait avec leurs habitudes artistiques. Ce n'est qu'au cours du XXème siècle que l'on redonna ses lettres de noblesses au terme baroque dans le domaine musical.

Le baroque se distingue par plusieurs éléments :

Tout d'abord il y a la basse continue. Ce terme désigne en fait une technique d'improvisation chiffrée. Les compositeurs ont décidé à l'époque de placer une série de chiffres sur les partitions de leurs morceaux pour indiquer aux musi-

ciens les endroits où ils pouvaient laisser libre cours à leur imagination tout en suivant quelques directives indiquées par ces différents chiffres. C'est à partir de cette basse continue et des ces chiffres apposés que l'on voit naître les harmonies. la basse continue était généralement interprétée par le clavecin de l'ensemble instrumental, mais on pouvait aisément y ajouter l'orgue ou le luth.

Les harmonies désignent communément une juxtaposition de notes qui sonnent très bien ensemble et qui donnent un effet de connivence parfaite entre toutes les voix qui jouent ces notes. Voilà pourquoi elles deviennent si importantes à l'époque baroque : chaque musicien ne pouvait pas partir dans une improvisation sans tenir compte du reste de l'orchestre avec lequel il jouait. Les règles harmoniques sont donc devenues indispensables à la construction d'un morceau.

Le baroque voit aussi naître l'ostinato, qui est une sorte de basse obstinée. On la dit obstinée parce qu'elle n'est qu'un motif simple, répété durant toute la durée du morceau. C'est donc cette fameuse basse que l'on retrouve dans presque tous les morceaux electro et techno actuellement.

Les formes innovent et se réinventent

En plus de ces innovations techniques, le baroque se distingue en créant de nouveaux types de morceaux.

On voit tout d'abord apparaître en Italie le concerto, qui est une pièce musicale composée de trois mouvements : un rapide, un lent et un deuxième rapide. Le style d'abord italien se développe un peu partout en Europe. Un concerto est un dialogue entre tout l'orchestre et un soliste (les plus connus sont les concertos pour violon ou piano).

Le baroque donne également naissance aux sonates. Elles comptaient quatre ou cinq mouvements suivant leur portée religieuse ou festive.

Le chouchou du Baroque : Jean Sebastien Bach

Il est évident que le baroque regorge de grands compositeurs dont il est indispensable de mentionner le nom. Ne serait-ce que Vivaldi pour ses Quatre saisons, Charpentier pour son Te Deum, Haendel pour son Messie, ou Pergolese pour son inoubliable Stabat Mater. Mais j'ai aujourd'hui choisi de vous parler du plus savant compositeur baroque à mes yeux. Il s'agit de Jean Sebastien Bach.

Ce compositeur allemand de souche a vécu durant toute son existence dans une famille de musiciens réputés. Il n'a rien inventé, aucun style, aucune technique, aucune amélioration d'instrument. Il a même refusé de composer des opéras pour se concentrer sur la musique sans voix qu'il adorait. Autodidacte, il a sans cesse voulu copier le style de ses compositeurs favoris. Mais, par son génie, il a dépassé de très loin le niveau de ses morceaux préférés pour aboutir à une musique savante à l'écrit et très douce à l'oreille.

Toute la fin de son existence a été consacrée à l'élaboration de méthode d'apprentissage pour ses élèves particuliers et plus globalement pour tous les apprentis musiciens qui tomberaient sur ses livres un jour. Demandez à n'importe quel élève de conservatoire ou d'académie aujourd'hui, il vous dira que jouer un morceau de Bach est la hantise de tout élève qui se respecte. Mais le résultat est là, la technique s'améliore significativement. A chaque niveau d'étude, Bach prévoit une difficulté supplémentaire. On commence doucement avec des menuets ou des petites valses, puis on entre dans les polyphonies à deux voix qui consistent en un dialogue entre deux tessitures. Viennent ensuite les polyphonies à trois voix qui sont également un dialogue entre trois tessitures mais jouées seulement avec deux mains (c'est ici que les ennuis techniques et que les casse-têtes commencent.). Pour finir, on trouve des préludes & fugues, également polyphoniques mais centrés sur la beauté du son et surtout la rapidité de jeu.

Bach, une renommée de père en fils

Le nom de Bach était déjà célèbre avant que Jean Sébastien ne naisse mais il a perduré encore ensuite, notamment grâce à plusieurs de ses fils qui se sont lancés dans la composition, eux aussi.

Même s'ils ont tous essayé de se forger leur propre style, on ressent l'emprunte du génie héréditaire dans toutes leurs compositions.

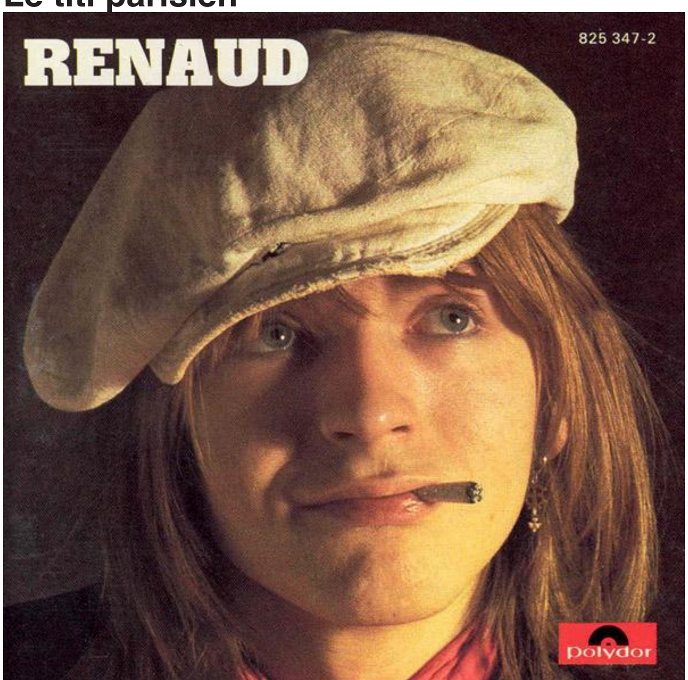
Encore une fois, c'est un avis personnel, mais voici selon moi le petit bijou que l'un des fils de Bach, Carl Philippe Emmanuel Bach, a composé en étant largement influencé par l'opposition du simple et de la complexité dont raffolait son père.

- Sofia Touhami

RENAUD SOUS TOUTES SES JAQUETTES

Renaud, c'est un peu le grand oncle de la famille que tu n'as pas eu la chance de connaître mais dont tout le monde peut raconter au moins une anecdote au traditionnel repas. C'est à travers ses facettes multiples et son évolution artistique que Renaud a touché un aussi large public. Malgré le temps qui passe depuis son dernier album, le titi parisien aux paroles limpides et percutantes continue de manquer à ses fans. Les albums de la Bande à Renaud semblent avoir réactivé l'attention des médias quant à sa santé, pour nous c'est l'occasion de revenir sur la musique d'artiste que notre génération ne connait peut-être pas assez.

Le titi parisien



Amoureux de Paname est le premier album de Renaud sorti en 1975 où il raconte son quotidien, son paysage. Ensemble de chansons à la fois acides comme Société tu m'auras pas, Camarades Bourgeois ou Hexagone, et d'autres plus légères à l'image d'Amoureux de Paname, l'album montre déjà l'ambivalence de Renaud. Pourtant, ses producteurs avaient choisi de censurer une chanson appelée Monsieur Franco et la remplacèrent par Petite fille des sombres rues. On pouvait le voir porter une veste en velours, une casquette blanche et un foulard à pois rouge, et ce même pendant sa première intervention télévisée. Renaud ne croyait pas forcément au succès de sa carrière musicale et se pensait fait pour la comédie et le cinéma. Pour lui, la musique lui servait à "draguer les gonzesses" et à faire rire les copains. A la même époque, il faisait connaissance avec la bande du café de la gare où jouaient Coluche, Miou-Miou et Patrick Dewaere. Renaud a d'ailleurs été repéré en faisant la manche dans la file d'attente du théâtre.

Le loubard



Avec son deuxième album, Laisse Béton, émerge un nouveau style, celui du Loubard. Renaud abandonne sa casquette blanche et sa veste de velours pour les troquer contre un blouson de cuir noir avec un éternel foulard rouge autour du cou. L'artiste veut raconter les histoires de ceux qui l'entourent, des banlieusards parisiens qui parlent l'argot.

Renaud persiste en 1978 avec Ma gonzesse qui raconte notamment la rencontre avec sa femme Dominique, mais où on peut aussi écouter l'émouvante Chanson pour Pierrot. Le loubard chante encore sur les albums Marche à l'ombre de 1980 où apparaissent le personnage Gérard Lambert et la chanson Dans mon HLM, mais aussi sur Le retour de Gérard Lambert en 1981 dans lequel Renaud raconte l'histoire de Manu.

L'artiste engagé



Dès son adolescence où il participe aux manifestations parisiennes de Mai 68, Renaud Séchan manifeste une certaine aversion contre les formes de pouvoirs et de systèmes. D'origine modeste avec une mère ouvrière venue du Nord et d'un père professeur écrivain, Renaud s'engage pour des valeurs de la gauche et soutient même Mitterrand qu'il surnomme "tonton". Il écrit donc Miss Maggie qui rend hommage aux femmes sauf à celle qu'il abhorre : Margaret Thatcher. Il sera par la suite interdit de séjour au Royaume-Uni et un French Bashing violent aura lieu. Pourtant malgré ces convictions lors d'un festival en faveur des étudiants et lycéens à Moscou en 1985, la moitié du public se lève dès le début de sa chanson Le déserteur de manière préméditée. Cet évènement blesse profondément l'artiste qui admirait des figures communistes : cela lui inspire la chanson Fatigué. La même année, le chanteur signe SOS Éthiopie destinée à être chantée par plus de 40 interprètes français pour lutter contre la famine éthiopienne. Cette initiative permet alors à MSF de récolter plus de 20 millions d'euros. Renaud se pronone aussi en faveur de l'écologie et milite pour des actions Greenpeace, une organisation qu'il admire. Il s'engage dans la lutte pour la protection des baleines et pour l'interdiction de la corrida. Enfin, "le chanteur énervant", comme il se surnomme lui-même, est un profond pacifiste et antimilitariste comme le montrent ses chansons Mort les enfants ou encore Manhattan-Kaboul en duo avec Axelle Red. Il se rend d'ailleurs en Bosnie-Herzégovine pendant l'année 95 pour donner un concert de soutien aux populations civiles.

Le père



La paternité inspire à Renaud plusieurs de ses plus beaux titres et ses albums sont des succès. En 1983 sort Morgane de toi dont le titre éponyme parle de sa fille Lolita et dont son ami Gainsbourg réalise le clip. Figure aussi sur cet album Dès que le vent soufflera et En cloque. Renaud sort l'année suivante Mistral Gagnant dont la chanson du même nom est un franc succès. Les fans ont également trouvé sur l'album la très sensible Pêche à la ligne, la violente Miss Maggie et enfin une chanson qui faisait office de charge contre la drogue, Ptite conne. Il y a cependant sur l'album des titres qui racontent des histoires comme Si t'es mon pote, Trois matelots, Tu vas au bal ou Baby-sitting blues. D'autres albums ont suivi par la suite comme Marchand de cailloux en 1991 ou A la belle de mai en 1994.

"*Que ses yeux sont plus clairs*
quand ils sont dans ma poche
et que vouloir trop plaire
C'est le plaisir des moches

Moi je sors une truite
d'au moins cent vingt kilos
J'ai pitié, trop petite
je la rejette à l'eau"

- La pêche à la ligne

Docteur Renaud / Mister Renard



A partir des années 1980, les choses se gâtent pour Renaud : plusieurs de ses amis décèdent comme Coluche, le parrain de Lolita, en 1986 ou encore Serge Gainsbourg en 1991. Renaud écrit d'ailleurs en hommage de Coluche la chanson Putain de camion, disponible sur l'album éponyme. Le mal-être mêlé de nostalgie et de désillusion porte Renaud vers la boisson; ce qui pousse sa femme Dominique à se séparer de lui. Pourtant, Renaud fait son retour en 2002 avec Boucan d'Enfer sur lequel on peut écouter le duo avec Axelle Red mais aussi Dr Renaud-Mr. Renard, en référence à Gainsbourg-Gainsbarre. On y trouve davantage de chansons personnelles, notamment Mon bistrot préféré où il évoque tous ses amis et personnes qui l'ont inspirés et amis disparus. Sa rencontre avec Romane Serda lui permet de remonter à la surface et Renaud sort son album Rouge Sang en 2006, la même année que la naissance de son fils Malone. Malgré tout, les critiques sont mitigées et les soucis reprennent après l'album Molly Malone en 2009 suite à un manque d'inspiration et au retour de Mr. Renard.

"C'est à cause du désespoir
Qui tombe à cinquante ans bientôt
Que le Renard, tôt ou tard
Prendra le dessus sur Renaud

Aujourd'hui son amour se barre,
Son bel amour, sa Domino
Elle quitte le vilain Renard
Mais aimera toujours Renaud"
-Docteur Renaud Mister Renard

Le comédien

Si dans sa jeunesse le cinéma et le théâtre semblaient être pour lui le futur, Renaud a cependant peu à peu laissé de côté cette passion pour se consacrer à la chanson. Cela change en 1993 lorsque Claude Berry propose à Renaud le rôle de Lantier pour son film Germinal, tiré du roman de Zola. Il tourne alors aux côtés de Depardieu et Miou-Miou. Il réitère l'expérience vingt ans plus tard pour le film policier Wanted avec comme partenaires Depardieu et Johnny Halliday. En 2006, il apparaît à plusieurs reprises dans le film Le deal de Jean-Pierre Mocky en tant que chanteur des rues.

Les reprises

C'est après son rôle dans Germinal que Renaud décidera de reprendre des titres populaires du Nord maternel en patois dans un album en 1993 qui s'appelle Renaud cante el'Nord. C'est pour lui un hommage qu'il rend à cette culture d'ouvriers. Trois ans plus tard, l'auteur-compositeur décide une fois de plus de reprendre des titres pour un album mais cette fois ce sont ceux de Brassens, un artiste qu'il admire beaucoup. Son dernier album de reprises Molly Malone sort en 2008 composé uniquement de titres irlandais que l'interprète reprend à sa manière. La critique est malheureusement mitigée quant à sa voix, pourtant Renaud a réalisé une de ses envies profondes ; reprendre des chansons d'un pays qui l'a touché.

Entre paroles acérées et mots tendres, grand humanisme et désillusion pour le monde contemporain, Renaud le sensible-révolté est un doux mélange qui l'a rendu si populaire malgré ces dernières années difficiles. De nombreux artistes le citent d'ailleurs comme référence et lui rendent hommage comme Raphaël, Tryo, Zebda et même Booba. Si l'artiste s'engage pour des causes nobles, il n'oublie pas de nous livrer des portraits et des histoires qui font rire et qui touchent dans un langage franc, simple et humoristique. Renaud n'est pas simplement un auteur-compositeur, c'est aussi quelqu'un qui a touché au cinéma et à la presse avec ses chroniques à Charlie Hebdo durant les années 90. Si cet article vous a plu ou vous a donné envie d'en découvrir davantage, nous vous conseillons le très bon documentaire Renaud, le rouge et le noir où l'artiste se confronte aux images de sa vie.

- Julia Coutant

L'EP DE NOËL DE SAmBA De La mUERTE


DR

L'approche de la fin d'année voit souvent fleurir un peu partout dans le paysage musical des articles sur les meilleurs albums de l'année, des mixtapes (cette année la très bonne de WW2W "Cool As Duck"), mais aussi des titres d'artistes en téléchargement gratuit, le plus souvent des reprises, ou des démos. Mais cette année, SAmBA De La mUERTE a décidé de marquer le coup en nous offrant un EP en téléchargement libre pour Noël.

Pour ceux qui habitent à Caen, SAmBA De La mUERTE c'est un peu le super groupe local. Composé de Adrien et Corentin des Concrete Knives, de Tiphaine de Sorry Sorrow Swims et Häshcut, et de Martin Bonnet de Ghost Friends, ce groupe a su imposer son style grâce a un premier EP très folk, et un deuxième plus folktronica, mais aussi avec des concerts assez fous et mémorables. L'annonce de cette sortie crée de l'impatience, et on se jette dessus ensuite.

L'EP commence par le très énergique Blue Trap. Ce morceau n'était jusqu'à présent connu que par les gens ayant vu le groupe en concert. La première partie du morceau est propre à SAmBA De La mUERTE. Les voix aigus font monter la tension jusqu'au sommet du morceau qui se finit par une partie instrumentale très rock. Le morceau suivant est un remix du morceau For My Friends, sorti sur l'EP '4', par Junior. L'instrumentale, revisitée en mode hip/hop, semble plus planante que la version originale. Puis HVJ, du groupe de rap Caennais COEFF avec qui SAmBA De La mUERTE avait déjà collaboré pour un concert spécial, vient poser un couplet. Et enfin l'EP se clot par le remix de Fire (sortit sur '4') par Adhémar. Cette version plus électronique et progressive crée une ambiance plus froide mais pourtant plus dansante que l'originale, surement due à la partie rythmique plus carrée.

Au final ce mini EP à tout d'un grand: lorsque les dernières notes se terminent on reste sans bouger et on se dit que c'était trop court. Mais on se console vite car le premier album de SAmBA De La mUERTE arrivera cette année...

- **Jules Gaubert**

2014, L'ANNÉE DU DIRIGEABLE


DR

L'année 2014 aura été une riche année pour le groupe Led Zeppelin. En effet, en juin dernier sortaient en version remasterisée les trois premiers albums d'un des groupes ayant donné naissance au hard-rock. Supervisé par le mage noir et guitariste de génie Jimmy Page, Led Zeppelin I, II, et III regorgent de titres live, de versions alternatives et de morceaux instrumentaux. Quatre mois plus tard ressort la suite de l'œuvre du dirigeable, Led Zeppelin IV et le cinquième opus, The House of the Holy.

Voici un petit aperçu des bonus du premier album :

Led Zeppelin I (1968)

En plus de l'album remasterisé, on retrouve ici un live enregistré à l'Olympia de Paris en octobre 1969. On peut entendre la voix de Robert Plant bien mise en avant, tous les instruments sont bien audibles. Il y a d'abord l'intro de Good Times Bad Times, puis Communication Breakdown vient en entier. Le lancinant blues rock de I Can't Quit You Baby suit le premier morceau nouveau. S'en suit le démoniaque Heartbreaker et son célèbre solo, puis vient l'extraordinaire Dazed and Confused, toujours couverte d'éloges. En live ça se comprend d'autant mieux que Page s'amuse beaucoup avec son archer, ce qu'il n'a pas trop le temps de faire sur la version enregistrée, la version live durant 9 minutes de plus que sa consœur. La chanson qui suit est une petite merveille instrumentale. White Summer/Black Mountain Side, une chanson uniquement faite à la guitare est un mélange de musiques orientale, indienne, folk, bref, toutes les influences dans lesquelles le groupe puisait pour ses compositions. Des percussions se joignent à la guitare au bout de cinq minutes. Black Mountain Side est présente sur Led Zeppelin I, quant à White Summer, elle a été intégrée à l'album Coda en 1982, bien après sa composition donc. Après la démonstration à la guitare de Page, on est emmenés dans les Etas-Unis profonds, dans les bars miteux où se joue le blues comme celui qui sort des tripes de Plant sur You Shook Me. S'en suit un solo de batterie de 9 minutes 21 exécuté par feu John Bonham, Moby Dick, et présent sur Led Zeppelin II. L'album finit avec How Many More Times, qui est un medley de plusieurs chansons où l'on peut reconnaître le riff de Whole Lotta Love.

Mais cette année 2014 ne se résume pas à ces 5 albums. En effet, le livre Led Zep : Gloire et décadence du plus grand groupe du monde de Barney Hoskyns est également sorti cette année. Il regroupe uniquement des témoignages de l'entourage du groupe et du groupe lui-même parfois et se centre surtout sur les personnes de l'ombre plus que sur le groupe en lui-même, ce qui est intéressant, si on est un grand fan du groupe.

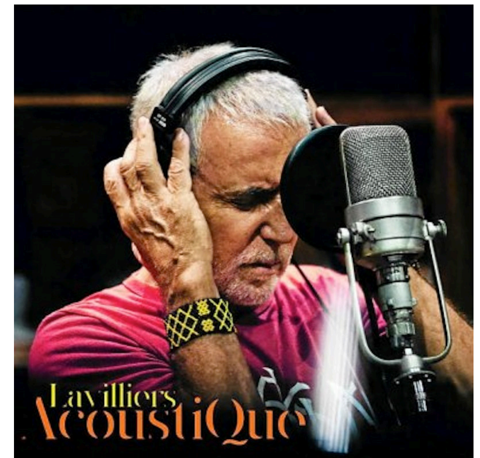
Toujours au rayon livre, Conversation avec Jimmy Page de Brad Tolinski est un recueil d'interview du guitariste. Ce dernier a aussi sorti cette année encore une autobiographie en image Jimmy Page by Jimmy Page, disponible uniquement en Angleterre, mais aussi sur divers sites. Edité par Genesis Publications qui est réputé pour ses beaux livres, cet album ne compte pas moins de 513 pages ! Un cadeau qui ne pourra que faire plaisir à un érudit du groupe !

De son côté, Robert Plant a sorti un nouvel album, Lullaby and… the ceaseless roar. Quant à John Paul Jones, son album Cloud to Ground en collaboration avec Deathprod, un artiste norvégien, est sorti au printemps sous le pseudonyme Minibus Pimps.

- Maurane Tellier

PLAYLIST ACOUSTIQUE

Nous y sommes, 2015, une année de plus ! Pourquoi ne pas profiter de ce renouveau pour redécouvrir vos chansons préférées sous un aspect différent, plus acoustique ? Vous trouverez dans cet article un échantillon de chansons reprises par des artistes différents ou même réarrangées par leurs interprètes originaux en toute simplicité...



Bernard Lavilliers ft Catherine Ringer - Idées noires



Sam Smith - Latch (acoustic version)



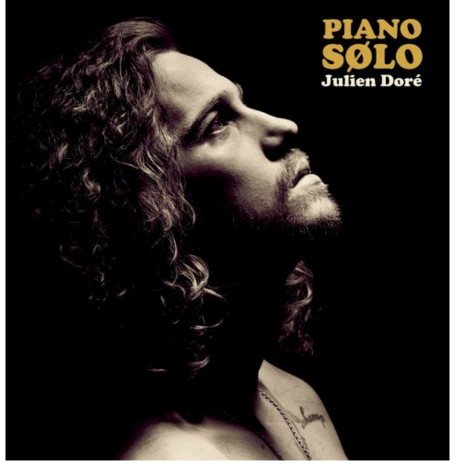
Paloma Faith - Only love can hurt like this



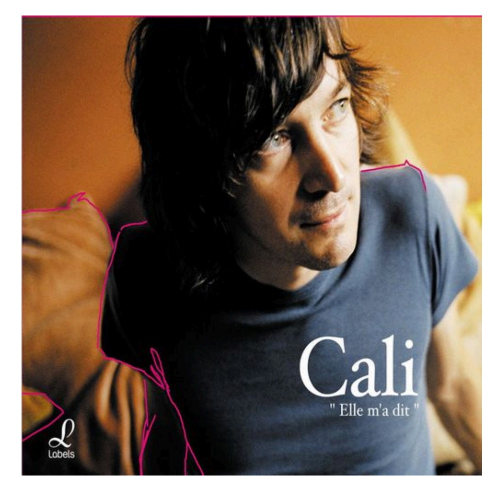
Raphaël - Schengen



Miley Cyrus - Summertime sadness



Julien Doré - Mon apache (piano-voix)



Cali - Elle m'a dit



Sia - Chandelier (piano version)

Cette liste n'est pas exhaustive, donc n'hésitez pas à nous faire partager vos titres acoustiques préférés, nous sommes curieux à la rédaction ! Rendez-vous sur Spotify pour découvrir la playlist en son intégralité. En attendant, Maze Magazine vous souhaite une très bonne année musicale...

- Julia Coutant

Cinéma



L'AFFAIRE SK1, ATTENTION HISTOIRE VRAIE



Nouvelle reconstitution d'une grosse affaire policière française, L'Affaire SK1, premier long métrage de Frédéric Tellier, traite de l'histoire de Guy Georges, serial killer terrorisant tout l'Est parisien dans les années 90.

Plongée dans l'horreur avec cette histoire que les moins vieux d'entre vous auront connue : Guy Georges, tueur en série et détraqué sexuel, agresse, viole et tue avec une violence sans nom de nombreuses jeunes femmes. Bien que certaines aient pu en réchapper et témoigner, l'enquête aura duré presque 10 ans. Le procès de Guy Georges a eu lieu en 2001, le condamnant à la prison à perpétuité.

C'est cette longue enquête que le film décrit, aux travers des yeux de Franck Magne, jeune inspecteur au 36, Quai des Orfèvres. Il commence par travailler sur l'assassinat d'une jeune femme et finit par être hanté par cette affaire quand il se rend compte que les nombreux meurtres en série de Paris sont liés. Mais peu de monde le croit, et le chemin vers la vérité sera parsemé d'embûches entre la guerre des polices, le manque de moyens, la bureaucratie et la gestion de sa vie personnelle. Guy Georges passera deux fois par le 36, mais ne sera pas reconnu. Et pendant que Franck se bat pour obtenir un regroupement des relevés ADN, le Serial Killer numéro 1 continue à sévir…

Toute la force du film réside dans son montage. En effet, on alterne entre des images de son procès en 2001 avec la défense, les témoignages et Guy Georges, et des images de ses meurtres et de toute l'avancée de l'enquête. Grâce à cela, le rythme est maintenu tout le long du film, il n'y a pas de long procès final mais un procès étalé qui nous permet de mieux cerner le profil psychologique du tueur tout en regardant l'enquête.

Et même si on connait la finalité de l'histoire, le suspens se tient jusqu'au bout : vont-ils enfin l'attraper ? Guy Georges va-t-il enfin finir par avouer ? Et arrivé au bout de toute cette violence et de toute cette terreur qu'impose un serial killer pareil, l'apogée du film se tient au face à face final entre Franck et Georges. Un moment qui prend vraiment aux tripes, et quand le film s'arrête on est presque content que ça s'arrête (et content qu'il soit toujours bien enfermé). Bref, si vous cherchez du policier qui ne laisse pas indemne, qui traumatise presque et qui est malheureusement une histoire vraie, L'Affaire SK1 est à voir !

Il faut noter aussi la performance des acteurs du film, qui est vraiment très juste, voire troublante.

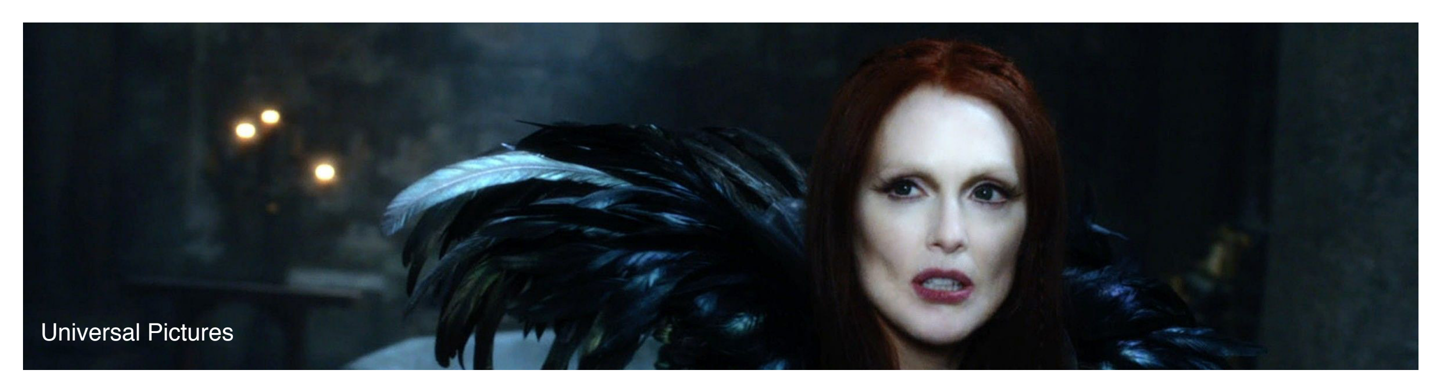
Adama Niane, acteur inconnu, interprète Guy Georges nous donne vraiment l'impression d'avoir un psychopathe devant nous : c'est très troublant. Il nous ferait presque confondre film et réalité. A sa défense, Frédérique Pons, cette avocate passionnée par son métier qui a tout fait pour comprendre les agissements du meurtrier, est jouée par Nathalie Baye. Elle aussi nous donne l'impression d'avoir fait ça toute sa vie. Quand à Raphael Personnaz, qui est l'inspecteur Franck Magnes, il est lui aussi très juste et donne bien cette image de nouvelle recrue avec des convictions qui finalement donnera tout pour cette enquête (il n'y a qu'à voir sa barbe à la fin du film).

En somme, même si l'histoire de Guy Georges est quelque peu romancée (dans l'affaire réelle, il est encore pire), L'Affaire SK1 est le policier à voir en ce début d'année et qui vous fera rapidement rentrer chez vous après le cinéma.

- Laurie Montagner

DU SEPTIÈME FILS AU 36ÈME SOUS-SOL

Le 7ème fils n'est pas un film comme les autres. C'est un film qu'on remarque, c'est un film qui se distingue, c'est un film dont on ne sort pas indemne. Le 7ème fils, c'est un film où le cinéma dévoile ses secrets les plus obscurs. Le 7ème fils, ce n'est pas qu'un film, c'est un état d'esprit, c'est une philosophie. C'est un film de réflexion, qui vous bouleverse. Il y a un avant et un après la séance.


Universal Pictures

De terribles sorcières menacent le monde et attendent impatiemment une lune écarlate pour que le côté obscur envahisse les âmes. Un épouvanteur sans pitié chasse ces êtres mauvais jusqu'aux ongles - qu'elles ont longs d'ailleurs - et prend sous son aile un apprenti, 7ème fils d'un 7ème fils. Jusqu'ici, tout va mal. "Tout ce qu'il te faudra est déjà en toi" lui annonce sa mère à son départ, la main sur son cœur. Mais lorsqu'il entre dans le côté obscur lors d'une altercation avec la méchante Julianne Moore, c'est "insoutenable".

Pour nous aussi. Et ne parlons pas du monstre accompagnant le grand épouvanteur Jeff Bridges, "aussi loyal que le lait" (nous avons vérifié, Lactel ne sponsorise pas le film), c'est insoutenable de sens. Bref, passons. Notre cher apprenti et son bouledogue tombent de temps en temps sur des monstres ; ce sera l'occasion d'apprendre à se défendre avec des confettis (arme de destruction massive) contre des boules de poils aux dents acérées. Peu importe sur quoi il tombe, l'important n'est pas la chute.

En dehors de cette quête rythmée de rebondissements absolument passionnants et d'une finesse très rare, le 7ème fils est aussi un film stimulant notre intelligence à chaque instant. Quoi de plus stimulant que d'entendre des cloches au loin puis d'être spectateur de la réaction de l'apprenti et de l'épouvanteur ? "Qu'est-ce que c'est ? - Ce sont des cloches" restera dans les annales. Quoi de plus stimulant que de voir à l'écran une demi-sorcière se baigner dans un lac au clair de lune et d'entendre l'échange brillant des deux protagonistes "Mais qu'est-ce que tu fais ?! - Je me baigne au clair de lune".

Soudain, un miracle se produit sous nos yeux. Les deux tombent amoureux. C'est incompréhensible, totalement inattendu. Il veut l'emmener dans "un pays ou tout cela n'a plus d'importance". Un second miracle emplit nos oreilles. Dans un éclair de lucidité, elle répond : "c'est trop tentant, mais ça n'existe pas." Nous nous sommes levés, non pour applaudir mais pour sortir. C'était trop tentant et de toute façon, "on n'échappe pas a son destin".

Le 7ème fils est avant tout un film à la morale splendide et novatrice. Faut-il combattre le mal en faisant le mal ou en faisant le bien ? Faut-il passer du côté obscur de la Force ? Des questions que l'on se pose quotidiennement. Faut-il enlever totalement l'opercule de la bouteille de lait ou en laisser un bout ? Faut-il ouvrir un paquet de gâteaux par le haut ou par le bas ? Le 7ème fils a la force de vous transmettre une philosophie, une manière de penser. Votre vision du monde change après la séance. Vous n'avez plus foi en rien. Votre vision du cinéma évolue, elle aussi. Le 7ème fils est novateur. Novateur dans l'art complexe de la bouse. Pourquoi aller s'ennuyer à faire une scène d'ouverture digne de ce nom ? Pourquoi innover dans l'esthétique? Pourquoi apporter quelque chose de nouveau dans un film de genre? Le 7ème fils, c'est l'art de la simplicité. On ne réinvente pas le cinéma, on prend ce qu'il fait de pire et on en fait un bouillon imbuvable.

L'important ce n'est pas la chute, c'est l'atterrissage. Le film saute de 7 étages et s'écrase, l'atterrissage est violent. Mais alors vraiment, vraiment très violent.

- Benoît Michaely
- Philippe Husson

LA FAMILLE BÉLIER

La famille Bélier est une comédie touchante qui cartonne depuis sa sortie dans les salles. Zoom sur ce film de fin d'année qui fait beaucoup parler de lui. La famille Bélier est le nouveau film d'Eric Lartigau. Celui qui est notamment réalisateur des comédies françaises Mais qui a tué Pamela Rose ? et Prête-moi ta main signe une nouvelle comédie qui se révèle légère et sensible.


Mars Distribution

Un scénario prévisible mais séduisant

Paula, jeune adolescente de 16 ans, est la seule de sa famille à être entendante. Elle aide ses parents et son frère à communiquer avec l'extérieur et à gérer la ferme familiale. Ensemble et soudée, cette famille atypique arrive à mener une vie qui leur convient à tous, ou presque... En s'inscrivant à la chorale de son lycée pour approcher le "beau nouveau" dont elle est tombée amoureuse, Paula ne se doute pas une seule seconde qu'elle possède un véritable don pour le chant. Le professeur de musique, un fan absolu de Michel Sardou déçu par le poste qu'il occupe dans un lycée de province, découvre son talent et la prend sous son aile. En plus d'un duo avec le nouveau pour le spectacle de fin d'année, il lui propose de participer au concours d'entrée à la maîtrise de radio France. Paula est ravie de cette très belle opportunité qui s'offre à elle. Seulement, si elle gagne ce concours, elle va devoir quitter sa famille et partir à Paris. C'est là que les problèmes commencent et que les questions se posent. Paula est tiraillée entre son envie de partir chanter à Paris et ce qu'elle considère comme son devoir d'aider sa famille à la ferme. Ses parents vont se sentir abandonnés. Sont-ils capables de vivre sans elle ? Sont-ils prêts à la laisser voler de ses propres ailes ? Le scénario, assez prévisible, va néanmoins donner naissance à des scènes très émouvantes qui prendront le dessus sur les quelques maladroites. On se laisse séduire et on s'enfonce dans son fauteuil en se laissant absorber par cette belle comédie, on rit un peu fort devant les blagues, parfois lourdes, et on sourit devant les scènes tendres. On verse même une petite larme pour la scène finale rythmée par "Je vole" de Michel Sardou.

C'est Louane Emera, révélation du télécrochet "The Voice", qui interprète la jeune Paula. Elle est assez impressionnante malgré le fait qu'elle soit totalement débutante dans le monde du cinéma. Elle frappe par son naturel et convient parfaitement à son rôle. François Damiens et Karin Viard jouent les parents sourds de la jeune adolescente. Leurs rôles étaient d'autant plus compliqués qu'ils ne pouvaient s'exprimer que par le langage des signes. Karin Viard dégage un pouvoir comique assez impressionnant, on peut néanmoins lui reprocher d'être quelque peu caricaturale dans sa façon de signer. François Damiens est quant à lui très juste et émouvant. Celui qui est le roi des canulars étonne par sa sincérité et sa sobriété. Le jeune frère de Paula est joué par Luca Gelberg qui est sourd de naissance. Eric Elmosnino est parfait dans le rôle du professeur de musique exigeant et un peu désabusé. Cette belle brochette d'acteurs nous offre autant de scènes comiques qu'émouvantes.

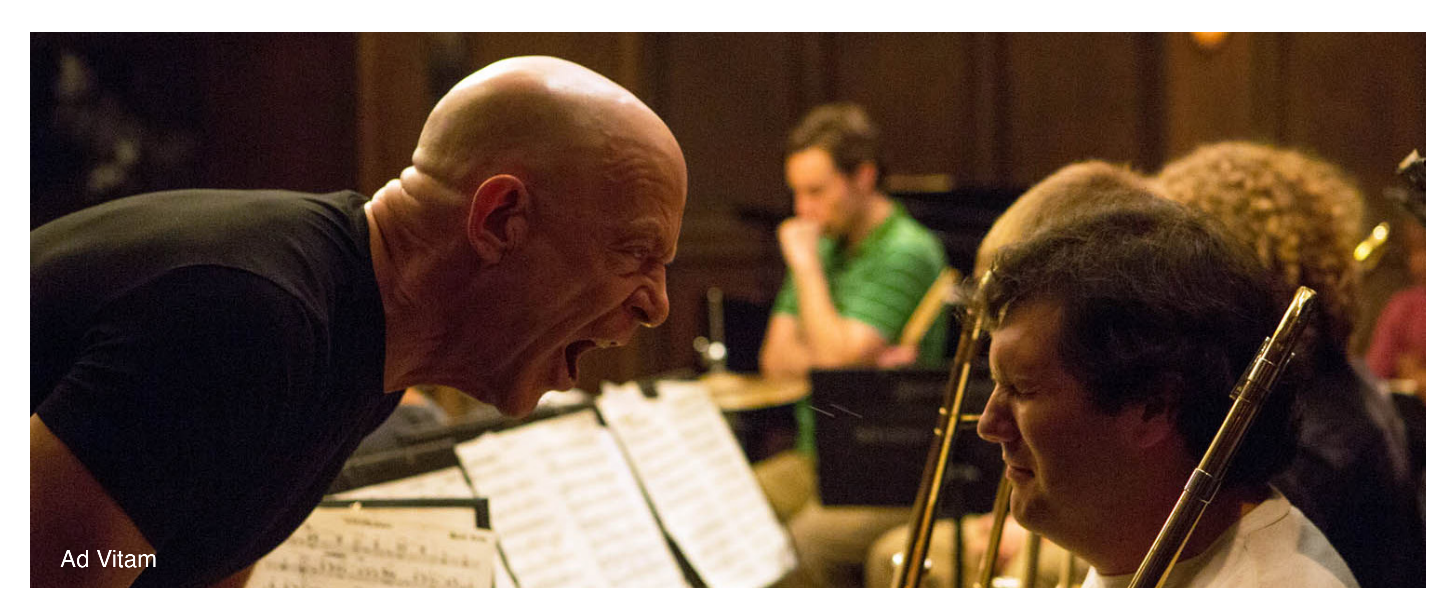
Polémique autour de la communauté sourde

Si La famille Bélier est une comédie, le réalisateur aborde aussi dans ce film un sujet très sérieux : la vie des personnes sourdes. Ce thème délicat et la façon dont il est traité ont créé quelques polémiques au sein de la communauté sourde. Une journaliste britannique, qui est elle-même sourde de naissance, estime même que ce film est une insulte aux personnes souffrant de surdité. Une langue des signes trop simplifiée et des acteurs caricaturaux et non crédibles sont les principaux arguments des détracteurs de la comédie.

Mais l'objectif premier de ce film n'est-il pas avant tout de réaliser une comédie légère et non de défendre la cause des personnes sourdes ?

- Valentine Foucart

WHIPLASH
LE COUP DE FOUET DE CE DÉBUT D'ANNÉE


Ad Vitam

Baguettes sur caisse claire, pédale sur grosse caisse. Voilà comment commence Whisplash, le nouveau film de Damien Chazelle. Surfant sur la thématique du jazz, ce film est le coup de fouet de ce début d'année. Enivrant, musical et tonitruant, dès le début, on est happé par cette histoire qu'on croyait banale en premier lieu. Puis l'intrigue s'ouvre et nous laisse entrevoir une certaine originalité et surtout, une certaine beauté.

Devenir un des plus grands batteurs de tous les temps, voilà l'objectif d'Andrew Neyman. Il compte parmi ses idoles les plus grands noms, mais pour réussir à se hisser au rang de ces monstres de la musique, il va être aidé par l'un de ses professeurs, Terence Fletcher. Whiplash nous plonge au cœur d'une relation complexe. Cette relation est celle du jeune prodige, prêt à prendre son envol avec son professeur qui n'hésite pas à pousser à bout ses élèves, pour que ces derniers donnent le meilleur d'eux-mêmes. C'est dans cette histoire que réside la force de ce film. Andrew et son professeur entretiennent une relation très ambiguë. Un instant ils sont complices, parlant comme de réels amis et passionnés. Puis la seconde d'après, on découvre une scène où le professeur pousse Andrew à bout. Ce contraste est très perturbant et plonge le spectateur dans une espèce d'atmosphère sombre et étrange. Ces scènes sont appuyées par les performances magistrales de J. K. Simmons, jouant le professeur Fletcher et Miles Teller interprétant Andrew. Chazelle veut aussi nous faire réfléchir sur un thème plus général, par l'intermédiaire de cette relation, il lance la question de la relation entre le maître et l'apprenti. Ici, l'apprenti est Andrew qui a soif de savoir. Il est tout le temps à l'écoute de son professeur, ne se relâchant jamais, toujours en train de vouloir tout apprendre. De l'autre, le professeur qui fait régner une froideur et un silence exemplaire dans sa salle de cours. Et ça en devient gênant pour le spectateur : gênant parce qu'inattendu et complètement incongru. Chazelle s'inspire de ces films marquant traitant de ce même sujet, comme Black Swan, de Darren Aronofsky - l'histoire d'un professeur qui va pousser une fille à devenir une des meilleures danseuses - ou encore Full Metal Jacket, de Stanley Kubrick - histoire portant sur la guerre mais dont l'entraînement militaire à une ressemblance frappante avec la méthode de M. Fletcher. Cette relation est l'essence même de ce film, mais ce dernier ne reflète pas que ça. Damien Chazelle a fait le pari de faire un film musical, un film traitant de la musique où celle-ci est quasi omniprésente. Et il réussit ce pari, l'emportant haut la main tellement sa mise en scène est magnifique. Chaque plan est choisi pour sublimer la musique écoutée en parallèle. Il se concentre sur l'instrument et sur son interaction avec le musicien. Entre gros plans sur les détails de l'instrument, sur le comportement du musicien lorsqu'il joue, on sent clairement son envie de sublimer la musique, de la rendre unique par cet accord image et son. Ce film est un coup de fouet, une décharge. C'est sonné qu'on ressort de la salle. Mais ce film veut nous emmener plus loin. Chazelle ne reste pas seulement sur deux thématiques dans le film, il suggère la question de la folie et de l'apprentissage. Jusqu'où ira quelqu'un pour réussir ? Jusqu'à quel épuisement physique et psychologique ira quelqu'un pour être le meilleur ? Ces questions comme suggérées par cette scène finale d'un rythme et d'une justesse magnifique font de ce film une réussite autant sur le fond que sur la forme.

- Thibaut Galis

LA TRILOGIE DU HOBBIT

LE RETOUR DU ROI

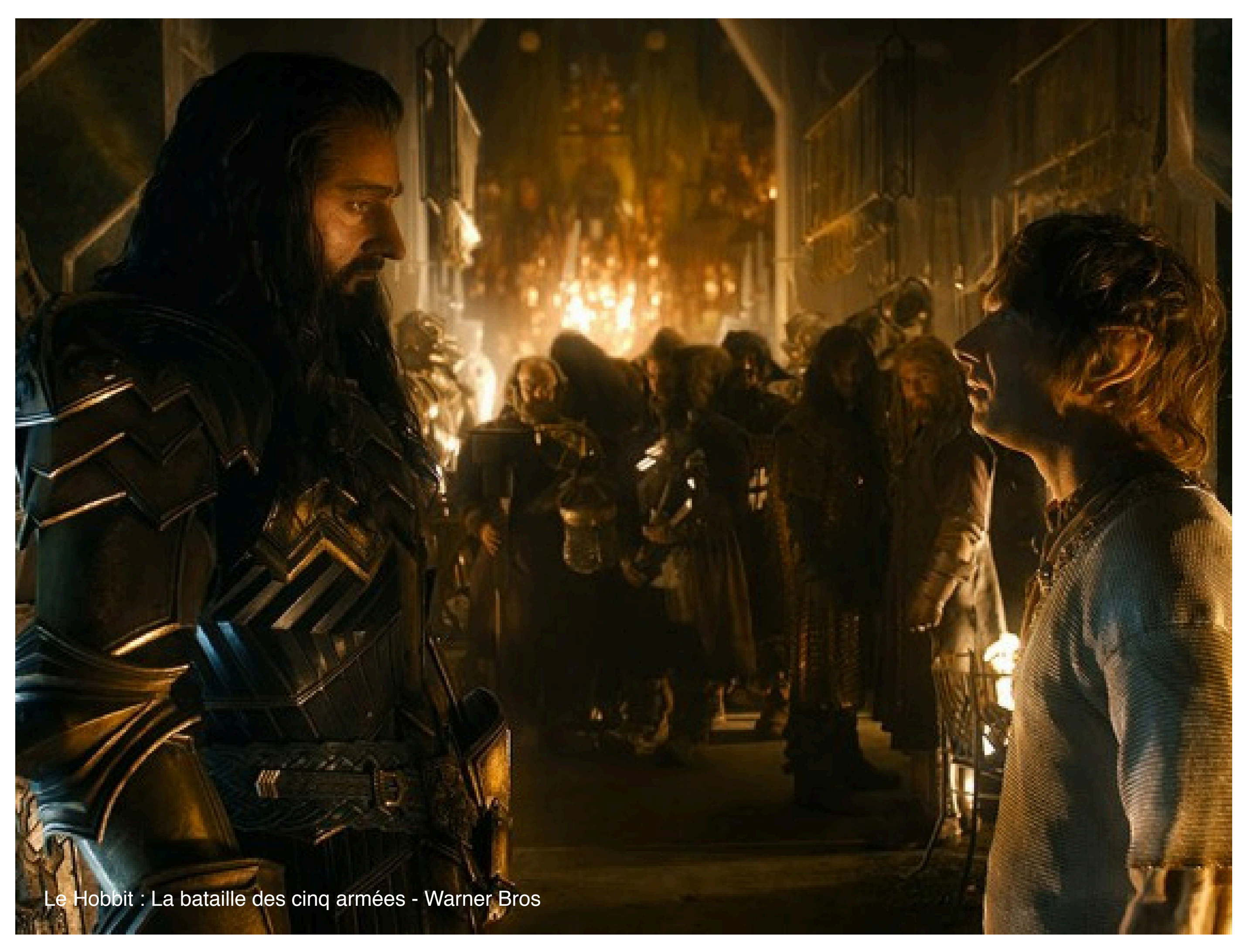
A la fin du tournage du Retour du roi Peter Jackson, exténué, avait affirmait qu'il ne se relancerait plus dans l'Heroic Fantasy. Plusieurs années plus tard, Guillermo Del Toro ayant jeté l'éponge de la réalisation à cause d'une pré-production chaotique, le gardien du temple a dû malgré lui reprendre le flambeau pour sauver le projet de la noyade. Un diptyque devenu une trilogie, le Hobbit a été insulté et en même temps célébré par les fans de la première heure. L'ultime du volet étant sorti, il est désormais temps de faire le point sur une œuvre à contre-courant de la production Hollywoodienne habituelle, oscillant entre respect de la trilogie originale et pur magasin d'expérimentations.



Le Hobbit : Un voyage inattendu - Warner Bros

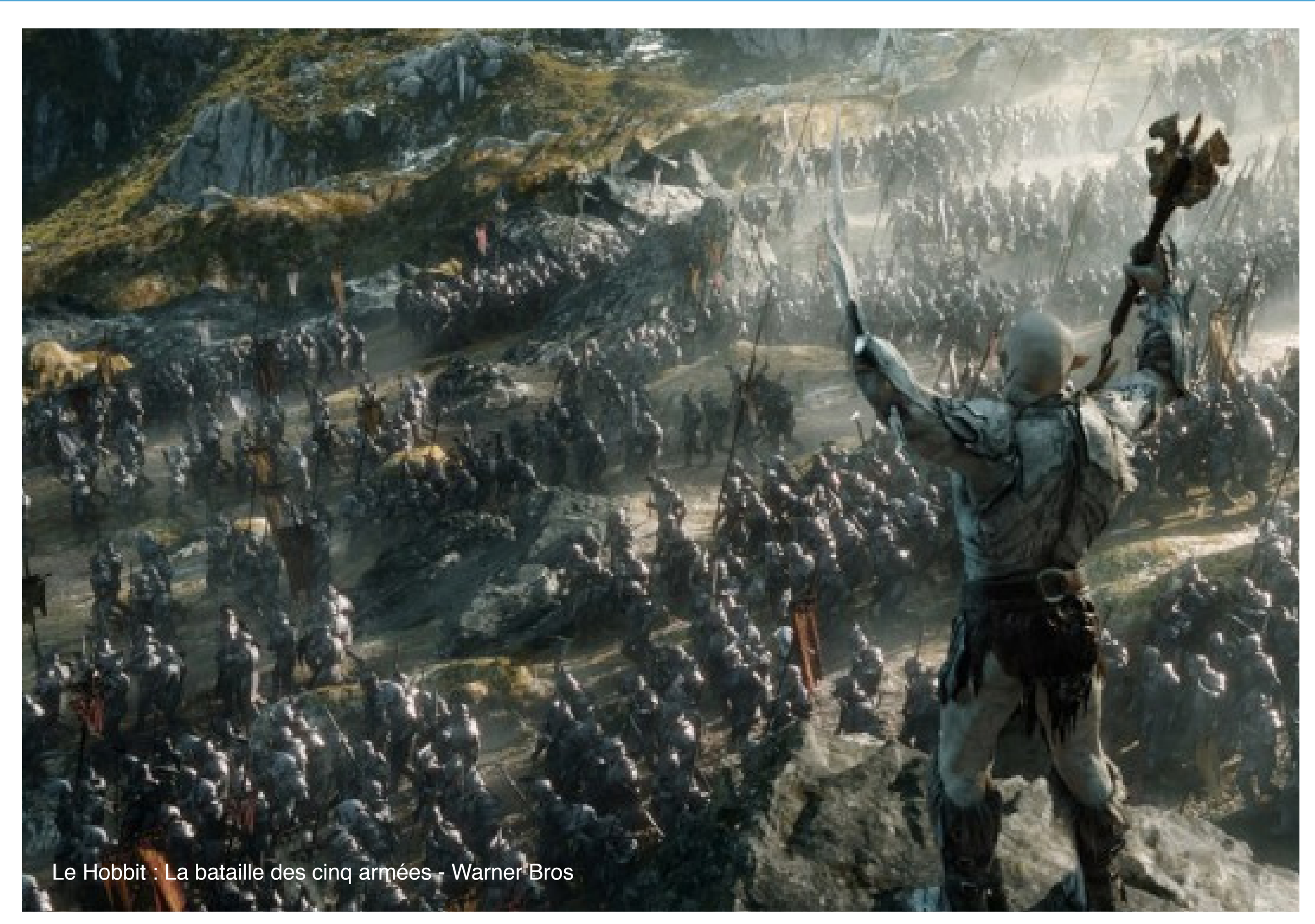
Il est vrai que le premier réflexe pour chacun fut de garder en tête le Seigneur des anneaux pour opérer une constante comparaison qualitative. A ce petit jeu, le Hobbit est perdu d'avance puisqu'il apparaît évident que Jackson ne pouvait une nouvelle fois s'investir émotionnellement et artistiquement dans un univers auquel il avait fait ses adieux. Dès lors, l'un des principaux intérêts qui ont pu le motiver à revenir est la volonté d'étendre cet univers, le complexifier, l'enrichir. L'équipe scénaristique va tout mettre en œuvre pour raconter cette histoire d'un peu plus de 300 pages de la manière le plus cohérente possible au sein de cette nouvelle trilogie mais aussi au sein de l'univers de Tolkien dans son ensemble. Ainsi est totalement justifié le fait que l'on retrouve des figures emblématiques de la précédente trilogie comme l'épée du Roi brisée ou l'intérêt appuyé qu'a Bilbon pour le royaume des nains, lieu où il y retournera en fin de vie. On revoit aussi logiquement des plans signature (notamment le doigt qui rejoint l'anneau) dans un souci de cohérence mythologique. Néanmoins, à l'approche de la longue joute verbale entre le Hobbit et Gollum on pouvait craindre un simple fan-service. Or les scénaristes s'en servent habilement pour rendre compte pour la première fois des talents de cambrioleur de Bilbon, mais aussi de ses valeurs pacifistes lorsqu'il renonce à tuer la créature.

Le découpage du livre en trois volets, loin de représenter l'avidité d'un Jackson trouvant comme alter-ego Smaug en personne, comme il a pu être décrié ici et là, cette opération s'avère d'une grande intelligence. Par exemple en plaçant l'attaque de Lacville par le dragon en ouverture du troisième opus, Jackson ne fait que souligner cet événement comme élément déclencheur d'une chute de dominos menant à une guerre inter-espèces, chose impossible avec un dyptique. D'ailleurs, il aurait été regrettable de voir de nombreux morceaux de bravoure supprimés ou amputés au mieux à cause d'un découpage en deux


Le Hobbit : La bataille des cinq armées - Warner Bros

films. Bien que certaines baisses de rythme puissent se faire sentir en cours de métrage, force est de constater que le Hobbit se concentre avant tout sur ses personnages et recentre ses enjeux sur l'Humain. Ainsi Jackson prend son temps (chose de plus en plus rare) pour présenter ses personnages principaux afin que l'on puisse les identifier, les iconiser, ce qui n'était pas gagné d'avance vu qu'il s'agit de treize nains. Mais surtout, l'histoire même de cette trilogie semble être l'avidité, la cupidité qui se propage à travers la plupart des personnages clés comme Gollum, Smaug, Thorin, le Roi des elfes, Azog et même Bilbon avec son anneau. Le grand Mal n'est alors rien de moins que l'ego poussant inexorablement à une guerre dont sa mise en place complexe, passionnante, renvoie à notre Histoire passée et présente. Cela faisait bien longtemps que l'on n'avait pas vu dans un divertissement l'écriture d'un personnage principal comme le chef des nains Thorin, aussi développée et profonde. Son ambivalence va jusqu'à le transformer en monstre sombrant dans la folie de la richesse et voulant tuer de sang froid tous ceux qui l'entravent, même ses plus proches, Bilbon en particulier. La trilogie du Hobbit, au-delà de ses apparences insignifiantes, raconte la descente aux enfers des personnages entraînant avec eux les peuples. Ces présages ténébreux du dernier volet sont d'ailleurs annoncés dès les premières notes musicales du générique qui ne joueront pas le thème naïf du Hobbit, contrairement aux opus précédents. Ce goût amer s'épanoui dans une résignation idéologique douloureuse : le début de la trilogie était un appel à l'aventure tandis qu'au final Thorin souligne que toutes les guerres pourraient être évitées si les gens restaient chez eux.

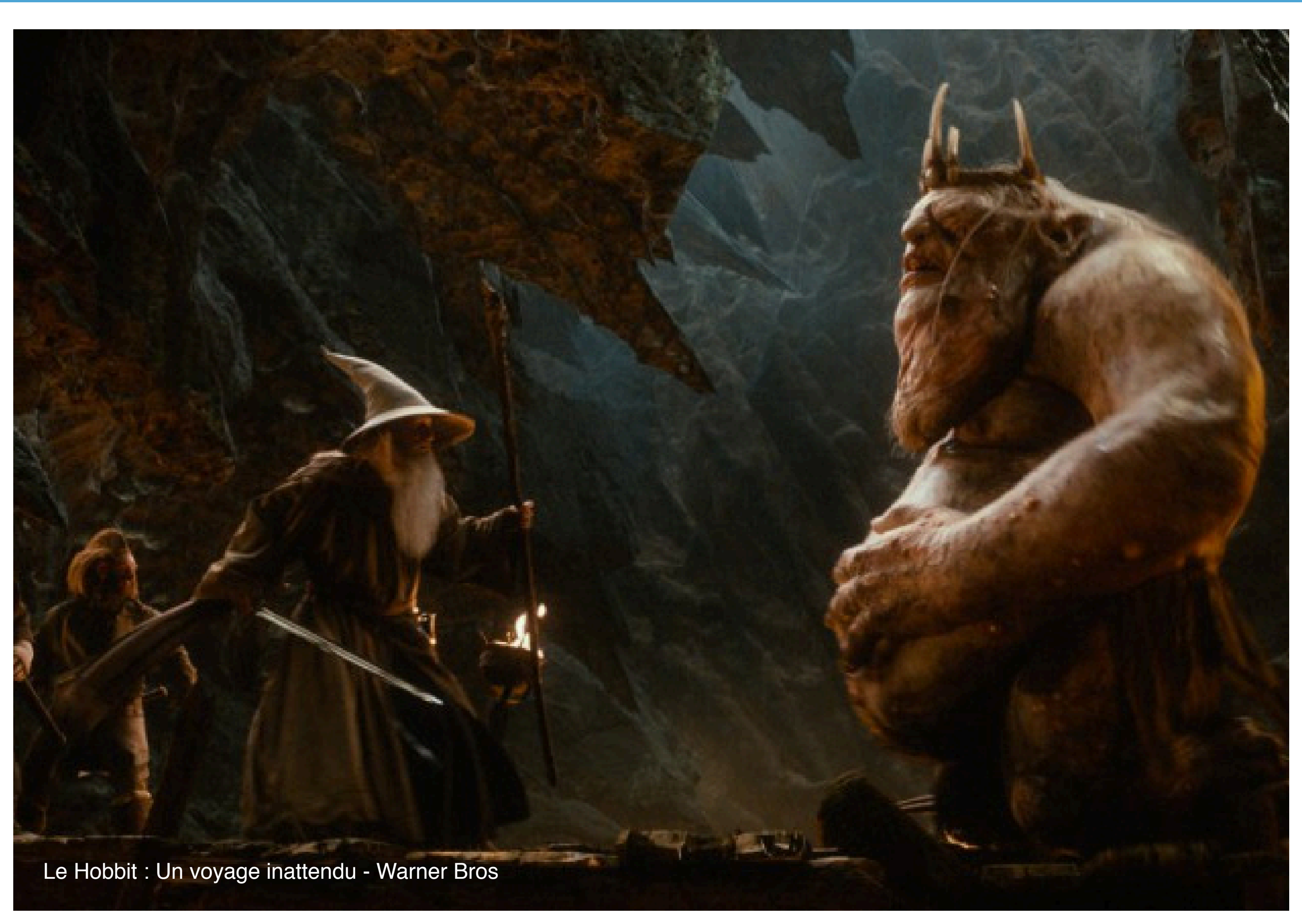
Le tour de force de Jackson est alors d'exprimer tous ces enjeux de la manière la plus cinématographique possible, et à ce titre il n'a rien perdu de son inventivité. La réalisation fonctionne avec une grande simplicité apparente, comme par exemple en alignant


Le Hobbit : La bataille des cinq armées - Warner Bros

Thorin dans l'axe d'une statue géante de son ancêtre (idée qu'il aurait eue au dernier moment sur le plateau), symbole d'un destin funeste inévitable. On pourrait également citer ce point de montage au début du troisième film qui résume à lui seul tous les enjeux dramatiques à venir : les nains et Bilbon contemplent ce qu'ils ont eux-mêmes provoqué : un village ravagé par les flammes du dragon, alors que leur chef est dos à ce spectacle et fait face à l'entrée de la montagne renfermant le trésor, sa préoccupation maladive. Il suffit à Jackson un simple changement de valeur de plan dans un dialogue pour signifier au spectateur toute l'ambivalence de ce personnage dont sa folie le conduira à être symboliquement englouti dans de l'or. Ainsi le néo-zélandais utilise pleinement son médium et le pouvoir d'évocation de l'image sans avoir recours à des dialogues explicatifs, à l'instar du pécheur Bard iconisé en héros en quelques plans.

C'est donc dans la mise en scène que Peter Jackson trouve sa motivation à revenir en Terre du milieu. Débarrassé de la nécessité de donner naissance à un univers crédible, il peut alors en jouer à loisir en essayant de nouvelles choses, en tentant de repousser ses réalisations passées, bref, en expérimentant. On ne compte plus les propositions visuelles courageuses, culminant sans doute dans un combat contre Sauron, prenant des airs de trip sous acide extrême. Devant la caméra, la plupart des scènes d'action deviennent de purs exercices de style exaltants allant d'une course-poursuite filmée entièrement en travellings fulgurants, à une scène filmée presque uniquement en plans d'hélicoptère. Mais surtout, soulignons la fameuse fuite en tonneau qui pousse l'immersion jusque dans ses derniers retranchements, l'utilisation de GoPro en atteste, multipliant les actions, les cascades, les chorégraphies au premier et au second plan, le tout filmé au raz des rapides. Cela étant, toutes ces expérimentations prennent véritablement forme avec l'inattendu du premier titre : le High Frame Rate (HFR) 3D. Cette technologie, en passe de devenir une révolution dans le monde de la 3D, consiste à doubler le nombre d'images prises par seconde (48 contre 24 traditionnellement) ce qui a pour conséquence une fluidité et une précision vertigineuse de l'image allant jusqu'à rendre l'expérience 3D la plus naturelle pour l'œil qui soit. Ainsi, Jackson se permet tous les mouvements de caméra inimaginables qui ne deviennent alors à aucun moment flous. Face à cette netteté il est alors possible de multiplier les éléments à plusieurs niveaux du cadre vu qu'ils pourront être tous identifiés par le spectateur, la scène dans le Royaume de milliers de gobelins en témoigne.

A n'en point douter, le Hobbit malgré son coût de 745 millions de dollars reste un pur film d'auteur. En effet,


Le Hobbit : Un voyage inattendu - Warner Bros

on retrouve ici des aspects chers au cinéaste comme le mélange des genres avec un enchaînement de scènes de comédie, puis de comédie musicale, pour conclure sur un combat s'inscrivant dans une véritable ambiance de cinéma d'horreur. D'ailleurs, Legolas avec son teint blafard sous le clair de lune est plus à rapprocher d'un vampire gothique que d'un elfe. Cette trilogie est purement Jacksonienne en ce qu'elle est constellée de gimmicks récurrents dans sa filmographie rappelant ses débuts dans le cinéma d'horreur décomplexé à la Braindead (le nombre de décapitations est hallucinant dans un contexte de film grand public) ou bien son amour pour les dessins animés (un nain dans un tonneau tournant comme une tornade rappel le Diable de Tasmanie là où le singe de King Kong glissant sur la glace renvoyait à... Bambi).

Qui d'autre que Peter Jackson, à part un James Cameron ou un Guillermo Del Toro, est capable de nous offrir un tel bestiaire (le dragon Smaug à la fois élégant et terrifiant s'impose comme l'un des monstres les plus authentique du Cinéma), de tels décors aussi variés, de tels costumes et de tels maquillages réunis dans un seul film. Une fois de plus, le réalisateur se révèle d'une générosité sans limite envers son spectateur. Chaque plan nous remémore la force de l'imaginaire et de l'évasion que seul le cinéma peut procurer aujourd'hui. Son utilisation du scope, le plus ample possible, nous ramène à un plaisir pur et ludique. Bien-sûr tout cela est soutenu, outre par une 3D intelligemment utilisée, par des effets spéciaux numériques, et bien plus d'effets pratiques qu'il n'y paraît, d'une avancée considérable. Ceci ne fait que rappeler le talent de Jackson dans sa connaissance et son utilisation de la palette graphique pour incorporer avec perfection ces effets au reste de l'image, à l'instar du combat des géants de pierre éclairés comme de simples montagnes. Après tout, comme le dit Gandalf, non sans une certaine mise en abîme : toutes les bonnes histoires méritent d'être enjolivées.

Il ne reste plus qu'à attendre la version longue du dernier opus, annoncée de 30 minutes supplémentaires, qui devrait combler les trous scénaristiques (l'arrivée de la dernière armée par l'homme-ours Beorn notamment). Une chose sera alors certaine, cette nouvelle trilogie résonnera pleinement au cœur de l'ancienne tant les parcelles entre les deux ont été habilement construites. En d'autres termes, Jackson aura réussi là où George Lucas avait échoué avec sa prélogie Star Wars : former un tout homogène se révélant être une grande épopée mythologique du XXIème siècle.

- Nicolas Renaud

EXODUS, GODS AND KINGS
VRAI PÉPLUM OU FARCE BIBLIQUE ?


Scott Free Productions

Adapter l'Ancien Testament à l'écran, c'est tentant... Dès les premières lignes, on y entend parler de frères qui s'entretuent, de déluge apocalyptique, de jugements divins fatals, bref, tout ce qu'il faut pour faire un bon blockbuster. Et qui peut mieux nous raconter tout ça que ce cher Ridley Scott, grand maître des sensations fortes ? Le dernier film de Scott n'a pourtant pas fait l'unanimité et a d'ailleurs été interdit, au nom de valeurs religieuses et politiques, dans les salles de trois pays au Moyen-Orient.

Ramsès et Moïse, deux princes de l'Egypte ancienne ont été élevés tels des frères depuis leur naissance. Un jour Moïse apprend son appartenance au peuple hébreu, esclave de l'Empire égyptien depuis quatre siècles. Dénoncé, il est exilé dans le désert de Madiah, où il rencontre un messager de Dieu qui lui ordonne de retourner à sa terre natale et de libérer son peuple. Quand on voit que l'eau du Nil n'est plus changée en sang par l'opération du Saint Esprit mais résulte d'une fringale géante d'alligators enragés, on a plus envie de rire qu'autre chose, non ? A l'identique de Ridley Scott, le conseiller du pharaon livre sa propre interprétation des fléaux qui ravagent les rives du Nil. Selon lui, elles ne seraient pas le résultat prodigieux d'une colère divine mais plutôt le produit d'une sorte de chaîne alimentaire exubérante. Faire de Dieu un petit garçon capricieux, qui hurle sans arrêt et ne sort jamais sans sa théière nous fait un peu douter du sérieux du cinéaste.

Certes ce péplum pourra indigner et horrifier les puristes. Mais en vain, car Ridley Scott propose ici un film complètement athée, affranchi de toute valeur religieuse, et à trop insister sur le caractère blasphémateur d'Exodus, on risquerait de se priver du plaisir d'un bon péplum comme on les aime. Ridley Scott ne s'est pas contenté de réécrire directement l'Ancien Testament. Sa caverne d'Ali Baba à lui, c'est son imagination et le résultat plutôt perché surpasse de loin les tribulations bibliques.

L'Empire de Pharaon : bling-bling ou sublime ?

L'Egypte d'Exodus n'a rien à voir avec l'ambiance guillerette et malicieuse de celle d'Hubert Bonisseur de la Bath dans OSS 117. Le ciel qui mange la moitié de l'écran


Scott Free Productions

tout au long du film est décliné dans les tons les plus glauques. Dans l'esprit de l'Ancien Testament, les forces divines ont toute leur place dans la nature et les sublimes images de synthèse d'Exodus réussissent avec brio à illustrer cette idée, comme si la modernité permettait de réconcilier le monde mythologique avec la rationalité de l'homme d'aujourd'hui.

Comme un air d'Isengard

On devine sans peine la dimension politique du film. Le parcours de Moïse est une lutte pour la liberté et contre la démagogie. Classique. Cependant Ridley Scott se permet aussi de développer des sujets très actuels. Citons entre autres la colonisation israélienne en Jordanie et les détournements d'argent massifs des dirigeants politiques. Les plans larges en plongée sur les chantiers du nouveau palais de Pharaon ont quelque chose de tout à fait comparable à ceux de l'Isengard de Saroumane dans le second volet du Seigneur des anneaux. Ça fourmille, ça sue, ça pue… Seulement, là, il n'y a plus les gentils elfes pour adoucir ce monde hostile.

Délit de faciès

Certes, deux ou trois figures féminines apportent un peu de couleur et de romance au tableau. Cette fonction est notamment donnée au visage de Séphora, décliné en une ribambelle de gros-plans. On comprend d'ailleurs pourquoi l'actrice Maria Valverde a gagné en 2005 le prix du plus beau visage espagnol. Sera t-il possible un jour de voir dans un péplum une femme qui ne soit ni résumée à ses desseins, ni une potiche écervelée, ni une déesse castratrice hystérique ? Mais ce n'est pas le seul personnage qui excite nos nerfs de spectateur. Ramsès, avec sa figure de bébé bouillonnant sur le point d'exploser mais qui reste mou comme une chique quoiqu'il arrive, n'est vraiment pas le personnage le plus réussi du film. Seul son maquillage lui donne cet attrait un peu méchant qu'il ne mérite même pas. On voudrait le détester, mais on ne peut que lui tendre une lingette démaquillante.

« It's Big » : voilà le commentaire de l'architecte de Ramsès lorsque celui-ci présente la maquette de son palais surplombé d'une gigantesque statue, un genre de Colosse de Rhodes à l'Egyptienne. Cette remarque qui jette un froid sur l'assemblée royale semble pourtant bien résumer Exodus. C'est gros, c'est même un poil mégalo. En somme, c'est du bon Ridley Scott.

- Noémie Colin

MERCURIALES

ARCHÉOLOGIE DU FUTUR

Comme pour les précédents films de Virgil Vernier, tout part d'un lieu, que cela soit Orléans, son dernier moyen métrage (où se dessinait déjà les contours de Mercuriales) ou encore Andorre, son premier court métrage documentaire. Mercuriales ne déroge pas à la règle et empreinte son nom aux deux tours jumelles qui surplombent le boulevard périphérique de Paris, à Bagnolet. Construites dans les années 70 pour rééquilibrer les quartiers d'affaires de l'Est parisien, le projet immobilier ambitieux a toutefois dû s'arrêter à cause de la crise pétrolière. Portant les stigmates d'une modernité passé et le déclin d'une époque jadis flamboyante, elles nous rappellent aussi intrinsèquement les Twin Towers de New-York et le malheureux spectacle de nuage de cendres qui ouvrait ce début de millénaire.


Shellac

Les Mercuriales, aux lettres illuminées d'un néon bleu nuit, Virgil Vernier les apercevait de sa chambre d'enfant. C'est ainsi que les tours dressées là où le soleil se lève et se couche lui ont inspiré les deux protagonistes de son film. En effet, les deux piliers Ouest et Est prennent vie à travers deux jeunes filles ingénieusement choisies pour leur fausse gémellité : une française (Joane, interprétée par la lumineuse Philippine Stindel) et une moldave (Lisa, incarnée par la fascinante mannequin Ana Neborac). La première, réceptionniste dans l'une des deux tours, se rêve danseuse mais trouve sa réalité dans une boîte de strip-tease et la seconde, venue pour les vacances à Paris, repartira finalement en Moldavie quand l'été touche à sa fin. Après leur rencontre dans ces tours, ensemble, elles vont passer un été à jouer les sœurs inséparables en se rendant à différentes rites ensemble (anniversaire, mariage …), au fil de leur parcours, elles y croiseront toute une panoplie de personnes dont la présence est certes furtive mais toujours authentique et sincère : il y a Loulou, la colocataire de Joane qui s'apprête à se marier, sa fille de dix ans mais déjà mature et sa bande d'amis, un jeune musulman fraîchement converti, un jeune homme timide ...

Mercuriales est à l'image de son

synopsis : "Cette histoire se passe en des temps reculés, des temps de violence. Partout à travers l'Europe une sorte de guerre se propageait. Dans une ville il y avait deux sœurs qui vivaient…" autrement dit, volontairement imprécis et mystérieux. En regardant le film, on comprend que le souci narratif a été relayé au second plan car ce qui importe au cinéaste, c'est de peindre un tableau impressionniste d'une jungle contemporaine teintée de mysticisme. Le film s'ouvre au sous-sol de l'une des tours Mercuriales sur un tableau de contrôle au look futuriste, puis on suit un jeune homme noir, fraîchement embauché, en train d'apprendre les tâches de son poste d'agent de sécurité. Ce personnage mutique constitue un motif, il réapparaît à trois reprises dans le film à chaque fois en s'essayant à un autre travail, mais qui se trouve au final être la même chose (il passe d'agent de sécurité des tours à celui d'un supermarché et s'engage enfin dans l'armée comme soldat). Ainsi le cinéaste dispose le champ de la vigilance, et apparemment le besoin d'une sécurité toujours grandissante, mais sans jamais laisser entrevoir le contre-champ, celui du danger. En effet dans ce film, rien n'est explicite, tout n'est qu'évocation, il suffit à Virgil Vernier de parsemer ici et là quelques parfums et lumières et de filmer ses sujets comme s'il captait des natures mortes pour faire naître chez le spectateur un sentiment d'angoisse. La précarité des événements mis en scène laisse un goût de cendre. Or, si la fin d'une époque est proche et le chaos lancinant, nous ne savons pourtant jamais d'où ce dernier provient.

Attaché à l'art primitif et à l'art naïf, comme ils sont illustrés par les dessins de Lisa dans le film, le cinéaste porte également un intérêt pour les croyances ancestrales et construit au sein de son récit la manifestation d'un monde sensible, parallèle, régi par le symbolisme (invocation, magie …). A l'heure du tout numérique et du 3D, Mercuriales a été tourné en pellicule 16mm. Le travail de Jordane Chouzenoux (Qui Vive, Andorre, Snow Canon) a offert une photographie à la fois hypnotique et totalement anachronique, voire atemporelle, à l'image de l'architecture de Bagnolet. La bande-son originale, elle, a été composée par le New-Yorkais James Ferrano qui avait déjà collaboré avec Virgil Vernier. Sa musique lo-fi faite de souffles et de saturations est "sale", toute comme la pellicule 16mm : ces deux pôles audiovisuels font de Mercuriales un cinéma organique, une expérience incantatoire en somme.

En illustrant une jeunesse sans idéaux mais croyant en un au-delà mystique, Mercuriales invoque un futurisme des années 70 pour mieux évoquer le présent. En associant la laideur et la beauté, le banal et l'étrange, le génie du film est d'opter pour la poésie en tant que vocabulaire cinématographique là où la plupart des autres préfère le réalisme ou le naturalisme. Virgil Vernier, en gardien de nuit, nous conte un rêve halluciné en dressant une vision hallucinatoire au même titre que celle que Jean Charles Hue nous avait mise en bouche avec Mange tes morts. Sélectionné à la dernière édition du Festival de Cannes à l'ACID (l'Association du Cinéma Indépendant pour sa Diffusion), qui est une section parallèle modeste mais néanmoins dénicheuse de pépites (Of Men and War, C'est eux les chiens ..., La Bataille de Solférino), Mercuriales constitue le matériau rare et étincelant dans la production française de 2014, et Virgil Vernier, un cinéaste innovant à suivre de très près.

- Lisha Pu

TIMBUKTU, DÉSERT FERTILE

Alors que le mot « islamophobie » empeste le débat public et que l'infadah (de l'arabe « soulèvement ») touche autant ceux qui s'attaquent aux musulmans que ceux qui les défendent - et se défendent, Adberrahmane Sissako accomplit la gageure de montrer dans son dernier film toute la beauté d'une culture menacée par les extrémismes. Un film sur la liberté, coûte que coûte.



Le Pacte

Poursuivie par un 4x4, une gazelle s'enfuit à travers les dunes du Sahara. Des coups de feu retentissent. « Fatiguez-là ! » ordonnent ses poursuivants : l'animal doit être capturé vivant. Ainsi commence Timbuktu, le film du réalisateur mauritanien. L'intrigue a pour cadre le Mali de 2012, celui dont des djihadistes de toutes nationalités ont pris le pouvoir par la force et dans lequel on peut mourir pour avoir joué au football. Tombouctou est devenue une ville fantôme alors que les troupes armées (on peut lire « police islamiste » sur leurs gilets pare-balles) sillonnent les rues ocres et poussiéreuses.

À côté de ce désert humain, étrange paradoxe, le désert réel semble une oasis de paix. Protégés par des mers de sable, quelques éleveurs de bêtes vivent paisiblement dans leurs tentes respectives. C'est le cas de Kidane, mari de Satima et père de Toya, douze ans. Il possède un cheptel de huit vaches, dont prend régulièrement soin Issan, un orphelin débrouillard. Parmi elles, GPS, la préférée de son maître qui tient son drôle de nom de sa faculté à guider ses congénères. Alors que les actes de répression des extrémistes rendent invivable le quotidien des habitants de Tombouctou, un événement fait basculer la vie de Kidane et sa famille. Justice(s) – celle des hommes et celle de dieu – seront faites.

En entrelaçant deux intrigues, qu'on peut polariser entre désert et ville, histoire singulière et histoire collective, Sissako décrit la montée des extrémismes religieux comme un fait total touchant tout et tout le monde. Le film aurait pu être une froide démonstration de l'absurdité d'une guerre intestine ; au contraire, Timbuktu a su s'épanouir en incarnant les tensions idéologiques dans des héros faits de chair et de sang. Et de croyances. D'ailleurs, ce n'est pas l'absence de croyance que poursuivent les djihadistes, mais la pluralité des pratiques, une diversité apparemment trop dangereuse.

En héros tragiques, quelques âmes rebelles résistent. Beaucoup sont écrasés, les femmes restant les grandes victimes. Une jeune fille est arrêtée pour avoir téléphoné dans la rue. « À qui tu parles ? » lui demande avec agressivité l'un de ses détracteurs. Quand elle répond que c'est à son frère, ils ne la croient pas et l'embarquent. Un groupe d'amis célèbre la grandeur d'Allah en musique, dans le secret d'un salon. Émerge alors la magnifique voix de l'une des deux femmes présentes, petit rappel de Bamako, le précédent film de Sissako. Un moment de


Le Pacte

grâce, qui sera interrompu par une brigade du Djihad : il est interdit de chanter, même à la gloire de dieu. Mais ceux qui respectent à la lettre les invectives des extrémistes ne sont pas mieux lotis. Tel en est d'une jeune femme mariée de force à l'un de ces élus de dieu, pour avoir été voilée de pied en cap. « Une musulmane comme il se doit ».

Ces hommes de dieu ne sont pourtant pas sans contradictions. Abdelkrim fume et convoite Satima, une femme mariée ; les forces armées interdisent ce football qu'ils adorent et dont ils parlent à longueur d'après-midi ; le juge compatit mais ne se résout pas à la clémence. Si l'on s'en tenait à cela, Timbuktu ne serait pas loin du portrait complaisant, montrant la fragilité de ces hommes qui ont voulu s'approcher du divin et ont échoué, inévitablement.

Cependant, le regard critique de Sissako tombe sur leurs têtes comme un couperet en une scène terrible, qui arrive tardivement dans le film : un couple adultérin est ensablé puis lapidé. Les bourreaux, nombreux, ne sont pas montrés. Seules les pierres entourant les têtes ensanglantées et sans vie font office de réquisitoire. Pour le spectateur, la sentence est sans appel.

Mais Timbuktu est avant tout un film d'une grande beauté. Grâce à son format panoramique, les paysages arides de l'Afrique de l'Ouest se déploient, océans de sable et de poussière. Ici et là, un point d'eau dans lequel se reflète le soleil et les corps immergés. Et puis le silence du temps qui passe, dérangé seulement par le bruit du vent dans les dunes. Cette image d'une Afrique immémoriale est rattrapée par la réalité de l'ère numérique, où le téléphone portable est plus accessible que l'eau potable. Une Afrique qui s'émancipe des clichés européens, parce que vue de l'intérieur ; une Afrique que l'on voit trop peu sur nos écrans. Une Afrique encore, qui n'a pas une mais des identités, incarnées dans une variété de dialectes.

Et puis il y a les persistances d'une culture ancestrale dans laquelle l'animisme et la sorcellerie sont de mise. Une femme incarne cette tradition, moitié magicienne moitié princesse, vêtue de haillons, de grelots et d'une grandiose robe à traîne multicolore. Peut-être folle aussi, avec son coq apprivoisé sur l'épaule. Mais qui ne le serait pas à sa place ?

- Marie Beckrich

LE RÊVEUR CINÉASTE

Mettre un rêve en image n'a jamais été chose aisée. Il faut penser que la caméra n'est pas l'outil qui crée mais plutôt l'intermédiaire qui permet le passage du rêve à la réalité. Le créateur est l'humain, le penseur. Il arrive ainsi qu'un réalisateur soit lui-même rêveur et tire son inspiration de ses escapades nocturnes. Ce qui rend les films qui traitent du rêve si passionnants, c'est ce questionnement qui prédomine : Le réalisateur s'est-il lui-même servi de ses songes avant d'en porter son inspiration à l'écran ? La vraie création ne serait-elle pas l'exposition des rêves du cinéaste ?



Les deux réalisateurs : Dalí à gauche, Buñuel à droite - Droits Réservés

En tout esprit se cache un rêveur. Ici, le rêveur est un grand esprit puisqu'il a donné naissance à certains des plus grands classiques du cinéma hollywoodien et se nomme Francis Ford Coppola. Le film qui éveille notre intérêt s'appelle Twixt. Il n'est pas l'un de ceux qui engendra mouvement de foule à sa sortie, c'est pourtant jusqu'à présent le dernier film du conquérant de la nouvelle vague hollywoodienne. Ce fondu mélancolique d'horreur, de suspens et d'humour noir serait justement né d'un rêve. En effet, lors d'un séjour à Istanbul, le réalisateur n'a cessé de rêver qu'une jeune fille lui apparaissait dans un univers inquiétant et éthéré, c'est cette image qui aurait ouvert le chemin au cinéaste. Dans une bourgade perdue des Etats Unis, un écrivain sur le déclin (interprété par Val Kilmer) vient faire la promotion de son dernier roman d'épouvante. Alors que l'auteur, Hall Baltimore, commence à craindre le syndrome de la page blanche, le shérif des lieux vient lui proposer une collaboration qui l'entrainera dans la mystérieuse histoire du meurtre d'une jeune fille rappelant douloureusement à l'écrivain la mort de sa propre fille. Une série événements vont dévoiler que les indices dont il a besoin pour démêler cette affaire et trouver l'inspiration se cachent en fait dans son subconscient…

Coppola, admirateur du genre gothique, aurait par ailleurs rêvé à plusieurs reprises de longues conversations avec Edgar Allan Poe. C'est en s'inspirant de ses échanges crépusculaires avec ce pionnier de la science fiction que Coppola met en scène, dans Twixt, la rencontre en songe de Baltimore avec Poe. C'est ainsi que l'on comprend qu'Hall Baltimore n'est autre que l'alter ego de Coppola, un personnage rongé par la mélancolie et la perte de

l'être cher, car de la même manière Coppola a perdu son fils, Gian-Carlo, mort à l'âge de 23 ans dans un accident de speed boat. Et ne pouvant être plus explicite, le cinéaste va jusqu'à faire mystérieusement mourir la jeune fille de Baltimore…à bord d'un speed boat. Celui que l'on considère comme l'un des plus grands maîtres du septième art a su, grâce à ce film, se mettre à nu face au spectateur, et si plusieurs critiques n'ont pas trouvé à ce film un charisme comparable à ses anciennes réalisations, lui a su y fournir un travail sur soi et une introspection qui ne le rendra que plus fort.

Lorsque l'on parle d'un cinéma directement issu de l'onirisme, il est difficile de contourner les œuvres de Luis Buñuel. Le réalisateur d'origine espagnole est en effet l'un des précurseurs d'un style cinématographique surréaliste auquel il a su donner naissance en partie grâce à de nombreuses et scrupuleuses prises en notes des images qui ont pu hanter son sommeil. Ici, pour ne pas avoir à étaler négligemment et précipitamment toutes les œuvres de cet innovateur du cinéma surréaliste, on décide de s'attarder sur son premier court métrage : Un chien Andalou. Ce film est relativement complexe à résumer : il s'agit d'une succession de scènes qui privilégient le symbolisme à travers plusieurs images, décors et objets. Le fil conducteur est une relation entre un homme et une femme qui devient peu à peu conflictuelle : l'homme poussé par le désir de l'autre sexe ne peut contrôler la passion qui le ronge et tente de posséder la beauté féminine. Celle-ci résiste sans cesse, renforçant ainsi la violence de l'affrontement des deux sexes.
Ce court métrage muet d'une quinzaine de minutes est non seulement le fruit de prises de notes à l'issue des rêves du cinéaste, mais c'est surtout l'enfant du mariage de deux songes. En effet, lors de ses études à Madrid, Buñuel se lie rapidement d'amitié avec Salvador Dalí. La réalisation de ce court métrage est la conséquence de l'association de ces deux artistes. Buñuel raconte que lors d'une visite chez son ami, ils s'étaient décrits leurs rêves respectifs. Ainsi, peu de temps auparavant, Buñuel avait rêvé qu'un nuage effilé venait couper la lune puis une lame de rasoir venait ensuite fendre un œil. Dalí de son côté raconte que la nuit précédente, l'image d'une main trouée d'où surgissaient des fourmis lui était apparue dans son sommeil. Dalí propose rapidement : « et si nous faisions un film en partant de ça ? ». Et de là commence le voyage surréaliste qu'est Un chien Andalou, dont les images les plus marquantes sont la traversée de la pleine lune par un nuage effiloché suivit d'un œil grand ouvert qui se voit tranché par la lame d'un rasoir, et enfin la paume d'une main dont des fourmis ne cessent de jaillir.
Les deux réalisateurs ont conçu ici un scénario qui s'est écrit en seulement six jours. « Nous étions en telle symbiose qu'il n'y avait pas de discussion » raconte Buñuel aux cahiers du cinéma. Si ces deux créateurs réalisent ensemble un univers énigmatique et laissent le spectateur libre de l'interpréter, ils ont inventé la symbiose parfaite qui renforce une relation entre deux génies dans un geste artistique proche du surréalisme.

Cette même Espagne qui a vu naître Buñuel est aujourd'hui encore une terre blessée par l'une des plus grandes plaies qui aient pu fendre ce pays dans un conflit fratricide. Ici la dictature d'après guerre est vue par l'œil assuré du réalisateur Mexicain Guillermo del Toro. Il décide de faire cohabiter le monde féerique des songes d'une enfant et une vision plus historique du conflit qui oppose les rebelles et les franquistes, le tout dans cet audacieux coup de maître qu'est Le labyrinthe de Pan : en 1944, 5 ans après la fin de la guerre civile, l'Espagne est sous la coupe de Franco. La jeune Ofelia est une aventureuse. Amatrice de contes de fée, elle voyage au coté de sa mère enceinte d'un capitaine de l'armée Franquiste. Pour Ofelia, cet homme qu'elle ne souhaite pas considérer comme son beau père, est un homme tyrannique et sanguinaire, c'est en partie la raison pour laquelle elle décide de s'isoler dans la lecture des contes. Une nuit, dans un élan de curiosité, la jeune fille décide de s'aventurer dans les ruines d'un labyrinthe voisin de sa nouvelle maison, elle y découvre un faune inquiétant qui lui révèle qu'elle est en fait la réincarnation d'une princesse échappée d'un monde souterrain. Il lui soumet alors trois épreuves qui permettront à Ofelia de retourner auprès de ses vrais parents …
Le labyrinthe de Pan est en fait issu de vingt ans de griffonnages, d'idées, de dessins et d'éléments d'intrigues dans le carnet de notes de Guillermo Del Toro. Il explique que l'idée qu'il a eu d'exploiter la mythologie, en particulier le faune, est née de rêves lucides qu'il faisait régulièrement étant enfant : la créature mi-homme mi-bouc lui apparaissait alors qu'il se croyait éveillé. Del Toro décide ici de créer une version de la créature quelque peu différente du faune classique, il imagine un être à la démarche instable, un visage de bouc sur un corps squelettique encombré d'herbe, de feuilles et de terre. Par sa création, le réalisateur prend l'initiative de faire face à des rêves qui ont marqués son enfance ; un moyen de faire du spectateur le récepteur et l'analyste des paroles d'un homme qui désire entretenir ce lien avec l'enfance.

En effet, mettre un rêve en image n'a jamais été chose aisée, mais ces quatre créateurs ont su faire de la caméra le projecteur de leur songe. Et d'autres encore ont excellé dans le genre. Mais Coppola, Buñuel, Dalí et Guillermo del Toro ont clairement su divulguer au spectateur leur interprétation d'un monde qui aujourd'hui encore, reste mystérieux…

- Nicolas Cury

20 000 JOURS SUR TERRE
KILLING THE ROCK

Quelques accords au piano et cette voix. Grave, théâtrale. Nick Cave est de ces musiciens-comédiens, de ceux qui vivent avec la scène un rapport organique, qui en font un unique moyen d'expression et ultime défouloir. Alors avec 20 000 jours sur Terre, le purgatoire était espéré : Deux heures de musique, de foule en délire ; deux heures de Rock N'Roll. Au lieu de ça, seulement 4 minutes de pauvres répétitions avortées en plein crescendo et un maigre concert planté au milieu du film, allez savoir pourquoi. Quant aux chansons abordées, comme Push The sky Away et ses chœurs d'enfants, elles ont été martyrisés. La chanson est abordée lors d'une répétition mais les enfants bafouillent et le temps qu'ils puissent y arriver, cut. Nick Cave est heureusement son propre acteur et l'interprète de ses compositions. Il évite de justesse le massacre du Rock N'Roll.


Carlotta Films

Le film sur la vie de Nick Cave, éternel acolyte du barbu Warren Ellis, démarre dans un immense split-screen - littéralement, un écran divisé en plusieurs autres écrans. De son premier cri à ses premiers lives en monochrome, Iain Forsyth et Jane Pollard nous martèlent d'images de la vie de Cave. Après ce sprint immense vers le 20 000ème jour de sa vie, son réveil sonne. Nick Cave l'éteint et se lève d'un lit big size pour aller créer, expliquant alors qu'il est en dehors du monde des humains, en dehors de toute réalité. Il ressasse constamment son passé dans les cartons et les questions. Les voix sont feutrées, le son propre. L'image est soignée, les éclairages aussi : la mise en scène est pensée pour agrandir la valeur du personnage de Nick Cave, comme pour en faire un mythe. Mais le conte du chanteur torturé et iconique est bien connu. Derrière le masque il y a l'homme. 20 000 Jours sur terre, ce n'est que l'homme ou presque. Nick Cave chez le psy, Nick Cave en concert. Une sorte de Martine à la ferme version Coc'Rock.

Un puzzle de 20 000 pièces trouvé dans une brocante, c'est un peu un cadeau empoisonné. Un puzzle de ce genre (oui, ça fait quand même beaucoup de pièces), ça peut être sympa, nous occuper quelques nuits et nous donner de la patate lorsqu'on en vient à bout. A l'ouverture de la boîte, ça peut être l'apothéose. Mais lorsqu'il manque des pièces, c'est moins sympa. 20 000 Jours sur Terre, c'est un peu ce genre de puzzle : il n'y a que la moitié des pièces, pas les plus belles mais les unies, les morceaux de ciel et de terre. Celles qui font que vous savez où est le haut, où est le bas. Dans le film, on pourrait croire


Carlotta Films

en la présence de deux noyaux durs, de deux scènes autour desquelles tout gravite, comme les coins indispensables du puzzle dans lesquelles les pièces s'agencent.

La scène du psy en fait partie et devient une aiguille, les autres séquences, la botte de foin. On ne sait donc pas en quelle année nous sommes et toute forme de contextualisation est simplement supprimée. Comme si Iain Forsyth et Jane Pollard avaient décidé de transgresser les schémas traditionnels cinématographiques dans la simple envie de se rendre atypique. Plus qu'une transgression des schémas scénaristiques, c'est une transgression de toute logique narrative. Au revoir la cause-conséquence, bonjour l'enchâssement illogique des moments de la vie de Cave. A côté, Pulp Fiction de Quentin Tarantino est linéaire. Le film se croit innovant comme certains se croient subversifs. Renverser les codes ? C'est courageux mais un peu prétentieux. Surprenant et original. Mais ni brillant ni intéressant, et l'unité des 24 h que devait raconter le film est brisée, nos repères, envolés.
Iain Forsyth et Jane Pollard veulent mêler réalité et fiction mais différencient ces deux dimensions seulement par l'esthétique : la réalité est floue, les sons indistincts et la caméra bancale tandis que la fiction sera toujours lissée à la fois dans les voix et dans l'image. La fiction idéalisée, il devient compliqué de retracer la vie de Nick Cave alors le récit se perd dans ses affabulations qui ne parlent qu'aux fans. Après une introduction magnifiquement mensongère, le futile prend le dessus sur un orgasme pourtant promis.

- Benoit Michaely & Emma Pellegrino

2014 FAIT SON CINÉMA

2014, année sombre par bien des aspects surprend quant à ses sorties cinématographiques. Du loufoque (The Grand Budapest Hôtel) à l'odyssée (Les combattants), le public vient rêver. Plus que jamais, le cinéma se veut populaire par beaucoup de récits humains loin du pessimisme et de la pitié (Bande de Filles, Mommy...). L'univers imaginaire de la SF où le déjanté est le grand élu : nous devenons Astronaute avec Interstellar, voyageons dans un futur rosé grâce à Her, partons à travers les méandres de l'animation par Le vent se lève. Mais le cinéma cette année a été maintes fois une expérience de groupe. Un intense moment de partage et d'émotion. Le cinéma de 2014 nous fait du bien en nous emmenant dans une folie douce que l'on espère, 2015 n'éradiquera pas.



DR
DR
DR

LE TOP

1 – THE GRAND BUDAPEST HOTEL, WES ANDERSON

2 – MOMMY, XAVIER DOLAN

3 – INTERSTELLAR, CHRISTOPHER NOLAN

4 – GONE GIRL, DAVID FINCHER
5 – ONLY LOVERS LEFT ALIVE, JIM JARMUSCH
6 – TRUE DETECTIVE, NIC PIZZOLATTO
7 – HER, SPIKE JONZE
8 – DALLAS BUYERS CLUB, J.-M. VALLÉE
9 – LE VENT SE LÈVE, HAYAO MIYAZAKI
10 – LES COMBATTANTS, T. CAILLEY

Le choix de la rédaction

Only lovers left Alive, **J. Jarmusch**

Only Lovers Left Alive nous permet en 2h d'observer la déliquescence d'une ville, Détroit, mais aussi celle d'un monde, le notre. Et pourtant au travers des objets, de l'art et de la relation d'Adam et Eve une certaine continuité réside, alors que le reste semble se détruire. Jim Jarmusch a signé un nouveau bijou, toujours aussi emprunt de culture underground, qui ravira plus d'un amoureux de musique.

Louison Labordie

Maps to the stars, **D. Cronenberg**

Loin du Hollywood scintillant qu'on nous vend dans les médias, Maps to the stars est la peinture sombre d'un milieu où les stars ressemblent plus à des bêtes de foires qu'à de beaux apollons. Entre relations incestueuses, crises d'hystéries sur cuvettes de chiottes et apparition surnaturelle en poésie, c'est encore un film à l'image de Cronenberg : jouissif, malsain, étrange et viscéral. Ni pessimiste, ni caricatural, Maps to the stars est une œuvre de génie où se mêlent vices, philosophie et narration. Mais c'est aussi et surtout dernier vrai rôle de Julianne Moore… peut-être avant longtemps.

Benoît Michaëly

Mommy, **Xavier Dolan**

Non pas parce que c'était pour moi le meilleur, mais parce qu'en allant le voir, je me suis sentie appartenir à un tout, une communauté. Dans la salle, il s'est passé quelque chose. On était ensemble à vivre ce fort moment, un vrai partage !

Marie Beckrich

Alliant de merveilleux plans, une bande son à couper le souffle et des acteurs vrais et audacieux, Xavier Dolan nous livre, avec Mommy, un mélo-drame puissant sur les liens mère et fils.

Thibaut Galis

Xavier Dolan nous embarque à travers sa caméra dans un monde tout aussi beau que déchirant, où tous les sentiments sont poussés à l'extrême, où les personnages hurlent et où l'ambiance est oppressante quoique majestueuse. Mommy est une ode grandiose aux sens, aux couleurs éclatantes, à la puissance des sons qui transpercent le silence, et plus profondément une ode à la jeunesse qui cherche à s'exprimer.

Anne-Charlotte Msnr

Boyhood, **Richard Linklater**

Boyhood était pour moi l'un des meilleurs films de 2014. Une ambiance originale et unique est créée grâce aux acteurs qu'on voit évoluer et grandir. Le réalisme du film le rend très émouvant et même poétique. Le thème du passage de l'enfance à l'âge adulte est traité avec beaucoup de sensibilité et de justesse. Un magnifique film.

Valentine Fourcart

Alleluia, **Fabrice Du Welz**

Peu de films en cette année 2014 nous ont secoués viscéralement, Alléluia du belge Fabrice Du Welz en fait partie. Mélangeant les genres avec subtilité (enchaînant une scène d'horreur avec une scène à la limite de la comédie musicale), développant ses personnages bigger than life jusque dans leurs derniers retranchements, les filmant avec une promiscuité tantôt dérangeante, tantôt bouleversante, et livrant une scène fantasmagorique sous acide la plus hypnotisante qui nous ait été donné de voir depuis longtemps : Alléluia dynamite un cinéma de genre francophone en berne depuis de nombreuses années, et offre une véritable alternative dans notre paysage cinématographique.

Nicolas Renaud

Night Call, **Dan Gilroy**

Irrévérencieux, séduisant et sur

prenant, c'est l'ultime surprise de

2014, quand on croyait presque que le cinéma s'était arrêté avec Interstellar. Il nous remet la tête dans les étoiles.

Philippe Husson

Eau Argentée, **O. Mohammed**

Entre Homs et Paris, un dialogue entre un cinéaste exilé et une poétesse kurde habitant en Syrie a donné ce film coup de poing, un cri d'amour à la fois pour la Syrie et pour le cinéma, un geste nécessaire pour tenter de témoigner de la violence extrême de cette guerre qui, par son absurdité fait naître la poésie, comme ce plan où un petit garçon orphelin cueille une coquelicot au milieu des décombres.

Lisha Pu

True Detective, **Nic Pizzolatto**

Mon coup de cœur 2014. C'est une série maîtrisée, brillante, efficace, absolument fascinante avec des acteurs formidables.

Noa Coupey

Gone Girl, **David Fincher**

J'hésite beaucoup avec Boy Hood, mais je choisis Gone Girl pour le scénario et la photographie. Gone Girl est un film marquant et extraordinairement bien ficelé au niveau du scénario. Un seul regret : la fin qui est, à mon sens, un peu bancale. Mais ça ne m'a pas étonné car je pense qu'il est très très très difficile de terminer une telle histoire. Au niveau du casting, Ben Affleck joue magnifiquement bien de son air neutre qui lui était souvent reproché, il en fait un atout. Un excellent film.

Tom Vander Borght

- La rédaction cinéma

Littérature



LA SÉDUCTION D'AUTREFOIS

Par-delà l'image de temps des ténèbres, l'ère médiévale s'avère être tout autre que ne le laissèrent penser les hommes de la Renaissance. Il y avait les guerres, les épidémies, les famines, mais il y avait aussi une certaine finesse ; et l'une des expressions de cette finesse est l'amour courtois. L'amour courtois, ou la fin'amor dans sa forme occitane, est une forme codifiée de l'amour prônant la délicatesse et aspirant à la perfection par des sentiments purs. Cet idéal amoureux se propage en Europe sous l'influence des poètes arabes dont les vers circulent dans le Midi de la France grâce à Al-Andalus, c'est-à-dire les États musulmans de la péninsule ibérique. Tout commence par l'enamoratio, le désir d'aimer et d'être aimé, et se poursuit par une série d'épreuves pour conquérir le coeur de la femme aimée sans l'offenser. L'amoureux a recours à la poésie courtoise, un genre littéraire qui atteindra son apogée au XIIe siècle. Voici l'histoire de sentiments bien différents des nôtres, avec les mots qui les firent vivre.

L'amour courtois se démarque d'emblée par le fait que la poésie y tient une place fondamentale. L'amant est poète et une équivalence émerge entre le fait d'aimer et celui de chanter. Dans le Midi de la France, les amants-poètes sont les troubadours et dans le Nord, ce sont les trouvères ; le troubadour Bernard de Ventadour écrit : « Ce n'est pas merveille si je chante mieux que tout autre chanteur ; c'est que, plus que tous les autres, je me soumets à Amour et lui obéis : coeur et corps, savoir et sens, pouvoir et force, je lui ai tout donné. ». La fin'amor reproduit le schéma féodal à l'exception que la femme est suzeraine à la place de l'homme : elle est la domna. Ainsi des senhals, masculinisations élogieuses de la dame, fleurissent et se répandent : « mi dons » est l'un des senhals les plus employés. La fin'amor permet également d'introduire une nouvelle valeur parmi la noblesse, une valeur de pureté, qui donne aux hommes un autre loisir que les activités guerrières ; cependant, dans le Nord, l'amour courtois prend des allures chevaleresques et la soumission à la femme est plus démonstrative, ancrée dans un code, que réelle. Cependant cet art de l'amour n'est pas réservé à l'aristocratie puisque toutes les couches sociales s'emploient à le pratiquer : le premier troubadour fut le duc Guillaume IX de Poitiers, mais le célèbre Bernard de Ventadour était d'extraction modeste - sa mère était servante. Et partout les hommes se font adorateurs de la femme parfaite. Ils luttent contre les losengiers, ces hommes jaloux et médisants, pour gagner et garder les faveurs de la domna. Ils confient leurs sentiments dans les cansos, les chansons qu'ils composent. Une forme poétique féconde.

« Que sont mes amis devenus
Que j'avais de si près tenus
Et tant aimés
Ils ont été trop clairsemés
Je crois que le vent les a ôtés
L'amour est morte. »

(Rutebeuf)

L'organisation traditionnelle de la canso est simple. Elle est divisée en coblas, c'est-à-dire en strophes, qui se comptent généralement au nombre de quatre. Puis, dans une dernière strophe, le poète s'adresse directement à la dame : ces ultimes vers, correspondant à l'envoi, forment la tornada. L'amant, au moment de composer, peut choisir entre trois styles. Le trobar clus, chant d'amour au sens obscur, le trobar leu, expression certes versifiée mais simple voire naturelle, et le trobar ric, la canso avec une grande richesse de langage mais compréhensible, à mi-chemin entre le trobar clus et le trobar leu. Par la suite la canso, avec tous ses arts poétiques sous-jacents, donnera naissance au sirventès, écrit satirique, moraliste ou politique, aux hommages - comme la Cantilène de Sainte-Eulalie, écrite anonymement, et qui fut le premier texte à vocation littéraire en langue d'oïl- et surtout aux joc-partis, pièces à deux voix, comme ces vers de Thibaut de Champagne :

« Dame par grâce ! je vous demande une chose,
dites-moi le vrai et que Dieu vous bénisse !
Quand vous mourrez, et moi aussi (moi le premier,
car après vous je ne pourrais plus vivre),
que deviendra l'Amour, cet ébahi ? [...]
- Par Dieu ! Thibaut, à ma connaissance,
aucune mort ne fera périr l'Amour. »

La canso est chantée selon le bon vouloir de la domna, comme en témoigne la Sérénade de Guiraut Riquier : « A son bel amant la dame / A donné délai d'amour / En mandant le lieu et l'heure ». De là la



femme réagit différemment selon son envie : elle peut faire un guerredon pour encourager l'homme - en donnant son écharpe par exemple - ou bien feindre l'indifférence, provoquant ainsi la joï - sentiment plaisant mais douloureux de l'amant face à l'inertie de l'être aimé. Au fil des acceptations de la dame, les épreuves se succèdent avec leurs codes allant du simple regard au don de son corps ; parmi ces épreuves figure l'assag, où l'amant se couche dans le lit de la domna sans rien faire d'autre pour prouver la pureté de ses sentiments. Au final, une fois les deux amants unis, ils peuvent choisir entre l'amor purus, sorte d'amour platonicien, et l'amor mixtus, idéal amoureux incluant également les plaisirs charnels.

Mais en réalité l'amour courtois perd son essence au fil du temps. André Le Chapelain rapporte qu'à partir de la moitié du XIIe siècle certaines femmes font comparaître leurs amants devant les cours judiciaires pour régler les litiges entre rivaux ; de là naît un code courtois, et la fin'amor perd sa spontanéité. De même, à la fin du XIIIe siècle, l'amour courtois subit une perte de vitesse due à l'émergence de la morale chrétienne en Occident. L'Église catholique ne tolérant pas l'adultère, elle condamne la fin'amor puisque la base même de cette dernière est l'adultère. Pour éviter les foudres de Dieu et pour se plier à la volonté papale, devenue puissante depuis les réformes des décennies précédentes, les hommes et les femmes abandonnent progressivement l'amour courtois ou en pratiquent un nouveau genre. La Vierge Marie est considérée comme la seule femme digne d'amour et la fin'amor tourne au mysticisme et à la dévotion. Comble du comble, les recherches scientifiques semblent montrer que l'amour courtois n'était pas si féminin que cela. La dame était en effet contrainte à la réciprocité des sentiments éprouvés par l'homme. Quant à l'historien médiéviste Georges Duby, il considère que l'amour courtois était un jeu éducatif masculin pour apprendre aux jovenes (jeunes hommes non mariés) à maîtriser leurs pulsions et leurs sentiments (ce qui ne les empêchait pas de satisfaire leur libido avec des femmes d'un rang inférieur), se distinguer du peuple par la culture et les moeurs et à plaire au seigneur suzerain, flatté que sa femme soit courtisée.

Ainsi la fin'amor disparut. Mais l'Amour a survécu. Il est là. Et nos cœurs continuent de battre.

- Loic Pierrot

NOTRE-DAME DE PARIS DE VICTOR HUGO

Ils sont venus l'éveiller, ces premiers feux de l'an, avec leurs gerbes superbes lancées au hasard des ténèbres. Ils sont venus baigner l'œil unique du cyclope de pierre qui sommeillait depuis des siècles au cœur même de Paris. Ravivant la mémoire de cette bâtisse appelée Notre-Dame, ils ont été les premiers à entendre le murmure immémorial s'échappant des pierres même de l'édifice. De ce chuchotement est née une histoire, la même qui fut écrite par Victor Hugo il y a trois siècles et qui compte en silence la chute d'un empire mais aussi celle d'amours impossibles. Voici l'histoire de Notre-Dame de Paris.



Notre-Dame de Paris illustré par Benjamin Lacombe

C'est une histoire que la plupart des français connaissent, celle d'une bohémienne orpheline appelée la Esmeralda qui danse sur le parvis de l'église de Notre-Dame en compagnie de sa chèvre Djali afin de gagner sa vie dans la France du XVème. Folle d'amour pour un gentilhomme appelé Phoebus, elle ensorcelle tous ceux qu'elle croise avec ses manières orientales, qu'il s'agisse d'hommes ou de femmes ou bien encore du dernier des reclus, de ce bossu qu'on appelle Quasimodo et qui passe sa vie caché aux yeux du monde dans les entrailles de la cathédrale de Paris. Surplombant cette scène, un prêtre aux airs lugubres observe et attend patiemment son heure pour mettre un terme aux agissements de cette créature de feu et de rêve qui détourne les fidèles du sacré. Son nom, Claude Frollo. Personnage paradoxal, cet ecclésiastique conservateur se laisse cependant gagner peu à peu par l'ivresse d'un amour contre lequel il se défend, lutte et finalement perd. Tous ces éléments ont été repris aussi bien dans l'adaptation animée qu'en a fait Walt Disney que dans la comédie musicale mise en scène par Gilles Maheu en 1998, mais connaissez-vous réellement les fondements de Notre-Dame de Paris, ce roman que Victor Hugo publia en 1830 ? Rien n'est moins sûr. Voici donc une petite séance de rattrapage concernant ce classique.

Des rires, des bouffonneries, de l'irrévérence, voici tout ce que le dramaturge Pierre Gringoire redoutait pour la présentation de sa Moralité, cette pièce de théâtre pieuse destinée à éduquer le peuple. Mais rien ne vient le sauver en ce 6 janvier 1482, dans le Palais de Justice, place forte du royaume où l'on se moque ouvertement de sa représentation qui ennuie les pauvres et les bourgeois. Faites place à l'amusement véritable, au couronnement du pape des fous, que diable ! Voici ce qui divertit et fait s'agiter tout un chacun dans des positions grotesques. Le plus laid gagnera sa couronne. Les visages se défigurent, s'écrasent et se distendent mais « la plus belle laideur » revient à celui qui n'entend ni ne comprend totalement la scène. Quasimodo hissé sur des épaules, Quasimodo acclamé, Quasimodo couronné. C'est un siècle brisé, un quinzième douloureux qui, au travers de la figure de ce pape éphémère, se voit révélé. Voici d'ores et déjà le ton donné par

Victor Hugo dans le premier chapitre de son roman qui relie habilement le moyen-âge et l'époque révolutionnaire. Comprendre les germes de la Révolution, la chute de l'Empire, voici secrètement le but de ce roman paru en 1831 sous les instances de l'éditeur Gosselin, avide de livrer au lectorat un nouveau best-seller estampillé Hugo. Mêlant les éléments moyenâgeux et des pointes de l'imaginaire romantique du XIX, Hugo livre alors une intrigue présentant la fin d'un âge et le début d'un autre, la fin du règne architectural ainsi que celle de son gardien, Claude Frollo « Mais l'architecture ne sera plus l'art social, l'art collectif, l'art dominant. Le grand poème, le grand édifice, la grande œuvre de l'humanité ne se bâtira plus, elle s'imprimera »* et le commencement de la « seconde Babel humaine » constituée désormais de ces livres imprimés qui révolutionnent tant l'approche de l'Homme au savoir. Le temps des mentors, des voyages initiatiques, prend fin, les livres sont désormais les garants de l'intelligence. Dernière flamme d'un feu presque éteint, Claude Frollo figure l'ancien régime des lettres, l'ancien régime du sens qui s'efface déjà presqu'entièrement dans l'avant-propos du roman comme le déclare magistralement Hugo : « Il y a quelques années [...] l'auteur de ce livre trouva dans un coin obscur de l'une des tours, ce mot gravé à la main sur le mur : ananké. -ce mot grec exprimant la fatalité et la nécessité a été tracé par Frollo lui-même- et ajoute « l'homme qui a écrit ce mot sur ce mur s'est effacé, il y a plusieurs siècles, du milieu des générations, le mot s'est à son tour effacé du mur de l'église, l'église elle-même s'effacera bientôt peut-être de la terre. C'est sur ce mot qu'on a fait ce livre. »**. Tout entier tourné vers cette esthétique de la disparition, ce roman est une tentative fragile de conservation d'une histoire de l'Histoire française qui voit ses valeurs s'effondrer et ses monuments être défigurés. Cette dilapidation du patrimoine devient alors un sujet central qui file tout le roman d'Hugo, qui, à l'époque de son écriture, se démène déjà pour la préservation des édifices devenus orphelins après la sanglante révolution de juillet 1830, leurs propriétaires bourgeois ayant du fuir le tumulte d'un Paris où la guillotine ne cesse de trancher des cous poudrés. Deux ans après ce roman, Victor Hugo écrira d'ailleurs un article cinglant dans la Revue des Deux Mondes à ce sujet : Guerre aux démolisseurs.

Tentant néanmoins de préserver ce qui peut l'être, le lecteur suit les espoirs un peu fous de Claude Frollo qui essaie par tous les moyens de retrouver l'idéal perdu en se faisant alchimiste, ce qui, pour un ecclésiaste, est un blasphème total. Il devient alors victime d'une tentation terrible, celle que lui inspire la Esmeralda. Son amour pour cette enfant du siècle nouveau dont le prénom signifie en espagnol "l'émeraude" bouleverse ses convictions les plus profondes et éveille en lui sa condition d'homme charnel si durement mise au rebut. Son obsession concernant le grand œuvre alchimique – qui revient à transformer du plomb en or – est ainsi intimement lié à cet amour puisque le lecteur érudit aura reconnu en la Esmeralda, autrement dit en l'émeraude, l'un des objets essentiels à l'accomplissement de la transmutation du métal vil en celui précieux.*** Mais cela, évidemment, est impossible, tout comme l'amour qu'il lui voue. Inassouvi demeure aussi l'amour d'Esmeralda pour le gentilhomme Phoebus dont le prénom signifie en latin “soleil", ce qui vient parfaire le tableau alchimique, le soleil étant dans la pensée de Frollo “de l'or en rayon". Par delà les êtres, ces personnages semblent alors désirer des idéaux inatteignables pour lesquels ils sont près à se sacrifier, ce qui est aussi le cas pour Quasimodo, cet homme brisé par le destin, à la fois mentalement et physiquement. Représentant de cet “entre-siècle” si l'on peut dire, le bossu borgne et muet est néanmoins l'être le plus adorable et le moins intéressé du roman, ce qui ne l'empêchera pas de connaitre une fin tragique bien que hautement poétique.

En ombre portée de ces événements particuliers, un autre motif plus politique se dessine au fil du roman, soit celui de l'affaiblissement et de la chute de l'autorité de Louis XI, aussi appelé l'universel aragne. Clin d'oeil au roman que Walter Scott publia en 1823, soit Quentin Durward qui, à sa manière, revisite de même le XVème et la royauté, Hugo s'empare dans Notre-Dame de Paris de la figure du roi qu'il s'amuse à tourner en ridicule, toute prostrée qu'elle est entre les murs de la Bastille, rongée par la peur d'un soulèvement populaire. Vieillissante, malade et couarde, la tête royale se fait expliquer en ultime ironie par l'un de ses conseillers comment organiser une révolution, sans savoir que trois siècles plus tard cette même Bastille tombera sous les assauts d'un peuple furieux. Extrêmement dense, toute la trame de Notre-Dame de Paris ne saurait être exposée dans un article de cette ampleur, c'est pourquoi nous vous invitons à lire ce chef d'oeuvre d'environ 700 pages (ce pourrait être une de vos bonnes résolutions pour le nouvel an !).

- Marine Roux

NOUVELLE

PARANOÏA SUR RACINES

Tout était parti, comme bien souvent dans ce genre de situations, d'une phrase stupide, prononcée à la va-vite par un ou une amie qui vous veut du bien et qui ignore tout du mal qu'il va vous causer : "Je crois, mon cher Damascène, que l'arbre veut t'assassiner !", avait ainsi gueulé entre deux rires Robert. La branche, morte depuis quelques jours, avait manqué de lui tomber dessus, décrochée de son platane par une belle et froide matinée de cet hiver indien. "Je crois, mon cher Damascène, que l'arbre veut t'assassiner !". La branche gisait alors en trois morceaux par terre. D'un coup de jambe bien mesuré, il l'avait envoyée valser avec le vent, brisée en cinq parties inégales. "Je crois, mon cher Damascène, que l'arbre veut t'assassiner !" On avait sur le coup bien ri.

Le lendemain, tout s'accéléra, quand le même platane, fait du bois de ceux dont les racines jouent avec le goudron de nos allées urbaines, dégoupilla une fois encore sa branche morte, un peu plus grande que la veille, au-dessus de sa tête. Cette fois, il la prit de plein fouet sur l'épaule droite, mais il ne sentit presque rien. "Cela arrive souvent en cette saison", pensa-t-il en se concentrant sur la façon dont il pouvait éviter de se souvenir des paroles de Robert. Mais déjà cette obscure ritournelle assaillait ses réflexions. "Les platanes tueurs, se disait-il pour se reprendre, cela n'existe pas", sauf dans les plaisanteries éphémères que le rire parfois forcé euthanasie d'un revers nerveux. Pourtant, cette pensée ne cessa de le hanter toute l'après-midi, alors qu'il travaillait sur les articles à paraître dans l'édition prochaine du quotidien régional qui l'employait.
Sur le chemin du retour, il sentit son cœur vibrer dangereusement dans sa poitrine, à mesure que ses pas le conduisaient au platane. De la sueur dégoulina de son front, dans un rythme moins soutenu que les battements de son palpitant contracté sur lui-même, dans lui-même, au fond de sa poitrine. Il scruta le ciel que la gare, bloc monolithe à contre-jour, déchirait devant lui. Il n'y avait pas de vent. Il décida de tenter le tout pour le tout, et fonça sous le platane, plus menaçant que jamais, les yeux sur le tronc sévères, prudents et sadiques. Aucune branche ne tomba sur lui. Il eut l'impression d'être rassuré, mais ce sentiment s'évanouit quand une branche morte du platane qui suivait tomba sur son épaule gauche. Il courut jusqu'au quai qui le ramènerait dans son village, comme poursuivi d'une légitime certitude affolée : les arbres se parlaient entre eux et voulaient le tuer. Sous la nuit de cette fin d'après-midi hivernale, rien n'était plus évident !

En poussant la clé de son portail, il se rappela, tandis que le bleu du ciel fondait au contact du noir de la nuit, que sa femme avait planté trois arbustes le mois précédent. "Nous n'avons pas d'arbres, dans cette maison avec jardin que nous venons d'acheter ! Quelle belle idée ce serait donc que d'y mettre un arbre ou deux !". Il avait cédé, après avoir tenté pendant des heures de la convaincre de ne rien planter. De l'ombre, on en aurait avec la tonnelle qu'il voulait construire, et il fallait garder de la place pour la piscine en projet.
En se souvenant de leurs vives discussions d'alors, il réalisa, en se frappant le front du haut de sa paume droite, que les platanes tueurs avaient un mobile ! Il n'aimait pas les arbres et ces deux-là le savaient par un des leurs ! Le tilleul du voisin ? Les figuiers de la place ? Qu'importe ! Ils savaient et réessaieraient tôt ou tard de s'en prendre à lui ! Prenant son courage à deux mains, il décida de les arracher violemment, à la pelle et à la main, se ruinant les ongles et les couvrant de terre. Il l'entendait déjà dire lors du dîner "Chéri ! Qu'as-tu donc fait à mes arbustes ?". Il aurait du temps d'ici son arrivée prochaine à dépenser pour trouver une excuse.

Il regarda les deux ou trois arbustes qui gisaient, sans vie, cadavériques. Un sourire carnassier se dessina sur son visage : les arbres avaient voulu la guerre, et ils l'auraient. Elle serait impitoyable. Il y eut un grondement dans le ciel. Un orage s'annonçait.

À son réveil, il constata que la tempête de la nuit avait fait choir le tilleul du voisin sur la bagnole de sa femme, qui bien évidemment n'avait pas résisté au choc. Un kamikaze ! Les arbres avaient embauché un kamikaze ! Face à tant d'infamie, il laissa son épouse appeler son assurance et prit sa voiture jusqu'à la quincaillerie, où il acheta une hache. Puis, il prit la route jusqu'à une clairière, où, après s'être arrêté, il génocida une population entière de bouleaux déjà affaiblis par l'hiver. Mais dans son ire, que le goût de la vengeance accompagnait d'une vive et franche intensité physique, la peur ne le quittait pas. Il évita de justesse des pommes de pins massives, et manqua par trois fois de s'entraver dans des racines sinueuses, tortueuses. Les arbres étaient toujours là, sur le qui-vive, prêts à riposter quelles que soient les pertes.
La contre-attaque fut rapide. Le petit dernier de Damascène et Eusthacrastie manqua de s'étouffer avec un quart de pomme une fois le goûter venu. Il annonça solennellement que l'on ne mangerait plus de fruits venus des arbres, persuadé que ceux-ci étaient en fait des chevaux de Troie que l'ennemi avait gentiment fait passer en douce dans sa cité. Les arbres ne voulaient plus s'en prendre qu'à lui seul. Son foyer était également en danger. Tôt ou tard, il faudrait mettre au courant les membres de sa fratrie.

Il décida d'appeler son frère, Ulysse, qui avait toujours été là pour lui. En sa qualité de paysagiste, il pourrait sans doute lui apporter des informations d'une grande utilité et comprendrait son problème. Il se fit également porter pâle par téléphone auprès de sa rédaction. On était un mardi.
"Je n'ai rien compris, mon frère, à cette sale histoire d'arbres.
- Il n'y a rien de plus simple à comprendre ! Les arbres se sont ligués contre moi et ma famille, et menacent notre sécurité.
- Les arbres ? Mais tu délires ! Ils sont immobiles !
- Je te l'accorde, mais je suis en train d'étudier l'hypothèse d'un déplacement nocturne. Par les racines...
- J'espère que tu plaisantes, mon frère ! Il faut te reposer ! Tu dois être surmené par ton travail au journal ! J'ai peur pour toi, pour le coup !"
Damascène se fâcha tout rouge, en un instant.
"La peur ? La peur ! Mais elle me lacère le ventre, elle me laboure les intestins en permanence ! Les arbres veulent me tuer ! Me tuer, tu m'entends ? Vous tuer, tous ! Tous !"
Ulysse consentit à lui prêter une tronçonneuse qui traînait dans le coffre de son estafette, mais regretta sur le champ son geste. Il appela Eusthacrastie, qui était également inquiète pour son mari, qu'elle trouvait de plus en plus bizarre.
"C'est comme s'il était toujours en train de penser qu'il était menacé, en permanence. Je suis très inquiète. Lui aussi d'ailleurs... Mais pas pour les mêmes raisons... Un vrai parano !"

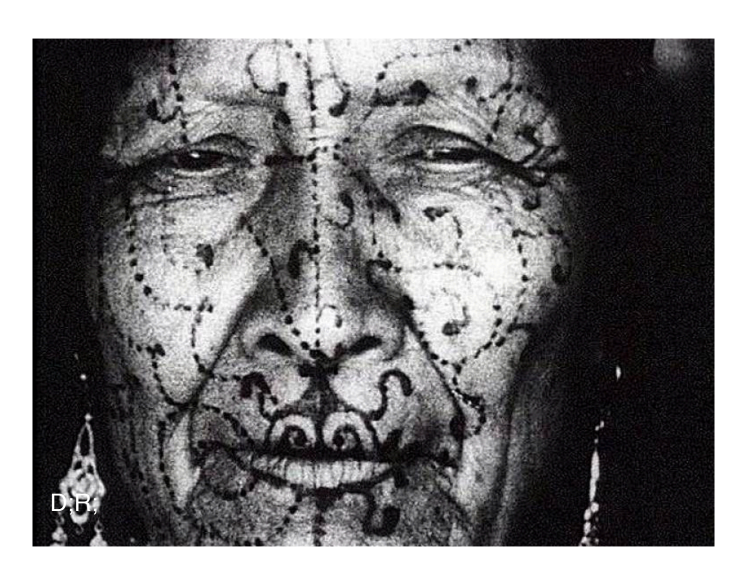
Damascène, bien que sans expérience, tronçonna cette après-midi là une pinède entière, et ce fut non la volonté mais la nuit qui l'obligea à s'arrêter. Dans le lit conjugal, sa femme était furieuse.
"Mais où étais-tu donc ?
- Je protégeais les miens.
- Protéger les tiens ?! Mais cela fait plusieurs jours que tu ne vas plus à l'agence du journal qui te paie. Comment comptes-tu faire vivre cette famille que tu sembles d'ailleurs abandonner ?
- Je ne vous abandonne pas, je vous protège.

- Mais de quoi diable nous protèges-tu donc ?"
Il respira un grand coup, avalant d'un large soupir, pour se donner du courage, comme un verre de liqueur de poire cul-sec, l'air frais de la pièce moite.
"Des arbres.
- Des arbres ?
- Oui, des arbres. Ils veulent ma mort. C'est d'ailleurs Robert, de l'agence, qui me l'a dit.
- Mais voyons, c'est idiot ! Idiot !"
Damascène se planta alors une écharde dans le bois de son lit de style campagne normande, hérité de son arrière-grand-mère. Il comprit alors en se suçant le doigt que le bois du lit lui en voulait, poussé à l'action par l'état-major des arbres, et qu'une substance aussi inconnue que maléfique avait pris possession de sa femme. Il se leva.
"Où vas-tu ?
- Je vais la brûler, une bonne fois pour toutes.
- Quoi ? Tu vas brûler qui ?
- La forêt. Je vais les calmer une bonne fois pour toutes."
La boîte d'allumettes était à sa place, dans le buffet. Il dût un peu courir pour échapper à sa femme et monta dans sa voiture, qu'il démarra sans s'attacher. La boîte d'allumettes, non loin du cadran, sautillait un petit peu au fil des bosses des chemins de campagne.

Trois ans plus tard, la justice avait fait son travail, et il fut déclaré coupable, bien que non responsable de ses actes, d'avoir ravagé par les flammes des centaines d'hectares de forêt classée. Il fut alors conduit à l'asile.
Quand la porte de sa chambre se referma derrière lui, il vit l'ombre d'un chêne, venue de l'unique-fenêtre à barreaux, se dessiner contre les murs capitonnés. Dans ce clair-obscur ignoble, les noeuds de la bête s'entrelaçaient et les rainures de l'écorce semblaient terriblement proches. Les branches, fines, droites, tordues et dangereuses, avaient l'air de fondre sur lui, menaçantes Furies nocturnes.
Il comprit alors que les arbres avaient définitivement gagné.

Basile Imbert

VOYAGE, VOYAGE


D.R.

Si l'on vous dit « Voyage »… Que vous évoque ce mot ? Quelle image émerge dans votre esprit ? Une île paradisiaque au milieu d'un océan d'azur avec de longues plages de sable chaud qui n'attendent que vous… Un périple au milieu des grandes steppes désertiques où paissent quelques bovins à l'allure décharnée… Ou encore une aventure palpitante en pirogue au cœur de la forêt amazonienne… Avec Tristes Tropiques, préparez-vous à être surpris.

Bien sûr, le voyage est un thème récurrent de la littérature. Des romans d'aventure au voyage initiatique, en passant par les carnets de route… on ne peut y échapper. D'ailleurs, la lecture en elle-même nous fait voyager bien plus qu'il n'y paraît. Notre imagination est sans doute le meilleur moyen de transport jamais inventé, et la littérature en est le guide, l'agence de voyages.

Seulement, l'intérêt du voyage, c'est ce que l'on en retire, ce que l'on s'approprie et ce qui nous distingue de la personne que l'on était avant le départ. Dans Tristes Tropiques, Claude Lévi-Strauss décortique la façon dont ses contemporains voient le voyage. Une recherche d'exotisme, une sorte de blason d'aventurier que l'on arbore au retour d'un périple et qui couvre de gloire. Et il apparaît que cette vision est encore très actuelle. Les nombreuses photos de vacances paradisiaques à l'autre bout du monde sur Facebook le montrent bien. On se vante de son aventure. On en rajoute. On se croit supérieur. Or, n'est-ce pas étrange qu'un simple changement de latitude et longitude devienne un tel marqueur social ? En particulier si le voyageur lui-même n'en a pas tiré un quelconque enrichissement personnel ? Proust déclarait « Le véritable voyage de découverte ne consiste pas à chercher de nouveaux paysages, mais à avoir de nouveaux yeux. » C'est aussi ce qu'affirme Lévi-Strauss lorsqu'il s'oppose à la société et à sa façon de voir le voyage. Il écrit : « Vis-à-vis des résultats que l'on voudrait appeler rationnels de ces aventures, la société affiche une indifférence totale. Il ne s'agit ni de découverte scientifique, ni d'enrichissement poétique et littéraire, les témoignages étant le plus souvent d'une pauvreté choquante. C'est le fait de la tentative qui compte, et non pas son objet. » Le voyage doit se faire en nous, ou il n'a pas d'intérêt.

Il critique également cela en commençant son livre par ces mots : « Je hais les voyages, et les explorateurs ». Cette expression peut sembler paradoxale, on vous l'accorde. Car Tristes Tropiques est un récit qui relate ses aventures au Brésil auprès des Indiens de l'Amazonie. Mais c'est aussi une description presque philosophique du voyage. Claude Lévi-Strauss entreprend une sorte de recherche de lui-même à travers son avancée dans l'inconnu géographique. Et dans une sorte de vision déterministe, l'épopée de l'auteur le mène à la découverte de l'ethnologie. Comme si c'était son destin. Comme si c'était inévitable.

Mais Lévi-Strauss n'en reste pas là. Dans ce livre, il entend montrer l'essence d'un véritable voyage. Il le fait grâce aux résultats scientifiques de ses recherches brésiliennes, mais aussi grâce à ses impressions sensibles. Ces dernières se traduisent par l'écriture et par la poésie. Ainsi, on peut lire de nombreuses descriptions qui se révèlent délicieuses. Grâce au livre, on vit l'instant vécu par l'auteur…et on voyage ! Lorsque Lévi-Strauss écrit « Cet amas confus qui masquait le soleil se détachait en teintes sombres avec de rares éclats, sauf vers le haut où s'envolaient des flammèches. Plus haut encore dans le ciel, des diaprures blondes se dénouaient en sinuosités nonchalantes qui semblaient sans matière et d'une texture purement lumineuse », on voit se coucher le soleil à travers ses yeux. En cela, Tristes tropiques est une œuvre littéraire, et n'est pas juste un écrit scientifique ordinaire. On sort changé de ce voyage de papier, et ça fait du bien.

- Marie Daoudal

Lifestyle

L'IMPRESSION 3D
LE FUTUR DE LA MODE ?

A l'ère d'une société de l'évolution technologique et scientifique, l'imprimante 3D, largement relayée dans les médias en 2013, semble s'intégrer de plus en plus dans notre quotidien. Cette technique d'impression aux allures futuristes séduit tout particulièrement les créateurs de mode qui voient dans ce renouveau du textile une manière originale et inédite de traiter les volumes et les matières. Alors, l'impression 3D est-elle l'invention la plus révolutionnaire pour la mode du XXIème siècle ?


DR


DR

Un procédé scientifique hybride au service de la mode et de l'art

La nouvelle ne vous avait sans doute pas échappé : le célèbre MoMa a acquit il y a quelques mois et pour la première fois dans l'histoire d'un musée une robe complètement imprimée grâce à la technologie 3D. La robe est entièrement composée de 2279 panneaux triangulaires en plastique. Si le motif aux faux airs de dentelles vous parait aérien et fluide, sachez qu'il relève d'une technologie très complexe à l'image des nombreuses géométries algorithmiques qui le composent. N'est pas imprimeur 3D qui veut.

Si le procédé semble être un peu barbare, il inaugure cependant la nouvelle ère du désormais connu "Do It Yourself". En effet, les motifs de la robe sont complètement customisables et personnalisables sur le site de Nervous System, le studio New-Yorkais à l'origine de ce bijou technologique. Peut-on prévoir que dans quelques années, chacun sera muni de son imprimante 3D afin d'imprimer ses propres vêtements ? L'avenir nous le dira.

Une technologie qui ouvre de nouvelles portes au monde de la mode et de la création

Le bouleversement qu'entraîne l'utilisation de plus en plus répandue de l'impression 3D dans le milieu créatif ne peut être dissocié de la créatrice néerlandaise Iris van Herpen. La célèbre créatrice de mode est la première à avoir "glamourisé" l'avancé technologique de la 3D en l'élevant jusqu'aux podiums de Haute Couture. Le rendu est tout à fait surprenant, à la frontière entre créations oniriques, incroyable légèreté et imprimés géométriques. Le 30 septembre dernier, durant la Fashion Week de Paris, la créatrice a présenté sa collection printemps-été 2015. Pour souligner la démarche très recherchée de ses vêtements hybrides, cette dernière n'a pas hésité à collaborer avec l'architecte Philip Beesley et l'artiste Joan Van der Wiel afin de proposer des tenues découpées au laser ou bien des robes en cristaux entièrement imprimées en 3D.

Si aujourd'hui l'utilisation de l'impression 3D est sortie de son carcan purement scientifique et technologique, on peut dire qu'elle n'en est qu'à ses balbutiements. Si les avancées médicales et technologiques sont prometteuses grâce à cette dernière, il ne fait aucun doute que l'impression 3D est une véritable révolution et il nous tarde de voir comment la mode va l'investir dans les années à venir.

- **Eloïse Prével**

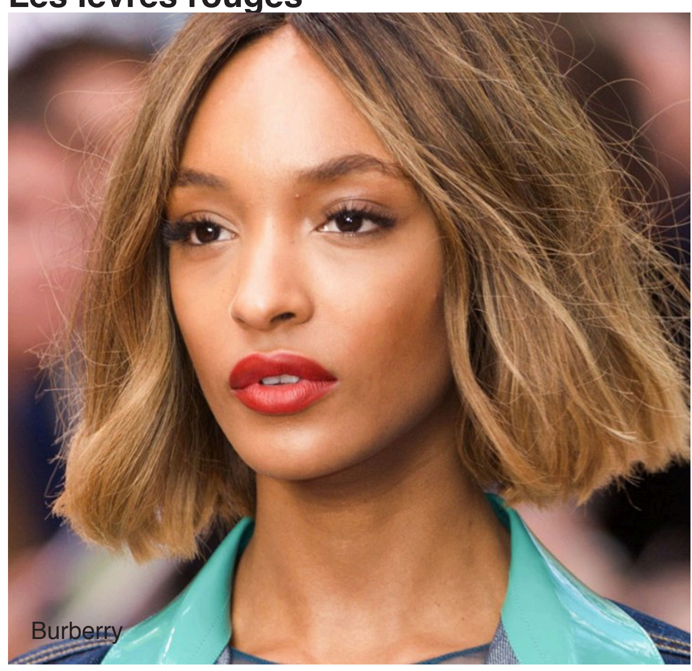
LES TENDANCES BEAUTÉ 2015

Dans le monde de la beauté, les make-up artists font la pluie et le beau temps. Ce sont eux qui créent les tendances chaque saison, la haute couture qui les adopte pour ses défilés, et les magazines féminins qui les proposent au « peuple ». Je pense qu'il est de circonstance de dire que ces tendances sont assez rarement applicables dans la vie de tous les jours. Alors voici les tendances beauté 2015, toutes saisons confondues, du plus portable au moins portable.

Le nude

De toutes les tendances, c'est la plus réaliste. Peut être aussi la plus contradictoire : en effet un maquillage nude se veut le plus naturel possible. Pourtant, si on part du principe que c'est du maquillage, c'est déjà pas naturel, non ?

Les lèvres rouges



Burberry

Cela fait longtemps que les lèvre rouges ne sont plus une simple tendance : elles sont devenues un intemporel. Mais bon, comptons-les quand même dans notre liste de tendances "portables" (parce qu'il n'y en a pas beaucoup). Chez Missoni le rouge est Carmin, chez Burberry, il est corail : chacun sa teinte.

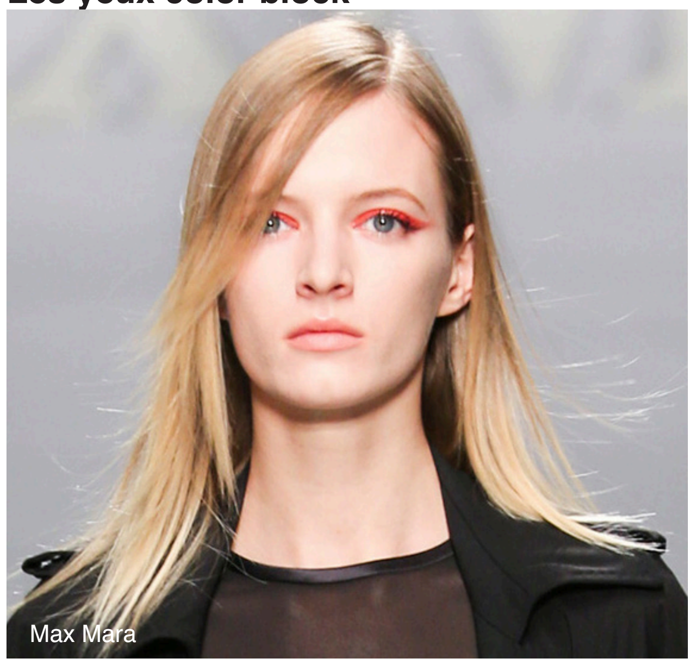
Les cils et les joues de "poupée"

Les cils poupée étaient la signature beauté du top Twiggy, dans les années 1960. Les pommettes roses, elles, sont typiques des années 1970. Décidément, on n'a pas fini de se maquiller comme nos grands mères! Pourtant, quand on regarde les photos de famille, on rit devant leur dégaine plus que l'on est admiratif, non ?

Le liner sous toutes ses formes

A ce stade-là, ça se corse. Si le trait de liner graphique rend bien sur les mannequins (oui, on précise bien sur les mannequins), dans le cadre d'un défilé, durant la fashion week, on n'est pas sûr de l'effet au bureau ou en cours. Chez Dries Van Noten, Lanvin et Anthony Vaccarello, on est audacieux dans tous les cas.

Les yeux color block



Max Mara

Ne vous inquiétez pas, vous n'avez pas à vous limiter au bleu et au orange. Prune, lavande, violine, kaki, émeraude, jade... les choix sont infinis! Pour un premier entretien ou une rentrée au collège, il n'y a pas de maquillage plus adapté qu'un aplat d'orange sur la paupière, on peut vous l'assurer.

Alors, que préférez-vous ?

- Marie Puzenat

Art



RETOUR VERS LE FUTUR

Sans mauvais jeu de mot, la rédaction Art vous livre en ce début de janvier 2015 un article un peu particulier. Original ? Pas forcément, puisque chaque rubrique s'est livrée au même exercice mais selon ses propres règles. Nous pourrions même dire que le jeu a été joué par les rédactions de multiples magazines. Eh oui, vous l'aurez sûrement compris, vous allez avoir droit à un retour subjectif de la part des rédacteurs art sur 2014. Notre particularité ? Chaque rédacteur a choisi un évènement de l'an dernier et l'a commenté pour vous. Si le début de l'année dernière semble avoir été un peu oublié, l'année à venir ne l'a pas été. En effet, qu'est-ce qui va être excitant en 2015 selon un mazien ? À vous de voir !


Djerbahood DR

SEPTEMBRE :

Sous le prisme de Laure, septembre 2014 a été synonyme de Street Art. Pourquoi ? Parce que celui-ci s'est exporté en Tunisie pour un évènement bien particulier.

Djerbahood, dernière conquête de la planète Street Art

Tout se passe à Erriadh, un petit village de l'île de Djerba, en Tunisie. Petites ruelles étroites, maisons typiques, tout y est beige, brun ou sableux. Ce village à moitié délabré fut le terrain de jeu d'une centaine de street artistes durant l'été dernier. Le lieu est paradisiaque et les murs parfaits pour recevoir des œuvres de Street Art : certains murs sont à moitié en ruine, beaucoup sont déjà blancs. L'homme derrière tout ça est Mehdi Ben Cheikh, directeur de la galerie Itinerrance à Paris (ce même Mehdi Ben Cheikh à l'origine du projet de la Tour 13). Il invita plus exactement 150 artistes à venir peindre les murs d'Erriadh. On y a retrouvé des artistes tels que C215, Faith47, Inti, Jace, Logan Hicks, Roa, Swoon ou bien encore Amos et El Seed, des personnalités reconnues par toute la planète Street Art venues du monde entier pour participer à l'événement.

La grande réussite de ce projet tient au dialogue que les artistes ont réussi à instaurer avec les habitants du village. Dans la vidéo teaser, Seth, artiste Français, explique qu'il craignait une « colonisation picturale » de la part de tous ces artistes du monde entier, qui ne seraient venus que pour peindre leurs motifs sans essayer de comprendre le contexte dans lequel ils se trouvaient. Mais c'est oublier ce qu'est le Street art : des œuvres in-situ avec bien souvent une signification particulière par rapport au lieu où elles sont faites : exactement ce qu'il s'est passé pour Djerbahood. Sensibles à l'environnement, à l'écoute des habitants, les artistes ont réalisé des œuvres qui résonnent avec le lieu. « Je leur fais partager une partie de ma vision du monde, à travers mes œuvres. » explique un des artistes dans la vidéo présentant le projet. Et ce partage a fonctionné. Les habitants in-

terrogés répondent tous favorablement à ces œuvres qui ont embelli leur village de façon unique. « On préfère que notre pays évolue, commente un habitant très progressiste pour son vieil âge, je suis pour le changement, l'évolution. »

L'inauguration a eu lieu le 20 septembre 2014. 250 œuvres au total sur les murs d'Erriadh, qui dureront un temps, puis commenceront à s'effacer au rythme des intempéries. Le projet a eu peu de retentissement en France, mais il n'en reste pas moins un événement de réelle ampleur pour le Street Art et sa (con)quête de reconnaissance.

OCTOBRE :

Octobre a été un mois riche pour deux de nos rédacteurs. Marion a décidé de nous parler des clichés venus des conflits du monde entier et primés par le prix Bayeux. Dorian a quant à lui choisi la FIAC.

La 21e édition du Prix Bayeux Calvados des correspondants de guerre

Le prix Bayeux Calvados des correspondants de guerre est sans aucun doute l'événement qui m'a le plus marqué en 2014. Ça a été l'occasion de rencontrer de grands reporters, d'apprécier leur travail et de s'informer plus amplement sur des sujets parfois tabous ou peu médiatisés. Le Prix Bayeux Calvados, c'est un peu une leçon de vie. Chaque année, t'en prends plein la gueule. Tu vois des reporters comme Edouard Ellias, âgé de 23 ans, qui te disent « Je ne suis pas téméraire ni courageux. Je sais que j'encours les mêmes risques que les gens que je suis. C'est un choix ».

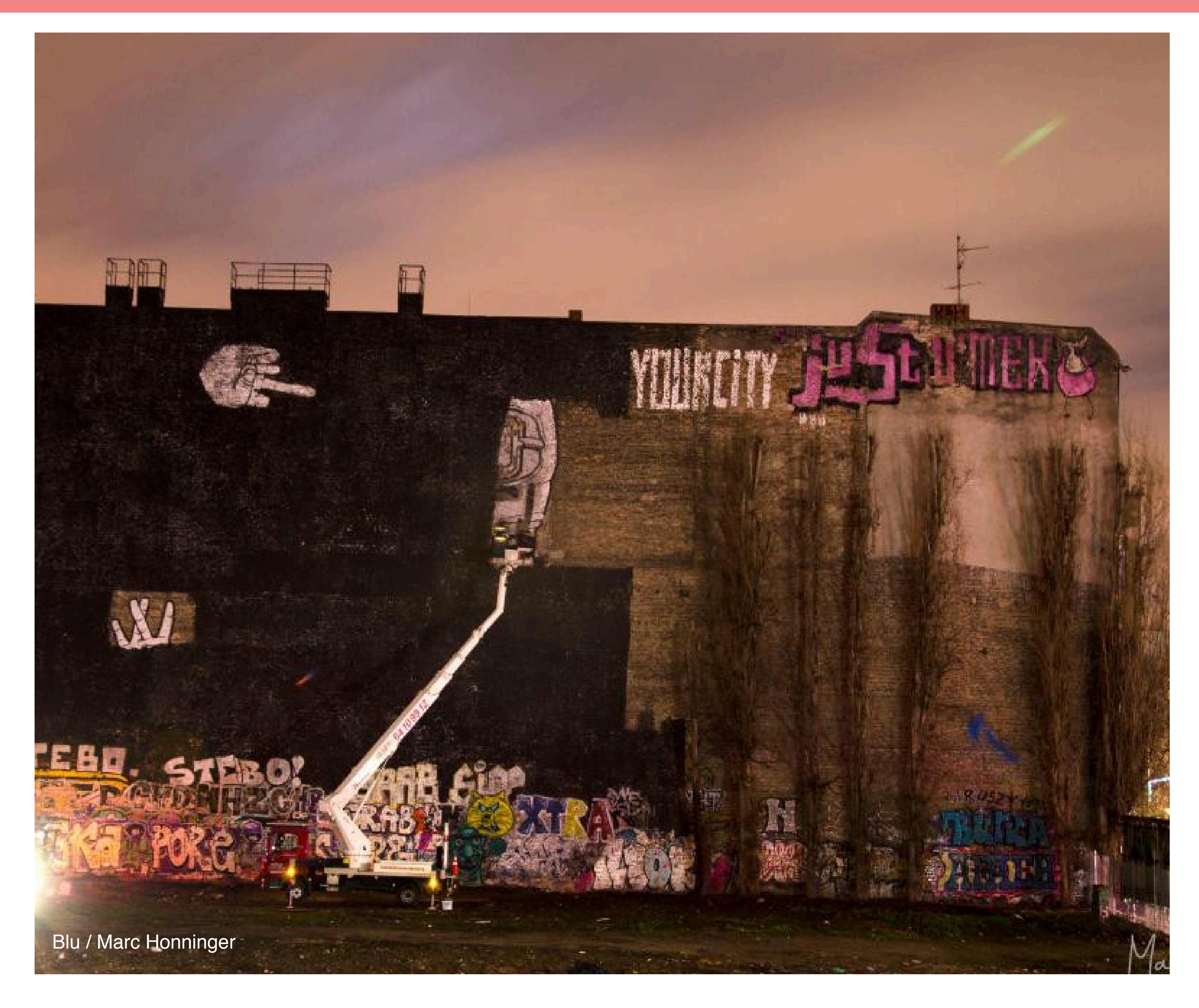
Le choix de mettre sa vie en péril au service de l'information, le choix de se rendre utile quitte à risquer de se prendre une balle à chaque instant. Et après, ces gens veulent nous faire croire qu'ils ne sont pas téméraires ni courageux ? Non c'est vrai, ils sont bien plus que ça. Ce sont de véritables modèles. « C'est un métier difficile et pour lequel l'argent n'est pas la motivation principale, puisque l'on en gagne très difficilement ». C'est pourtant grâce à eux que l'on arrive à mieux cerner la réalité d'un pays, les conditions de vies et les conflits qui y règnent.

Cette réalité, qu'elle soit triste, dure ou difficile à voir en face, il est important de la montrer. Sinon, comment pourrions-nous nous forger une opinion ? Comment pourrions-nous être sûrs de ce que l'on nous avance ? Les médias ont tendance à tous nous fournir la même version de l'histoire, « l'intérêt médiatique est cyclique, les grands médias s'intéressent à un sujet, nous en parle pendant deux semaines et après, plus rien » expliquait Capucine Granier Deferre, photojournaliste indépendante présente en Ukraine lors des conflits et du crash MH17.

Le Prix Bayeux Calvados, c'est un événement dont on ressort changé. On se soucie un peu moins de son nombril après avoir vu toutes les horreurs de l'univers et tous ces gens qui se battent au quotidien pour nous toucher, nous informer et nous faire comprendre les enjeux du monde qui nous entoure. Cette 21ème édition était une fois de plus riche en émotions, en informations et en discussions. Riche, c'est un peu paradoxal quand on voit à quel point le métier de reporter de guerre est difficile aujourd'hui. Il est cependant primordial que ce métier subsiste. « Quand on photographie quelqu'un dans une situation de détresse, on représente une façon de se battre contre cette injustice. Je pense qu'on peut raconter beaucoup plus de choses avec des visages, des attitudes, qu'avec du boom boom ». Le prix Bayeux Calvados des correspondants de guerre c'est « un hommage à la liberté et à la démocratie ».

FIAC, toujours plus fort, toujours plus grand, toujours plus loin !

C'est du 23 au 26 octobre que la FIAC, ses œuvres, ses artistes et ses visiteurs ont envahi le Grand Palais.



Blu / Marc Honninger

Cette année fut faste pour la Foire Internationale d'Art Contemporain. Cette dernière a en effet profité du contexte artistique exceptionnel de la capitale : l'inauguration de la fondation Louis Vuitton, La réouverture du musée Picasso, L'exposition Paul McCarthy, « Inside » au palais de Tokyo ou encore les expositions du grand Palais (Hokusai, Niki de Saint Phalle et Haïti).

Cela s'est fait ressentir dès son lancement. En effet, ce sont plus de 17000 entrées qui ont été enregistrées le premier jour. Cela, sans compter la présence de Manuel Valls et de Fleur Pellerin lors de l'inauguration. Après cela, c'est un véritable bal de politiques, de personnalités publiques, mais aussi et surtout d'artistes et de collectionneurs qui s'est déroulé au palais. D'Arnaud Montebourg à Jean François Copé, de Anne Hidalgo à Nathalie Kosciusko-Morizet, mais aussi Bernard Arnault, Xavier Niel, François Pinault, Paul Belmondo, Patrick Bruel, Claire Chazal, et bien sûr la très médiatique visite de François Hollande.

Comme on peut s'y attendre, les ventes de cette année ont été bonnes, voire excellentes, avec des ventes qui sont montées jusqu'à 2 300 000€, pour « Untitled » de Christopher Wool. Le côté foire de l'évènement a également été couronné de succès. 2014 a aussi été marquée par le grand lancement de (OFF)ICIELLE, la foire satellite du FIAC, "tremplin" dédié aux jeunes talents. Réussite supplémentaire puisque cette foire a réuni 68 galeries pour 14 pays représentés, et une belle vente de 90 000€ dès son ouverture.

Enfin, les prix Marcel Duchamp et Ricard ont été remis respectivement à Julien Prévieux et Camille Blatrix. Ces deux prix ont pour vocation la mise en lumière de jeunes talents, tout comme la FIAC. En effet, malgré sa croissance importante, elle a su se renouveler et évoluer, comme on a pu le voir avec l'ouverture d'(OFF)ICIELLE.

Intéressés ? Rendez-vous du 22 au 25 octobre 2015 !

DÉCEMBRE :

Le dernier mois de l'année n'aura pas non plus laissé de marbre puisqu'un évènement inattendu a fait irruption. Un mur emblématique de Berlin fut recouvert dans la nuit du 11 au 12 décembre.

Autodestruction

À Berlin, l'art de rue n'est pas mort, et pourtant le 12 décembre fut une journée de deuil. Une fameuse œuvre du quartier de Kreuzberg s'en est allée.
En 2006, Blu, artiste italien établit en Allemagne, avait créé sur les murs du quartier une fresque qui s'est bien vite entourée d'une aura internationale. Présente sur une façade du Curvy-Brache, l'œuvre représentait sur deux pans trois hommes dessinés aux traits noirs et remplis de blanc. Le squat, lui même emblème d'un Berlin alternatif, jouissait alors d'une illustration à son image. Loin d'avoir réalisé une production anodine et dénuée de sens, Blu délivrait un message anticapitaliste qui collait à la facette particulière de la ville allemande.
Or le 19 septembre dernier, un incendie a attaqué ce havre dans lequel une communauté éclectique se retrouvait. À la suite de l'évènement, le lieu fut récupéré pour un projet immobilier.

Au cœur de l'espace donné aux investisseurs, les œuvres étaient alors menacées. Forts de leur reconnaissance internationale, les muraux furent dans un premier temps défendus par leurs admirateurs qui ont lancé une pétition ayant pour but de les conserver en les classant. Pas question de laisser à la mairie le soin de choisir le sort qui aurait pu leur être réservé.
Le 11 décembre, leur créateur en a décidé autrement. Déterminé à ne pas voir son travail détruit par un autre, ou utilisé à son insu, Blu a préféré tuer lui même sa fresque. Aux antipodes des idéaux capitalistes, l'italien a refusé que son labeur puisse être utilisé à des fins monétaires par le nouveau complexe immobilier. C'est pourquoi, armé de peintures, il a recouvert ses œuvres de noir. Néanmoins, Blu n'est pas parti sans produire un dernier acte significatif. Le temps de quelques instants, seul un doigt d'honneur est resté sur les parois obscures de Curvy-Brache, comme un dernier pied de nez au système qu'il n'a pas laissé choisir pour lui."

2015

Et qu'est-ce qui nous attend en 2015 ?

Selon Dorian, l'ouverture du Louvre Abu Dhabi est un évènement d'envergure. Il commente :
"Après 5 ans de travaux, des millions dépensés, 2 ans de retard et quelques scandales, ça y est : le Louvre Abu Dhabi ouvres ses portes (enfin, selon le programme). Fort d'une riche collection de plus de 600 oeuvres dont 300 directement issues de musées français, ce musée est censé vous faire voyager dans l'histoire de l'humanité. À vocation universelle, ce sont toutes les époques et tous les continents qui sont ici mis à l'honneur. Vous voulez aller vous cultiver au soleil ? N'hésitez pas, l'île du Bonheur (Saadiyat) vous ouvre les bras !". Suite à quoi, il n'oublie pas d'ajouter que "Le musée Guggenheim ne saurait lui aussi tarder à ouvrir..."

Laure attend une autre (ré)ouverture en 2015, celle des Bains Douches. À ce propos, elle déclare : "Une bonne nouvelle pour les plus curieux : les Bains Douches font leur retour en 2015 ! Et s'appelleront désormais les « Bains Paris ». Après avoir accueilli le gratin de la jet set mondiale à l'aube des années 80, dans sa période la plus faste où le lieu constituait « the place to be » parisien (David Bowie, Mick Jagger, Andy Warhol, Jen-Michel Basquiat, Kate Moss, Jean Paul Gauthier et tant d'autres), les Bains rouvriront leurs portes. Sans trop de précisions, le site annonce « un lieu hybride, chic, inventif, transculturel, bohème… » qui pourrait être à la fois un hôtel, une maison particulière ou un club…. Rendez-vous dans quelques mois pour voir le résultat !"

Selon Louison : "Pour moi, l'évènement que j'attends le plus en 2015 est le MURAL, festival de Street Art montréalais. En effet, après avoir arpenté en long, en large et en travers le boulevard Saint Laurent, une seule attente se crée, celle de découvrir en direct la fabrication de ses immenses créations. Les muraux sont fous et une question s'est immiscée, comment en quelques jours de juin, autant de murs peuvent-ils se colorer, et se parer de tout ces nouveaux atours ?"

Sinon, le Grand Palais nous réserve encore quelques belles surprises : Velasquez, Picasso et Lucien Clergue pour ne citer qu'eux. Le centre Pompidou nous propose Le Corbusier, et le musée d'Orsay une exposition sur les femmes photographes en 39-45. En effet, le 8 mai cela fera 70 ans que la Seconde Guerre Mondiale a pris fin, ce qui nous promet de nombreuses rétrospectives un peu partout dans le monde. 2015 nous promet une belle année en somme, sur laquelle il faudra également revenir.

- La rédaction art

MAIS QUI A TUÉ ANGELICA LIDDELL ?

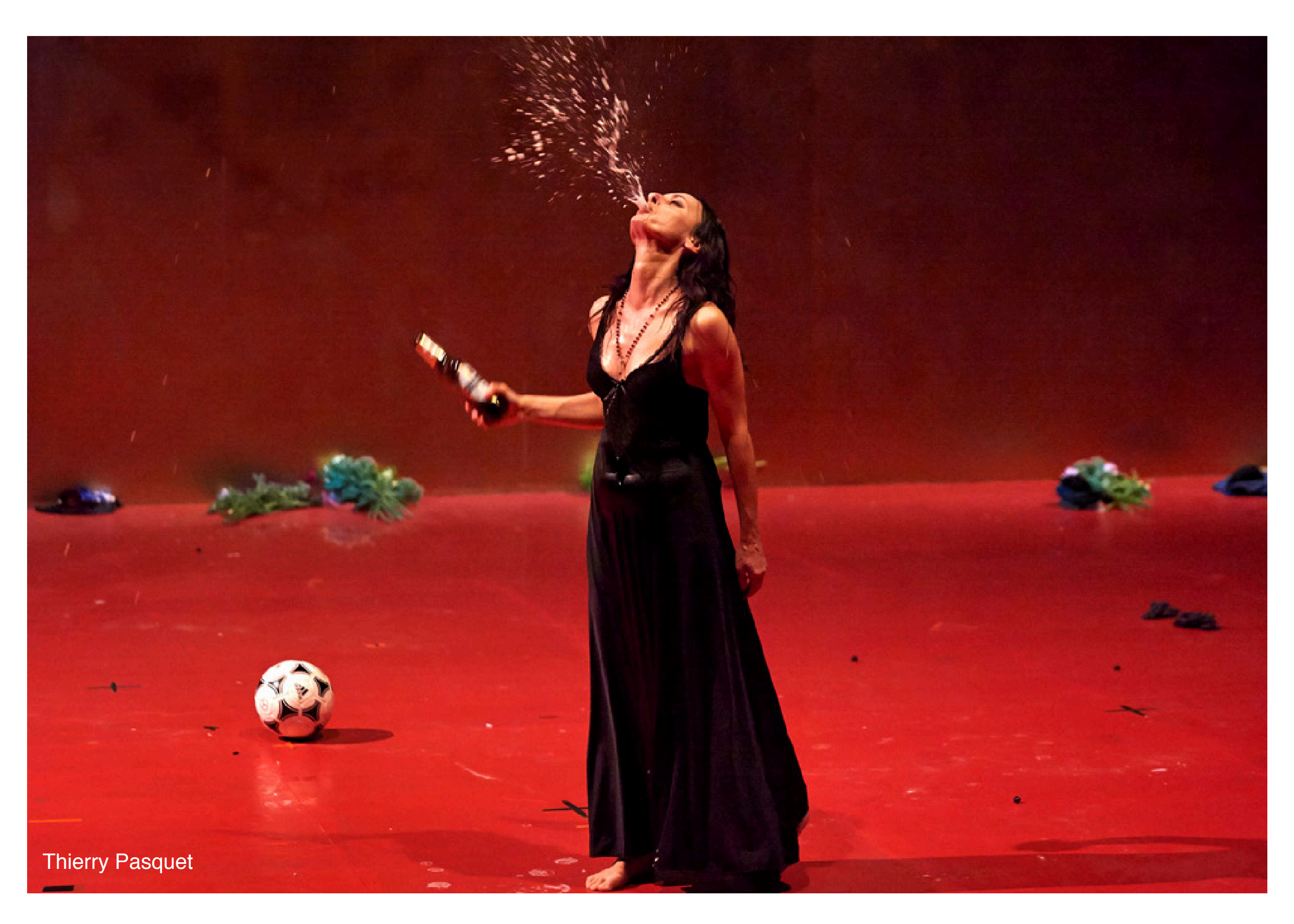

Thierry Pasquet

La déception est encore plus grande pour ceux qui avaient vu La casa de la fuerza en 2012 et l'avaient aimé : You are my destiny, la dernière création de la dramaturge espagnole, sonne creux. Oscillant entre une mise en scène hermétique et des moments d'illusoire communion avec le public, Liddell se perd. Et nous avec.

Avant que le rideau ne s'ouvre, une silhouette se faufile sur le devant de la scène. La metteuse en scène est vêtue d'une robe de tulle bleu ciel et bustier à paillettes. Elle déplie un papier et le lit au public, préambule aux festivités à venir. You are my destiny se présente comme le pendant apollinien de la Casa de la fuerza, où l'héroïne subit les violences de son amant dans une Venise désenchantée. Sur les mêmes lieux mais dans un autre temps, à mi-chemin entre Tite-Live et Shakespeare, Liddell rejoue le viol de Lucrèce. Tout un programme. Selon la légende, l'amoureux éconduit viole sa maîtresse, qui se donne la mort pour conserver sa vertu. Et si elle s'était suicidée pour une autre raison ? questionne la pièce. Transformant le suicide de l'héroïne en acte de rébellion contre une morale patriarcale, You are my destiny offre un traitement original de l'anecdote antique. En théorie, du moins. En pratique, le message de Liddell n'apparaît qu'à la toute fin de la pièce, longue de deux heures trente. Entre temps, des scènes (trop) longues , une pluie de symboles parfois obscurs et un personnage principal – la dramaturge elle-même – écrasant.

Le rideau s'ouvre sur un sol rouge vif, comme si l'eau de la lagune s'était transformée en sang dans une opération de transsubstantiation païenne, c'est à dire la transformation d'une substance en une autre. Puis, après un impressionnant chant ukrainien en canon, dix hommes jettent du haut d'un balcon des linges blancs. Symbole de reddition ? Draps immaculés du lit nuptial ? Drapeau blanc du statu quo ? Cela restera un mystère. Comme la présence d'enfants sur le scène, d'un coq, d'une voiture qui descend du ciel, d'un berceau vide, de percussions au tambour, de ballons en forme d'étoiles, de raisin piétiné. Ce n'est pas l'absence de clarté l'on peut reprocher à Liddell, mais l'utilisation gratuite de signes vides de sens, ce qui donnent la désagréable sensation au spectateur d'être un idiot.

Certaines scènes s'imposent tout de même avec force. Le viol de Lucrèce, traité sous la forme d'une tournante, donne une portée universelle à cet événement singulier. La mercerie dans laquelle se perd la jeune femme peut être vue comme une métaphore de la condition féminine, où la femme assure elle-même sa propre domination par les hommes dans un mécanisme d'auto-culpabilisation.
Si le message est univoque, il est incarné dans de


Thierry Pasquet

beaux dialogues desquels la poésie jaillit. On peut toutefois craindre une reprise de ce discours par des anti-féministes : plusieurs scènes montrent des hommes dominés, féminisés, battus par les deux héroïnes (Lucrèce et la narratrice incarnée par Liddell), comme si la lutte pour les droits des femmes se résumait à l'esclavage de son homologue masculin. Plus dérangeante encore est l'omniprésence de la dramaturge sur la scène, qui se donne en spectacle dans une surenchère fatigante : elle crie sa douleur, se roule par terre, hystérique, s'asperge de bière, s'en enivre, en jetant sur l'audience un regard de défi semblant dire : « Vous vouliez du spectacle ? En voilà ! » Angelica Liddell est une caricature d'elle-même et donne l'impression que c'est précisément l'effet recherché. Comment comprendre cela, sinon comme une marque de mépris pour celui qui la regarde ?

Déjà dans ses précédentes créations, Liddell s'indignait contre les « théâtreux », ce public bourgeois et sûr de sa légitimité qui se rend au théâtre pour voir du Liddell plutôt que pour le plaisir du spectacle. Au comble du succès, la dramaturge a peut-être voulu démentir une critique dans laquelle elle ne se retrouvait pas. Peut-être aussi qu'en dépit du message d'amour que la pièce veut véhiculer, les blessures de l'Espagnole ne sont pas encore guéries. De fait, on retrouve dans You are my destiny des topos chers à l'artiste, déjà présents dans La casa de la fuerza : la voiture, les fleurs, la mise à l'épreuve des corps puis leur soin et leur ornement funèbres. À la différence de la première pièce, You are my destiny est vide d'émotion. L'épuisement du sens autant que de la dramaturge elle-même est perceptible. Le palimpseste de symboles reste sans voix, comme indéchiffrable. Et quand enfin, l'émotion pourrait advenir, à la toute fin du spectacle, sa chute burlesque empêche le spectateur de prendre la mesure de la grandeur de Lucrèce. Au lieu d'une magnifique fin tragique, l'actrice-metteuse en scène se déshabille et s'exhibe sans retenue. Elle semble pourtant absente de son corps, sorte de sorcière (dé)possédée. Peut-être renverse-t-elle de cette façon la vapeur : « vous pouvez bien me molester, mon corps ne m'appartient plus. » Une triste ironie du sort, qui nous fait voir Your are my destiny comme la chronique d'une mort annoncée : non pas celle de Lucrèce qui survit dans la mort, mais de Liddell, morte en sursis.

- Marie Beckrich

LE STREET ART PEUT-IL ÉCHAPPER AUX LOIS DE LA STREET ?



Les murs ont commencé à s'orner de graffitis depuis les années 1960/1970 aux Etats-Unis, symboles de la contre-culture. Les capitales européennes ne découvrent cet art véritablement qu'à partir des années 1980. Le street art est par définition un art libre, un art qui veut outrepasser les limites artistiques, aussi bien en termes de contenu que de support, et juridiques classiques. Il est l'exemple même d'un art éphémère, passager et vagabond qui occupe l'espace public de façon inattendue. Les street artists jouissent d'un talent artistique indéniable et certains se hissent sur la scène artistique et médiatique mondiale, à l'instar de Keith Haring et Jean-Michel Basquiat aux Etats-Unis.

Cependant, la reconnaissance du street art comme art est récente et a suscité de nombreux débats. Ce type d'art, par essence transgressif, s'institutionnalise progressivement et la fin du XXème siècle voit se développer des collections d'œuvres de street art. Les années 2000 ont impulsé une réelle avancée dans ce domaine : de nombreuses institutions lui accordent une importance grandissante, organisent des expositions à renommée mondiale, comme l'avait initié le Centre Pompidou en 1981 en créant l'exposition « Graffiti et société ». La consécration du street art et de ses artistes majeurs a profondément changé la donne en modifiant structurellement les mentalités, qui reconnaissent désormais un statut artistique à ce mouvement. Les populations et les pouvoirs publics s'y sont ouverts, l'ont encouragé, menant à une plus grande tolérance et ouverture d'esprit culturelle.

Le cœur de ce mouvement est une conception très particulière de l'art et du monde en général. Pour eux, l'environnement urbain représente une grande toile blanche où vont pouvoir se dessiner les formes de leurs rêves, de leurs convictions, de leurs idéaux. Mûs par une logique purement artistique et non marchande, les artistes dressent des œuvres ouvertes à tous les citadins, parfois discrètes, au coin d'une ruelle, ou au contraire imposante, sur la façade d'un immeuble. Pour beaucoup, se cachent derrière ces fresques un message politique, ou du moins un engagement certain. Les artistes cherchent à se réapproprier le paysage urbain, en fondant un environnement unique, plus convivial, en harmonie avec les citoyens. En 1981, le français Thierry Noir se rend à Berlin et peint ce mur morbide qui scinde la ville en deux. Ses œuvres deviennent le symbole d'un acte révolutionnaire qui a consista à transformer ce mur, le rendre ridicule, fugace, pour inscrire dans les consciences la nécessité de sa destruction. Le street art est ici un moyen de marquer de son empreinte le monde, façon de le dédramatiser, de l'embellir, ou simplement de s'en éloigner un instant.

Par ailleurs, le street art a instauré des codes différents, spécifiques. En ce qui concerne les droits d'auteur notamment, l'artiste jouit d'un droit de propriété intellectuelle exclusif sur ses œuvres, peu importe leur support. Néanmoins, il n'est en aucun cas le propriétaire du support affiche, inscrit dans l'espace de l'agora publique. Les artistes se sont battus pour obtenir des droits particuliers pour leurs travaux, mais voilà qu'apparaissent ici certaines questions essentielles. Peut-on encore parler de street art au vu de son institutionnalisation progressive ? Les idéaux de ce mouvement ne vont-ils pas justement à l'encontre de tout cadre juridique, de toute norme extérieure imposée, profondément et uniquement libertaires ? Ces questions demeurent ouvertes. Les artistes, quoique de plus en plus exposés, demeurent très attachés à la rue, à leur street originelle et à la spontanéité qu'elle offre, à la fois éphémère et inébranlable puisque se situant à la croisée de tous les regards, tous les rêves et toutes les interprétations. Ainsi, le street art s'est construit en suivant un double mouvement, à la fois fidèle à ses idéaux premiers, et bénéficiant d'une reconnaissance juridique qui le protège, tout en le limitant. Ses œuvres défient les lois du temps car elles se transmettent via la fixation sur d'autres supports comme la photo ou la vidéo, à l'aube d'un monde de la communication et d'Internet. Le street art est par essence éphémère, mais perdure grâce à la transmission entre les générations et la généalogie artistique. Les galeries et musées deviennent alors les vecteurs de diffusion et de savoir de cet art qui sait mieux que personne se fondre et habiller nos ruelles et pavés.

- Anne-Charlotte Mesnier

LE STREET ART POUR LES GEEKS AVEC C215

C215 n'en finira pas de nous surprendre : après les murs de Paris, l'Inde, la tour Paris 13, Oslo, Dakar, Milan, la maison d'arrêt de Versailles, le portrait de Christiane Taubira… On le retrouve désormais dans les pixels du jeu Far Cry 4. Au programme : 16 pochoirs répartis aux quatre coins du jeu, dans les confins de l'Asie, à Kyrat. Tigre, yak, aigle, jaguar, rhinocéros et de multiples personnages, la patte de l'artiste se retrouve un peu partout dans l'univers bien particulier de Far Cry 4.



© C215 – Ubisoft

Classé top secret

C'est fin 2013 qu'Ubisoft Montréal a contacté l'un de nos meilleurs graffeurs français, Christian Guémy, alias C215 pour le jeu Far Cry 4, sortie le 18 novembre dernier. Ubisoft a proposé à l'artiste d'orner les murs du jeu vidéo de ses fresques exotiques. C'est en ouvrant ses mails qu'il est tombé sur « une proposition top secrète ». L'esthétique et la qualité des jeux vidéo étant de plus en plus sophistiquée, inclure le street-art coloré et vif de C215 paraissait évident pour Ubisoft. L'opération s'est faite dans le plus grand silence « Tout s'est fait de manière top secrète et virtuelle, j'ai travaillé sur ce projet durant un an et demi sans me rendre compte, au début, des retombées que cela allait engendrer » confie C215.

Art VS jeu vidéo

Les jeux vidéo ? Un domaine peu connu du street-artist : « Je ne suis pas un gamer, je ne connaissais même pas ce jeu vidéo, mais j'ai trouvé la proposition d'Ubisoft innovatrice, ce n'était pas réducteur et ça ne changeait pas de ce que je savais faire, j'ai donc accepté sans hésiter ». Les œuvres colorées de l'artiste et son talent pour la réalisation de portraits et d'animaux entraient parfaitement dans l'esprit de Far Cry 4. « Ce n'était pas une caricature de mon travail et cela changeait de mon univers habituel, je me suis donc lancé dans l'aventure et j'ai joué le jeu sans m'en rendre compte ».

Des fresques réelles dans un monde de pixels

En évoluant dans la ville imaginaire de Kyrat, au fin fond de l'Asie, les joueurs peuvent ainsi admirer les 16 pochoirs du street-artist. « Il y a 6 millions de ventes attendues sur ce jeu, c'est un véritable tremplin pour ma carrière et je n'ai pas tout de suite saisi la chance que j'ai eue » déclare l'artiste. Le placement des œuvres était purement esthétique à la base, mais Ubisoft s'est également soucié du placement tactique. « J'étais un outil dans les mains de la direction artistique de Montréal. Je leur envoyé mes œuvres en HD, j'ai retravaillé sur beaucoup d'entre elles et ils s'occupaient du placement. Ils m'ont laissé faire ce que je savais faire, et se sont chargés du reste. Je suis très satisfait du rendu final ». Pour les non-gamers fan des œuvres de C215 et avide de son travail, l'exposition Far Cry 4 présentera à échelle humaine toutes les œuvres du graffeur inclues dans le jeu vidéo. Le vernissage aura lieu le 19 mars 2015 à Paris, rue des tournelles, galerie Berthéas.

- MARION DANZÉ

LOUVRE ABU DHABI
LENTEMENT, MAIS SÛREMENT !



District de Saadiyat, fin novembre 2014.

Un étonnant spectacle se déroule : les 4 piliers du dôme de 7000 tonnes du musée du Louvre sont mis à l'épreuve ; on pose le monstre. Auparavant supporté par plus de 100 piliers "provisoires", l'étape finale de sa mise en place a été un franc succès. Après de long tests de résistance en Californie, la solidité et la résistance des piliers du musée ont été confirmées.

Cette pose a été faite en présence de M. Ali Majed Al Mansoori, président de la société de développement du tourisme et de l'investissement d'Abu Dhabi. Ce dernier s'est félicité de ce chantier et de l'investissement des équipes qui réunissent ce qui se fait de meilleur en terme d'architecture et de BTP.

Peu de temps après, encore dans la démesure habituelle, c'est la liste des prêts des musées français qui est dévoilée : pas moins de 300 œuvres seront prêtées lors de l'année d'ouverture du musée, pour un total d'environ 600 exposées.

Parmi celles-ci on retrouve notamment une effigie de Ramsès II, une toile de Léonard de Vinci, L'Apollon du Belvédère, Bonaparte franchissant les Alpes de David, La gare Saint Lazare de Monet, Bacchus à la Cuve de Rodin, L'Autoportrait de Van Gogh, La nature Morte au Magnolia de Matisse ou encore La Big Electric Chair de Warhol. Ces prêts, exceptionnels, uniques ont été consentis par de nombreux musées français, représentés par l'AFM, l'Agence France Museums, organisme en charge du Louvre Abu Dhabi (Côté Français). Ils viendront s'ajouter aux collections, déjà bien fournies, propres au Louvre Abu Dhabi.

La construction de ce musée aura été longue et coûteuse, tant pour les équipes françaises que saoudiennes. Longue, très longue, la construction a pris un retard assez considérable . Tout d'abord programmée pour une ouverture en 2014, il n'ouvrira finalement que fin décembre 2015. Cela dit, les travaux sont loin, très loin d'être finis : seul le béton et le dôme ont été posés, mais pas forcément finis. Il reste encore a mettre en place tous les systèmes électriques, informatiques, ainsi que les systèmes de refroidissement. Cela sans oublier la mise en place des collections et de la décoration intérieure.

Ce chantier titanesque a bien évidemment un prix : près de 2 milliards d'euros, dont 1 versé aux musées français sur une période de 30 ans. Malins, ces derniers ont su écarter le gouvernement qui est aujourd'hui totalement impuissant face aux dérives de l'AFM. Cette dernière s'est apparemment calmée depuis 2010. En effet, en 2012, les émiriens échaudés avait fait la commande d'un audit sur les acquisitions faites par les "experts" du Louvre. En effet, ces derniers se sont laisser allés et ont dépensés des sommes faramineuses pour des œuvres... pas si exceptionnelles que ça. De plus, ils auraient aussi poussé l'achat de 9 toiles de Cy Twombly en échange d'une esquisse de celui-ci pour orner le plafond de la salle des bronzes. Ils n'ont pas non plus envoyé l'équipe de formation et de gestion promise...

Il faut néanmoins souligner le fait qu'au delà de ces dérives, et du mécontentement qui en a découlé, Abu Dhabi est extrêmement fier de sa collection, certes très hétéroclite ; il en a même publié un catalogue. De plus, le chantier du musée reste prioritaire sur la liste des musées de l'île du "bonheur" (Saadiyat). Fleur Pellerin avait d'ailleurs manifesté la volonté du gouvernement de boucler ce projet en le visitant peu de temps après sa nomination au ministère de la culture.

Si tout se passe comme prévu, le musée devrait ouvrir fin décembre cette année. Néanmoins, il semble réaliste d'anticiper de légers retards. En effet, il reste toujours une quantité titanesque de travaux à faire. Ces derniers sont aussi régulièrement dénoncée par diverses ONG du fait du non respect des droits des travailleurs étrangers. Ces derniers sont exploités, permettant ainsi une avancée rapide des travaux.

Rendez-vous donc en fin d'année pour voir si ce chantier exceptionnel se finira enfin !

- Dorian Le Sénéchal

REJOIGNEZ LA COMMUNAUTÉ Maze
FACEBOOK.COM/MAZEMAG
TWITTER.COM/MAZEMAG

NIKI DE SAINT PHALLE

GRAND PALAIS
GALERIES NATIONALES

17 septembre 2014
2 février 2015

grandpalais.fr





GUGGENHEIM BILBAO


STATE STREET

Linklaters

























